

# Les Mondes du Travail

Semestriel • numéro 22 • nouvelle série • janvier 2019



## GRAND ENTRETIEN

« ÉCRIRE SUR LE MONDE DU TRAVAIL, C'EST SE METTRE DANS UN GHETTO... »

ENTRETIEN AVEC GERARD MORDILLAT / PAR MARC LORIOI

## DOSSIER ECRIRE À PROPOS DU TRAVAIL / COORDINATION MARC LORIOI

Introduction : Le réel à l'épreuve de l'écriture / Marc Lorioi

La double expérience du travail et de l'écriture. Les journaux d'ouvriers et ouvrières depuis les années 1950 / Elianne Leport

D'un Quai à l'autre. Florence Aubenas et George Orwell : deux manières d'écrire à propos du travail / Stephen Bouquin

La représentation du travail dans le champ littéraire et critique contemporain / Corinne Grenouillet

Gérer collectivement la honte sociale. Quand les romanciers évoquent le travail dans les abattoirs / Marc Lorioi

## EXTRAITS

Mémoires d'un enfant du rail (Henri Vincenot), Gagner sa vie (Fabienne Swiatly), Mauvais coûts (Jacky Schwartzmann), La condition ouvrière (Simone Weil), Génération précaire (Abdel Mabrouki)

Trois textes de Didier Daeninckx. Présentation par Roland Pfefferkorn

## D'ICI ET D'AILLEURS

Sortir du dolorisme. Le monde des fileuses de soie japonaises de l'entre-deux-guerres / Sandra Schaal

## CONTRECHAMP

Un retour en force de la question sociale. Quelques notes à propos de la révolte en gilet jaune / Stephen Bouquin

## NOTES DE LECTURE

## 1 grand entretien

### « Pour un écrivain, écrire sur le monde du travail, c'est se mettre directement dans un ghetto... »

Entretien avec Gérard Mordillat  
Par Marc Loriol

3

## 2 dossier

Introduction

### Le réel à l'épreuve de l'écriture

Marc Loriol

13

### La double expérience du travail et de l'écriture

Journaux d'ouvriers et d'ouvrières depuis les années 1950  
Éliane Le Port

33

### D'un Quai à l'autre. Florence Aubenas et George Orwell : deux manières d'écrire à propos du travail

Stephen Bouquin

53

### La représentation du travail dans le champ littéraire et critique contemporain

Corinne Grenouillet

67

### Gérer collectivement la honte sociale

Quand des romanciers évoquent le travail dans les abattoirs  
Marc Loriol

83

### Trois textes de Didier Daeninckx sur le monde du travail

Présentation par Roland Pfefferkorn

97

### English abstracts / résumés en anglais

108

## 3 d'ici & d'ailleurs

### Sortir du dolorisme. Le monde des fileuses de soie japonaises de l'entre-deux-guerres

Sandra Schaal

109

## 4 contrechamp

### Un retour en force de la question sociale

Quelques notes à propos de la révolte en gilet jaune  
Stephen Bouquin

121

## 4 notes de lecture

- Collectif du 9 août – *Quand ils ont fermé l'usine. Lutter contre la délocalisation dans une économie globalisée*  
(Françoise Piotet) **133**
- Patrick Flichy – *Les Nouvelles Frontières du travail à l'ère numérique*  
(Marc Loriol) **137**
- Aurélié Damamme, Helena Hirata, Pascale Moliner (coord.) – *Le travail entre public, privé et intime. Comparaison et enjeux internationaux du care*  
(Corine Reynette) **139**
- Yasmine Siblot, Marie Cartier, Isabelle Coutant, Olivier Masclat, Nicolas Renahy – *Sociologie des classes populaires contemporaines*  
(Rachid Boucharab) **141**

# grand entretien

## « Pour un écrivain, écrire sur le monde du travail, c'est se mettre directement dans un ghetto... »

Entretien avec Gérard Mordillat, romancier, cinéaste et documentariste  
Entretien réalisé par Marc Loriol

**Marc Loriol:** *La littérature peut-elle être une source pour l'historien ou le sociologue, un moyen de comprendre un milieu, une époque ?*

**Gérard Mordillat:** Balzac prétendait être le meilleur historien de son temps, et je suis convaincu qu'il avait raison. Sans me comparer à Balzac, si dans 50 ans on veut savoir ce qu'était la situation sociale, économique et politique en France entre 2000 et 2020 ou 2025 (je ne sais pas jusqu'à quand je pourrai écrire!), on aura plus intérêt à lire l'ensemble des romans que j'aurais publiés que les 150 essais qui seront écrits sur la question. Parce que le roman a quelque chose d'extraordinaire, il permet de charrier dans un seul mouvement de l'Histoire avec un grand H, des histoires, c'est sa fonction, du savoir, du pouvoir, du devoir, etc. et même des mouiroirs. Le roman invente un lecteur intelligent; les grandes questions – qui pourraient par ailleurs être discutées sous forme d'essais, de thèse, etc. – soudain, là, prennent corps et prenant corps offrent au lecteur ou à la lectrice un corps à êtreindre et à affronter. Le roman est un outil absolument extraordinaire pour dire le réel.

**M. L.:** *Justement, à propos de cette idée de prendre corps vos romans ont à la fois cet arrière-plan social et économique précis et intègrent à chaque fois des histoires d'amour, des personnages à qui l'on peut s'attacher, s'identifier, ou que l'on peut détester. Est-ce que cette dimension de personnalisation, d'émotions, fait partie de la force du roman ?*

**G. M.:** Pour moi, c'est fondamental. Une chose me choque toujours beaucoup lorsqu'on annonce des plans de licenciement: on met en avant des chiffres, rien que des chiffres. Soit le nombre de licenciés, 300, 400, 1300 etc., soit des pourcentages... Et puis d'un autre côté, éventuellement on monte en épingle la perte du salaire pour la personne licenciée. Là encore des chiffres. Deux choses: d'une part, produire des chiffres, c'est produire la grande illusion de la neutralité scientifique et d'autre part, c'est sans affects. Derrière ces chiffres, il n'y a jamais d'individus. Il n'y a jamais des femmes et des hommes. On ne connaît pas leur visage, on ne sait pas à quoi ils pensent, etc. Et, au fond, supprimer treize cent emplois, eh bien, c'est barrer le chiffre 1300, ça n'affecte personne. La perte du salaire est une sorte de leurre. Perdre son salaire est, bien sûr, une chose extrêmement douloureuse, violente... Mais ce n'est peut-être pas la plus violente ni la plus douloureuse. Il y a une chose que l'on occulte systématiquement: c'est que toute personne qui occupe un emploi possède un savoir; un savoir professionnel qui n'est pas inférieur au savoir universitaire! Qu'on soit conducteur d'autobus, coloriste sur tissus, ajusteur ou imprimeur, on sait faire des choses, on a un savoir et ce savoir représente une valeur importante pour l'individu qui le possède. Ensuite, dans une entreprise, on a des relations sociales avec ses collègues, avec la hiérarchie, etc. Donc quelque chose qui tient à la vie en commun, l'idée d'un groupe, d'une solidarité. Puis on a aussi sa propre histoire à l'intérieur de l'entreprise et éventuellement l'histoire de l'entreprise dans l'histoire plus large des entreprises... Tout cela disparaît quand l'emploi est supprimé et ce sont des pertes terribles dont la perte du salaire n'est qu'un élément. C'est très important de restituer la complexité de ces pertes. Je m'y emploie dans mes livres. Je veux rendre aux individus un visage, une identité, une intelligence, de la sensibilité, des emportements, des doutes, des désespoirs, une sexualité, des partis-pris, voire des convictions religieuses ou philosophiques.... Pour Zola, vent debout contre la Commune, la classe ouvrière était vouée à la débauche et à l'ivrognerie, point. Seule la répression la plus féroce pouvait et devait les ramener à la raison. On en est toujours plus ou moins là. Aujourd'hui, pour beaucoup de medias et de responsables politiques, les salariés, les classes populaires, les grévistes, sont incultes, illettrés, juste bons à somnoler devant les matches de foot de TF1 et à faire les mots fléchés des journaux gratuits pour les plus intellectuels... C'est une extraordinaire propagande. Un mensonge élevé en vérité révélée. Je viens du monde ouvrier, j'étais ouvrier imprimeur. Mon frère était chef d'atelier de recherche mécanique d'un très haut niveau, etc. Les gens que j'ai connus dans l'imprimerie, ceux qui étaient ses amis, qui sont encore mes amis, sont des gens qui lisent, qui vont au cinéma, au théâtre qui écoutent de la musique, qui vont visiter les musées, etc. Ils ont une culture et c'est très important de la faire exister dans ce que j'écris. Pour moi, c'est très simple: je leur ressemble et ils me ressemblent.

**M. L.:** À partir de 2005, avec *Les vivants et les morts*, vous avez travaillé le thème des fermetures d'entreprises, repris dans vos deux livres suivants (*Notre part des ténèbres* en 2008 et *Rouge dans la brume* en 2011), mais aussi dans d'autres livres, de façon peut-être plus secondaire...

**G. M.:** Non, non, pas si secondaire que ça en fin compte. En réalité ça commence *mezzo voce* dans *L'attraction universelle* (1990), puis ensuite ceux que vous avez cités. Dans *Les vivants et les morts*, *Notre part des ténèbres* et *Rouge dans la brume*, je reste dans le cadre de conflits sociaux à l'intérieur d'entreprises où les gens ont du travail, où il y a une structure syndicale, une structure hiérarchique. Quelque chose qui renvoie à une forme classique du conflit du travail à l'intérieur des entreprises. Ensuite, dans *Ce que savait Jennie* (2012) et dans *Xenia* (2014), je passe à autre chose... *Xenia* se passe dans le cadre d'entreprises qui emploient des gens avec un statut précaire : l'intérim, les petits boulots ; entreprises où l'on n'est plus du tout dans la structure classique qui gouverne la relation du salarié avec sa hiérarchie ou les organisations syndicales par exemple. C'est devenu quelque chose d'autre. Quant à *Jennie*, elle n'a même plus réellement de travail. Elle zone, elle fait ce qu'elle trouve, c'est de l'économie de survie. Et puis, si je prends le dernier livre que j'ai publié, *La tour abolie* (2017), on voit une chose intéressante : au sommet de la tour, grosso-modo je simplifie, la classe dirigeante, les nantis, ceux qui possèdent... Et dans tous les sous-sols, il y a ceux qui n'ont plus rien. Entre les plus riches tout en haut et les plus pauvres tout en bas, il y a un gouffre. La classe moyenne n'existe plus. Ceux d'en bas n'ont plus aucune relation d'aucune sorte avec une quelconque activité : ils sont dans la mendicité, dans le vol, dans la récupération, etc. quant à ceux du haut, leur travail est une abstraction parfaite puisque ce qu'ils font, c'est acheter, revendre, etc. Tout passe par des opérations bancaires qui se font dans la seconde, mais qui n'ont pas de réalité concrète. Je décris une entreprise d'assurance où tout ce qui est au milieu, l'ensemble des employés, n'existe pas ; n'existe pas dans le roman, volontairement ; pour bien montrer que notre situation ne va que s'aggraver, que cet écart entre les plus riches et les plus pauvres ne fera que s'agrandir, ne laissant rien au milieu...

**M. L.:** Pour revenir à ma question : est-ce que le fait d'avoir présenté dans trois romans différents des entreprises qui sont confrontées aux mêmes problèmes de restructuration, de licenciements boursiers, c'était une façon de voir différentes facettes de l'action de résistance voire de révolte des ouvriers ?

**G. M.:** Ah oui, bien sûr... Je vais vous raconter pourquoi j'ai écrit ces livres et comment ils sont nés. Quand j'écris *Les vivants et les morts*... (On ne sait jamais exactement pourquoi on écrit un livre)... une des choses qui me travaillaient beaucoup, c'était de constater que dans nombre de conflits sociaux, les employés s'en prenaient à l'outil de travail. Il y avait eu les gens de Celatex qui menaçaient de mettre de l'acide dans la rivière. Il y avait ceux de Moulinex et encore plusieurs autres. Or, j'ai grandi dans l'idée qu'il y avait un tabou inattaquable : l'outil de travail. On ne touchait jamais à l'outil de travail ! Dans l'imprimerie, quand nous étions en grève,

jamais l'atelier n'était aussi bien entretenu. Or, je voyais des mouvements où des personnes s'en prenaient l'outil de travail; ce qui pour moi était le symptôme absolu de leur désespoir. On ne pouvait pas aller plus loin dans le désespoir. C'est pour ça que j'ai écrit *Les Vivants et les morts*. Je n'avais pas fini d'écrire *Les vivants et les morts* que je me suis dit – il y avait d'ailleurs déjà deux ou trois cas – la prochaine marche serait de s'en prendre aux personnes. La colère ne sera plus portée sur le matériel, mais sur les personnes. Donc, j'ai écrit *Notre part des ténèbres* où les employés d'une entreprise séquestrent sur un bateau de luxe l'ensemble des actionnaires d'un fonds spéculatif qui a acheté et revendu leur entreprise pour maximiser leur profit dans le plus court laps de temps possible. À nouveau, avant même d'avoir fini *Notre part des Ténèbres*, j'ai été pris, non pas d'un doute, mais d'un trouble... pourquoi? Parce que les nécessités du récit m'imposaient d'observer la règle classique des trois unités puisque la séquestration se passait sur un bateau pendant la nuit du 31 décembre au 1<sup>er</sup> janvier. Donc, il y avait un seul lieu, un seul temps, une seule action. Or, j'étais convaincu – j'ai très souvent défendu cette idée – que ce qu'on nous présente aujourd'hui comme des conflits de secteurs, de branches, voire régionaux, etc., sont en réalité qu'un seul et même conflit. Un conflit entre le salariat et l'actionariat. Donc j'ai écrit *Rouge dans la brume*, où l'on voyait comment une grève qui tourne mal chez un sous-traitant mécanique se déplace dans une autre entreprise elle aussi en lutte (des coloristes sur tissus), et puis, ces deux groupes de grévistes qui n'en font plus qu'un vont se déplacer, comme un essaim d'abeilles, jusque dans une usine en grève à Rouen qui fait de la chimie pour l'agro-alimentaire. Désormais les trois grèves n'en font plus qu'une. *Les Vivants et les morts*, *Notre part des ténèbres*, *Rouge dans la brume* forment un triptyque plutôt qu'une trilogie. Ils sont écrits dans le même cadre, selon la même humeur, même si les personnages ne se retrouvent pas d'un roman à un autre. Trois romans sur le travail salarié, ses luttes, ses espoirs, ses défaites, ses succès.

**M. L.:** *Vous avez évoqué votre expérience personnelle dans l'imprimerie, celle de votre frère dans la mécanique de précision (qu'on retrouve dans deux romans), il y a une inspiration personnelle dans votre description du travail ?*

**G. M.:** Bien entendu, on écrit toujours sur ce que l'on vit, sur ce que l'on est. Je n'ai jamais écrit mes livres qu'à partir de ma propre vie et de ceux qui m'entourent. *Les vivants et les morts* est une adaptation de mon expérience dans l'imprimerie. Il n'y a pas d'imprimerie dans *Les vivants et les morts*, mais c'est exactement ce que j'ai vécu, transposé, transfiguré par la littérature. Comme *Notre part des ténèbres*, décrit l'entreprise où travaillait mon frère aîné...

**M. L.:** *Donc, il n'y a pas à proprement parler « d'enquête », entre guillemets ?*

**G. M.:** Il y a une influence mortifère de la télévision. Les commentateurs veulent d'abord distinguer un sujet dans un roman et s'appliquent ensuite à « traiter le sujet », ce qui la plupart du temps les dispense de lire le livre. Par facilité, ils pensent que tout livre sur le monde du travail repose sur des

entretiens, des recherches, de la documentation... Ça va peut-être vous faire rire mais les seules « enquêtes » que j'ai menées pour écrire mes livres concernent la police ! La mère d'une copine d'école de ma fille était commandant des Renseignements Généraux. Pour *les Vivants et les morts*, grâce à elle, j'ai dîné avec deux colonels de CRS à qui j'ai soumis mon plan et mon récit de la manifestation ; parce que si j'avais participé à beaucoup de manifestations, c'était toujours du même côté ! Ma grande surprise, a été de découvrir qu'il n'y avait pas un vocabulaire spécifique dans la police, que c'était le vieil argot militaire qu'utilisaient les CRS. Le sergent c'était le serpate, l'adjudant, le juteux, etc. Le seul terme passé dans l'argot, c'était la tenue de combat qui, à ce moment-là, était le Robocop. Maintenant, il paraît que ça a changé, c'est le Ironman... D'autre part, toujours via cette même amie, pour *Notre part des ténèbres* j'ai pu dîner avec deux officiers de sécurité d'un ministre parce que je voulais savoir quelles étaient les procédures de sécurité lorsqu'un ministre se déplaçait (dans *Notre part des ténèbres*, le ministre de l'Intérieur est présent à bord du navire détourné par les grévistes). Là aussi grosse surprise il n'y a pas de procédures spécifiques. Par exemple, quand Monsieur de Villepin (ministre de l'Intérieur ou premier ministre) se déplaçait pour des raisons privées, il ne voulait absolument pas d'officiers de sécurité à ses côtés. Il conduisait sa voiture. Éventuellement, deux types le suivaient dans un autre véhicule... Au contraire, quand Monsieur Sarkozy sortait de l'Élysée, même pour traverser la rue, il exigeait des tireurs d'élite sur les toits, des cars de CRS, des hélicoptères... Cela faisait partie de son image. Donc, il n'y avait pas de procédures particulières. Mon ami Jérôme Clément m'a appris que dans un ministère, le chef de cabinet est un politique ami intime du ministre et ils se tutoient. C'est le directeur de cabinet, le véritable ministre, celui qui a la haute-main sur toute l'administration ; le ministre le vouvoie. Ce sont des détails très importants pour un romancier ! Voilà toutes mes enquêtes, toutes mes recherches...

**M. L. :** *Vous avez évoqué les préjugés sociaux de Zola qui est en même temps une figure de la littérature sociale. Quand je lis Rouge dans la brume, le personnage de Carvin, c'est peut-être un effet de mon imaginaire de lecteur, mais je suis influencé par le Lantier de Germinal...*

**G. M. :** J'ai beaucoup d'admiration pour Zola en tant que romancier mais je pense que je ne lui dois rien sur le plan littéraire. Zola, tout en écrivant des choses extraordinaires, demeurait un bourgeois qui avait peur du peuple. Une fois encore, pensez à ses positions contre la Commune de Paris. Il avait peur que les communards lui volent ses économies ! Tous les écrivains, sauf Rimbaud, Verlaine et Villiers de L'Isle-Adam, et tardivement Hugo, sont passés à côté de la Commune ! Parce que tous avaient cet *a priori* bourgeois contre le peuple et ne pensaient qu'à défendre leurs biens et leur propriété. Cet *a priori* existe toujours. La France est un pays bourgeois, petit-bourgeois, réactionnaire, conservateur. Quand soudain le peuple s'exprime en dehors des codes de la bourgeoisie, de la petite bourgeoisie ou du conservatisme, eh bien, la réaction s'organise et elle s'organise violemment.



Pour un écrivain, écrire sur le monde du travail, c'est se mettre directement dans un ghetto... C'est une blague que j'ai répété plusieurs fois à des journalistes qui voulaient à toute force que j'écrive des romans « sociaux ». J'avais toujours la même réponse : « Je suis d'accord pour être celui qui écrit des romans sociaux, mais dites bien à d'Ormesson qu'il écrit des romans bourgeois et à Houellebecq qu'il écrit des romans petits-bourgeois ». C'est toujours le même *a priori*. Un *a priori* qui n'existe pas – je le dis en passant – dans les pays anglo-saxons et notamment en Angleterre. J'ai eu une correspondance avec Alan Sillitoe, l'auteur de *Samedi soir, dimanche matin* et *La solitude du coureur de fonds*. Je ne pense pas qu'Alan ait jamais été considéré comme un « romancier social ». Il était considéré comme un romancier. Et je dirais la même chose de John Berger. Mais en France, dès qu'apparaît le monde du travail, on ne suppose pas la culture ; on ne suppose pas l'intelligence ; on ne suppose par l'art... On tolère du documentaire, du témoignage, de l'enquête. Pardonnez-moi, mais je pense que mes romans sont écrits avec autant d'art – et peut-être bien plus – que bien d'autres ! *Les vivants et les morts*, c'est 700 pages écrites au présent. Écrire 700 pages au présent, en France, c'est beaucoup plus difficile, ardu, risqué qu'écrire 280 pages au passé simple et à l'imparfait. Ça, c'est à la portée de n'importe quel lycéen, mais ça passe comme la GRANDE LITTÉRATURE pour peu que vous y glissiez en prime quelques subjonctifs passés. Je crois que l'enjeu littéraire et politique est tout entier dans la langue. Il y a six mois, à RFI, par hasard nous nous sommes retrouvés avec Jean Hatzfeld et Sorj Chalandon... Nous avons travaillé ensemble à *Libération* et, quand nous y étions, nous avons tous précédemment exercé une profession autre que journaliste. Nous avons une expérience du monde réel. Tous avons également l'ambition d'écrire comme personne n'écrivait. Tout cela est terminé. Les jeunes gens et les jeunes filles qui aujourd'hui sont dans les journaux ou font du cinéma, voire des romans, viennent des écoles professionnelles, de science-po, des écoles de journalisme, des écoles de cinéma, et pour eux, la réalité, c'est ce qu'ils lisent dans *Première* ou *Studio*. Le monde du travail leur apparaît comme exotique, sans intérêt, puisqu'il ne reflète ni leurs états d'âme ni leur individualisme. Il y a une coupure sociologique très profonde entre les générations. J'ai eu aussi droit très souvent d'être présenté comme un écrivain ou un cinéaste « engagé ». Engagé, en quoi, pour qui ? Je ne milite pour aucun parti politique, aucun syndicat, je ne fais pas dans la littérature de propagande, ni du cinéma édifiant. Mais, là aussi, c'est une façon de disqualifier les œuvres. Quand on dit d'un roman que c'est un « roman social », ça veut dire que ce n'est plus de la littérature. C'est un roman social, c'est-à-dire une sous-catégorie romanesque qui, au fond, mérite éventuellement la charité de quelques mots, mais pas plus. De plus, quand vous êtes un écrivain ou cinéaste engagé, vous n'êtes plus un écrivain – vous êtes juste un écrivain ou un cinéaste engagé. Et quand vous tirez la conséquence de vos actes, eh bien ça vous poursuit toute votre vie. John Berger donnant la moitié de l'argent qu'il avait touché pour le Booker Prize, aux Blacks Panthers a immédiatement été rayé définitivement de la liste des nobélisables. Soudain, hou-la-la ! L'écrivain se mêlait de ce qui ne le regardait pas et c'était dégoûtant pour ces nantis du Nobel qu'il donne de l'argent à des noirs révoltés... En même temps, il n'y a pas de raison de se plaindre de

cette situation. Il s'agit d'un combat. Ce combat, il faut le mener chacun à sa mesure, publier des livres par exemple. C'est peut-être une faible mesure mais c'est la nôtre et cette faiblesse finira par se muer en force.

**M. L.:** *Parmi les combats que vous menez, il y a celui de la langue, avec l'idée que le capitalisme détourne les mots pour euphémiser les situations, dans la lignée d'Orwell avec 1984.*

**G. M.:** Orwell est un génie absolu. Son invention de la novlangue, cette langue qui dit exactement le contraire de ce qu'elle semble désigner ; c'est absolument extraordinaire. C'est aujourd'hui la langue courante du néolibéralisme : plan de sauvetage de l'emploi veut dire plan de licenciement, coût du travail veut dire salaire, charges sociales veut dire cotisations, etc. C'est un combat constant. Le pouvoir, ses domestiques, ses hérauts essayent de nous enfermer dans une langue qui n'est pas la nôtre. Donc il y a un vrai combat pour y échapper. C'est une des tâches de l'écrivain. Dans Clausewitz, par exemple, il est très clairement expliqué qu'il ne faut jamais parler la langue de l'adversaire. Je suis absolument d'accord avec ça. Un changement radical a eu lieu sur le plan stratégique mondial, avec l'invention et l'utilisation de l'arme atomique. Avant cela, toutes les armées du monde étaient structurées sur le modèle napoléonien : général, colonel, etc., et parlaient français. Dès qu'il y a eu utilisation de la bombe atomique, l'anglais est devenu la langue commune. Les concepts ont changé. À tel point que partout dans le monde il y a eu des travaux très poussés pour vérifier si tout le monde parlait bien de la même chose. Il n'y avait plus de langue commune. Donc, vous voyez à quel point l'enjeu de la langue est fondamental. Et le roman est par excellence le lieu pour mener ce combat, pour nommer les choses par leur nom. Par exemple, dans mon roman *La tour abolie*, tout l'enjeu était de faire exister par leur langue les différentes strates de la société du septième sous-sol jusqu'au 38<sup>e</sup> étage. Pas en typant la langue : je ne faisais pas du langage paysan comme fait Molière par exemple, non. Mais en faisant vivre dans un même récit, tant le sabir managérial que le langage des dealers, celui du personnel de nettoyage ou des employés de la compagnie d'assurances à qui la tour appartenait. L'enjeu était d'inventer un langage.

**M. L.:** *Et dans cet enjeu, il y a une chose qui est plus ou moins visible dans tous vos romans, c'est l'humour – montrer le côté absurde ou ridicule de ce langage managérial notamment.*

**G. M.:** J'ai grandi dans le xx<sup>e</sup> arrondissement à Paris, à Ménilmontant. Autour de moi, pour ma famille, mes amis, les parents de mes amis... l'humour a toujours été l'arme ultime contre le sort qui nous était fait. J'espère être fidèle à cet état d'esprit et écrire avec humour, avec distance, des choses parfois extrêmement dramatiques. Il y a une photo que j'aime beaucoup, celle d'un partisan de Zapata qui va être fusillé et qui, face au peloton, provoque la mort d'un sourire en coin. Pour faire ça, il faut un courage, une force extraordinaire. Il ne crie pas vive la révolution, il ne les injurie pas, il ne se lamente pas, il sourit et ce sourire est une arme redoutable.

Dans mes livres, j'espère rendre hommage au courage et à l'intelligence de ce partisan de Zapata. C'est particulièrement manifeste dans *La brigade du rire* (2015), puisque c'est une bande d'amis qui séquestrent un éditorialiste comme Gilles Balbastre en a montré des dizaines dans *Les nouveaux chiens de garde*. Ils lui appliquent simplement, concrètement, ce qu'il préconise de façon hebdomadaire sur le travail : smic à 400 € (ils le paieront), semaine de 45 heures, 3×8, intense productivité... Après trois ou quatre mois à ce régime, enfin, il saura de quoi il parle.

**M. L. :** *Dans Xenia, il y a le personnage de Biglouche qui évoque avec nostalgie le temps où il travaillait à l'usine et décrit de façon assez précise le moment où la lutte devient paradoxalement, malgré les difficultés, un plaisir du travail collectif, de la résistance ensemble contre le chef...*

Là encore, je témoigne simplement de mon expérience personnelle. Je pense que dans les conflits sociaux à l'intérieur d'une entreprise – notamment quand il y a occupation des lieux – ça crée une tension stimulante, des excitations de toutes natures et c'est aussi un plaisir parce que soudain, je crois que l'on sent réellement la force et la puissance du collectif. Une expérience dont on se remet difficilement. C'est pour ça aussi que je parlais d'excitation parce que c'est vrai aussi que dans ces grands moments de tension, eh bien tout ce qui est de l'ordre du sentiment, de la sexualité, etc., est forcément exacerbé. On est dans la lutte, on est dans les discussions pour savoir que faire, comment faire et où faire et chacun se révèle à travers les prises de positions, les actions... Il y a une sorte d'érotique de la discussion et de l'action. Ce serait idiot de faire semblant que ça n'existe pas.

**M. L. :** *Dans Xenia vous êtes passé du monde industriel au monde des services, le nettoyage industriel, les supermarchés, un garagiste et vous semblez encore plus pessimiste que pour le monde industriel parce que les collectifs seraient détruits...*

**G. M. :** Oui, parce qu'on détruit absolument l'idée du collectif. Le monde des services est par excellence l'application de la théorie néolibérale où chacun devient le concurrent de l'autre. Et comme il n'y a plus de structures ni de formation... les gens ne savent pas qu'ils peuvent se défendre et ne savent comment faire. Ils sont seuls, lâchés en eau libre devant la brutalité des dirigeants, que ce soit dans le nettoyage industriel ou la grande distribution. Dans un de mes films, *Paddy*, j'avais repris un grand article du *Monde* qui décrivait comment dans un supermarché un des surveillants chronométrait le temps que les caissières passaient aux toilettes pour le déduire ensuite de leur fiche de paie ! *Xenia* montre comment ce genre de perversité peut fonctionner sur des gens particulièrement démunis, dans un état de fragilité et de précarité, non seulement sociale mais aussi intellectuelle. Il y a eu un très beau film de Mariana Otero sur des femmes, dans une entreprise de sous-vêtements, qui tentent de monter une scop. Ça ne va pas marcher parce que le patron réussit à contrer l'initiative, à décourager les clients, alors même qu'il n'est plus le patron. Qu'importe. Le film est magnifique parce que on voit comment la conscience sociale arrive

chez ces femmes qui, au départ, pataugeaient dans un néant intellectuel, social, politique... Petit à petit, jour après jour, elles prennent conscience de ce qu'était la réalité des situations aussi bien sur le plan économique et social, de leurs capacités de lutte et de leur capacité aussi à créer quelque chose d'autre : jusqu'à monter elle-même une société et à vivre de leur travail. Le cinéma qui est par excellence un art populaire peut-être aussi un grand vecteur de culture populaire. C'est anecdotique, mais quand j'ai tourné *Mélancolie ouvrière* à St-Julien Molin-Molette, à la frontière de la Loire et de l'Ardèche, tout le village a joué ou travaillé dans le film. Nous avons beaucoup expliqué pourquoi nous faisons ce film, comment nous voulions le faire. Résultat des courses, dans le patelin, au premier tour des présidentielles, Mélenchon arrive très largement en tête, alors que tout autour, c'est le Front National. Les gens nous ont dit : c'est le film. C'est une forme d'éducation populaire, parce qu'ils entendaient les discours de Lucie Baud (jouée par Virginie Ledoyen), ils entendaient les discours d'Auda (un syndicaliste, joué par Philippe Torreton), ils entendaient des discours qui dataient de 1905-1906, mais qui leur parlait très directement de leur condition actuelle.

**M. L. :** *La fonction, c'est peut-être un grand mot, des romans ça peut être aussi d'aider les gens à donner du sens à leur histoire, à s'y reconnaître.*

**G. M. :** Je suis toujours très ému de voir des gens qui viennent me remercier d'avoir écrit leur histoire ou l'histoire de leur père, de leur mère... Que ça soit à l'Est, à l'Ouest, au Sud ou dans le Nord, ils témoignent toujours de la même façon : « c'est exactement ce qu'on a vécu » disent-ils. Je trouve ça formidable parce que justement cette histoire – disons des classes populaires – n'a pas le droit de cité. Elle est laissée en dehors du monde de l'art, du monde des médias, du monde de la presse écrite aussi. On y concède au mieux des documentaires passionnels ou des livres de même nature et c'est tout. Vous m'avez peut-être entendu raconter ça, mais quand nous travaillions sur la littérature chrétienne, Jérôme Prieur et moi, un père dominicain de l'école biblique de Jérusalem nous avait raconté un petit apologue juif qui décrit exactement comment je comprends mon travail de cinéaste et d'écrivain. L'apologue raconte un juif très bien de sa personne, très élégant, plein d'humour, très prospère, très riche qui se regarde tous les jours dans un grand miroir et se trouve toutes les qualités de beauté, d'intelligence, d'humour et de richesse... Jusqu'au moment où passe un rabbin qui enlève le tain du miroir et soudain, ce juif très riche, très bien, très prospère cesse d'admirer son image et découvre la réalité du monde. Eh bien écrire sur le monde du travail, faire des films sur le monde du travail, c'est effacer le tain du miroir de narcissisme que la société tend sans cesse. La société vous tend un miroir et ordonne : regardez-vous mais ne regardez surtout pas ce qui se passe dehors. Comme le professait Margaret Thatcher « la société n'existe pas : il n'y a que l'individu et sa famille ». Quand on prend la production romanesque française, on a parfois de quoi être effrayé parce que vous avez d'un côté ceux qui sont les otages d'eux-mêmes ou d'une idée d'eux-mêmes et qui ne veulent considérer que leur personne. Et puis,

d'un autre côté, ceux qui investissent un genre littéraire pour y introduire leurs propres fictions, que ce soit à la façon de la biographie, du roman historique, du roman policier, du roman de science-fiction, etc. mais les livres qui disent ce qui est aujourd'hui, finalement il y en a très peu... Je crois qu'il est essentiel d'écrire des romans et que ces romans soient considérés comme des romans dont la valeur littéraire prime sur toute autre valeur. Des romans qui sont aussi des outils, voire des armes pour attaquer le réel. Surtout pas des romans de genre, des romans sociaux ou des romans engagés, mais de vrais romans !

# 2 dossier

Introduction

## **Le réel à l'épreuve de l'écriture**

Marc Lorient\*

Les chercheurs en sciences humaines et sociales n'ont pas le monopole des écrits sur le travail. Qu'ils soient romanciers ou salariés –voire les deux en même temps–, qu'ils produisent une œuvre de fiction, rédigent leur « mémoires », leur « journal » ou un témoignage, nombre d'auteurs ont tenté de rendre compte, à leur façon, de l'expérience complexe et ambivalente du travail. La littérature (comme les autres arts, le théâtre, le cinéma ou la photographie) a cherché, dès le XIX<sup>e</sup> siècle à, « observer », « mettre en scène », voire « glorifier » les différentes activités de travail. Quel regard original et particulier apportent les écrivains sur les différents mondes professionnels ? Ces écrits peuvent-ils participer à définir et changer le travail ? Dans quelles mesures cette littérature peut-elle être une « source » ou une inspiration pour les chercheurs ?

François de Singly, sociologue de la famille et de l'individu contemporain a par exemple souvent cité des extraits d'œuvres romanesques contemporaines qui, selon lui, avaient su capter et décrire de façon particulièrement suggestive un certain nombre d'évolutions sociales. En ce qui concerne le travail, Éliane Le Port (2013) dans son étude sur l'humour au travail dans les témoignages écrits par des ouvriers des années 1960 à nos jours ou Thierry Pillon (2012) dans son livre *Le corps à l'ouvrage* font tous deux usage de témoignages ou romans écrits par des travailleurs. Pour le romancier Gérard Mordillat, la littérature est une forme d'Histoire, aussi utile à la compréhension d'une époque que les travaux des historiens professionnels (cf. son entretien dans ce dossier).

\* Chercheur au CNRS, membre de l'IDHES, Université Paris I – Sorbonne

D'après Philippe Claudel, auteur de *l'Enquête* (2010), fable kafkaïenne sur l'entreprise inhumaine et le management désincarné, «les romans sont des miroirs, les romanciers des sismographes. Ils sont des veilleurs, des sémaphores. Ils alertent. Ils pratiquent l'exercice de l'hypersensibilité, qui est une urgence nécessaire aujourd'hui. Nous vivons dans une époque où se redéfinit la relation de l'homme au travail, de l'homme au groupe, de l'homme à son existence même» (interview pour *La Vie*, Editions du 16 septembre 2010, n°3394). L'analyse littéraire a largement discuté les notions de «reflet», ou de «miroir» qui suggèrent que le roman peut renvoyer une image (plus ou moins retravaillée ou déformée) de la société dans laquelle l'auteur inscrit sa fiction. La sociologie marxiste du roman de Lucien Goldman pré-suppose que le romancier est porteur d'une vision du monde et de représentations intériorisées liées à son expérience et sa position sociale; que son écriture participe de structures mentales produites par son parcours. Bien que le héros romanesque cherche souvent à s'émanciper des déterminations sociales, il ne peut le faire que de façon inauthentique s'il est artificiellement détaché par l'auteur des structures économiques et sociales dans lesquelles il est encastré.

Plus largement, il existe un jeu complexe de médiations entre le réel, qui peut plus ou moins inspirer l'auteur, et sa création littéraire : ses préjugés et les limites de sa propre expérience sociale, les enjeux propres aux différents champs littéraires et éditoriaux<sup>1</sup>, les conditions de réception par les lecteurs, etc. Cette médiation est-elle une simple déformation qui réduit la portée factuelle des témoignages et écrits littéraires ou apporte-t-elle au contraire autre chose que les approches scientifiques ne pourraient fournir? Pour Ivan Jablonka (2014), la littérature sensibiliserait les chercheurs en sciences sociales à ce qu'ils négligent ou méconnaissent: le rôle du hasard, l'idée de contingence, la dimension privée des grands événements, les destins inconnus, les souffrances ignorées, les petites humiliations de tous les jours, mais aussi les fissures, les contradictions, etc. Il ne s'agit pas forcément, comme dans le réalisme ou le naturalisme, de traiter les grands problèmes, les grandes misères sociales, mais de faire sentir ce qu'il y a de social dans les choses les plus banales et personnelles. Comme le précisait Philip Roth (2004), le créateur qui sait refléter son expérience la plus intime avec profondeur et sincérité dépasse par là même cette sphère pour atteindre le social. C'est peut-être pour cela que le roman de Zola *Pot-bouille* est peut-être le plus «sociologique» des «Rougon-Maquart».

## À la littérature comme créatrice du social

Mais les romans ne sont pas que des miroirs dans lesquels se refléterait un réel déjà donné, un monde extérieur indifférent à toute représentation. Ils sont aussi des facteurs de compréhension, de cadrage et au final de construction du réel (par les symboles, figures types, allégories, métaphores...), y compris (et peut-être surtout) quand ils ne se donnent pas pour mission première d'être «réalistes». Comme le note Michel Winock (2018) à propos de l'œuvre majeure d'Hugo: «*Les Misérables* sont moins un roman qu'un opéra, dont les personnages ne comptent pas pour la juste

1. Pour une illustration, voir l'article de Corine Grenouillet dans ce volume.

peinture de leurs caractères, mais pour la symbolique portée par leurs actes et leurs paroles.» De même Ivan Jablonka (2014) rappelle, au sujet de Balzac, que «*le Père Goriot* fait comprendre la société du XIX<sup>e</sup> siècle non parce qu'il l'évoque avec réalisme ou vraisemblance, mais parce qu'il pose des questions à son sujet en projetant le lecteur dans la hiérarchie des fortunes, la logique de la rente, la violence des rapports sociaux.»

La littérature, à côté d'autres pratiques artistiques peut contribuer à forger ou faire évoluer le sens des situations sociales. Benoît Tadié, professeur d'études américaines à l'université Rennes II et auteur du livre *Front criminel. Une histoire du polar américain*, déclarait ainsi (dans une interview au magazine *Télérama*) : «Le polar, jusqu'à une période récente, est essentiellement une littérature du présent, il raconte sans décalage l'histoire en train de se faire, le deuxième conflit mondial, la crise et la grande dépression au moment même où ces événements se déroulent. Il n'est donc pas seulement un reflet, il participe à la construction même de l'histoire en mobilisant les esprits d'un vaste lectorat pour la compréhension de ce qui lui arrive à travers la mise en scène de personnages qui lui ressemblent». Cette possibilité de personnification et d'identification explique que la lecture puisse participer aux constructions de sens à la fois individuelles et collectives.

Marie-José Gava, fondatrice du prix de roman d'entreprise et du travail, voit dans la littérature une fonction quasi thérapeutique (entretien mené en 2017 par Marc Lorient). Pour l'auteur en premier lieu, qui en retravaillant avec la distance littéraire ses expériences de vie au travail ou ses angoisses, mais aussi pour le lecteur qui, par procuration, en s'identifiant avec le personnage, peut relativiser ou donner du sens à ses épreuves et difficultés personnelles. Lors d'un entretien biographique mené avec un retraité, ancien ouvrier, celui-ci me confie son attachement pour le livre *La maison des autres*, de Bernard Clavel qui fait écho à un moment difficile de son parcours. À 14 ans, il commence un apprentissage en boulangerie pâtisserie qu'il vit comme à la fois intéressant (et une occasion de sortir de la condition ouvrière) mais pénible et très fatigant. Suite à un arrêt maladie pour une appendicite, il perd son poste d'apprenti (confié à un autre) et décide d'arrêter, notamment parce qu'il n'est pas certain d'avoir les ressources pour se mettre un jour à son compte. Or le livre de Clavel raconte justement l'expérience malheureuse d'un apprenti (15 ans plus tôt dans une région voisine) qui, parce que son père n'a pas les moyens de l'aider à s'installer, ne résiste pas non plus (contrairement à son jeune collègue, fils de pâtissier) à l'apprentissage. «*Je lis pas beaucoup, mais ce livre, j'ai toujours aimé le lire et le relire, parce que ça me rappelait un peu ma propre histoire, il avait vécu un peu les mêmes choses que moi j'avais vécu*» (entretien mené en 2017 par Marc Lorient).

## Une forme particulière d'intelligence du social

En quoi la fiction, la création basée sur l'imaginaire et l'esthétique et pas seulement (voire pas du tout) fondée sur l'enquête peut être source de connaissance ? S'agit-il juste d'un moyen d'explorer l'imaginaire du travail à une époque donnée ? Comment une subjectivité, fictionnelle, poétique, onirique, peut – mieux ou autrement – rendre compte ou témoigner du réel ? Le travail littéraire se distinguerait justement par la capacité à dépasser les faits, les paroles et les actes des personnes réelles. Dans son ouvrage



Daewoo (2004, p. 48), François Bon écrit, à propos des entretiens qu'il a réalisés : « J'en ai les transcriptions dans mon ordinateur, cela passe mal, ne transporte rien de ce que nous entendions, mes interlocuteurs et moi-même dans l'évidence de la rencontre. [...] C'est cela qu'il faut reconstruire, seul, dans les mois qui suivent, se remémorant ce qu'on apercevait de la fenêtre, comme les noms et les prénoms cités. »<sup>2</sup> Les mots effectivement dits et fidèlement retranscrits (comme pourrait le faire un sociologue) ne suffisent donc pas à dire le réel, un travail littéraire est nécessaire : « J'appelle ce livre Roman d'en tenter la restitution par l'écriture, en essayant que ces mots redisent aussi ces silences, les yeux qui vous regardent ou se détournent, les bruits de la ville » ajoute François Bon. On observe un positionnement similaire pour Corinne Grenouillet (2014, p. 19) qui note que les entretiens retranscrits par Bourdieu et son équipe dans *La misère du Monde* (1993) lui « tombent des mains » et démontrent « la nécessité d'une mise en forme littéraire, du moins intellectuelle, dans le partage d'une expérience. »

L'apport littéraire, outre la forme ou le style, concerne aussi l'imagination. Celle-ci est particulièrement visible dans les récits et romans d'anticipation. Recueil de nouvelles, *Au bal des actifs – Demain le travail* publié en 2017 par le collectif d'auteurs La Volte, présente un ensemble de contre-utopies. Chacun de ces auteurs anticipe les effets combinés des nouvelles technologies, de la libéralisation des marchés et de la montée des inégalités entre une petite élite de privilégiés dont les compétences acquièrent une valeur disproportionnée et la masse, obligée de se contenter d'un revenu minimum de survie et/ou de petits boulots précaires et humiliants. Si ces visions de notre avenir ne sont pas des prévisions assurées (si tant est qu'il puisse en exister) et si d'ailleurs les scénarii peuvent varier d'un auteur à l'autre, ces textes ont le mérite de nous émouvoir et de nous faire réfléchir sur un certain nombre de tendances déjà perceptibles aujourd'hui. Dans *Ce qui nous guette* (2018) Laurent Quintreau, par un ensemble de petits tableaux rédigés à la seconde personne du pluriel, s'interroge sur une société où la concurrence pour les meilleurs emplois pousse les familles à faire le choix pour leurs enfants d'opération permettant de décupler les capacités intellectuelles. D'abord envisagé pour réduire les inégalités, cette technique aura au final exactement l'effet inverse : seules les familles et les personnes ayant le plus de ressources peuvent se lancer dans cette course à l'intelligence augmentée. Encore une fois, il ne s'agit pas de prospective scientifique, mais cette lecture n'en reste pas moins stimulante pour penser notre société.

Howard Becker (2016) rapporte que son ancien professeur, Everet Hugues, conseillait la lecture de romans, non seulement parce qu'ils peuvent offrir des données originales sur les différents univers sociaux, les représentations sociales qui y ont cours et des ébauches de théorisation et d'idées sociologiques, mais aussi parce qu'ils stimulent l'imagination sociologique en présentant une diversité de processus et de situations sociales, qui, même s'ils sont partiellement ou totalement inventés favorisent la pensée sociologique, la comparaison, la connaissance de différents cas possibles. Il ne s'agit pas d'apporter des preuves ou des démonstrations, mais de stimuler les réflexions comme l'intuition et l'expérience. De même, pour Ivan Jablonka (2014), « De Seignobos à Pomian en passant par Carl Becker et Collingwood, tous les historiens ont rappelé à quel point l'imagination était nécessaire au chercheur : elle sert à trouver des sources, à

2. Voir à ce propos l'article de Corinne Grenouillet dans ce même numéro.

construire des théories, à faire preuve d'empathie en se mettant à la place d'autrui.»

Par un certain nombre de procédés proprement littéraires, le roman permet en effet d'aborder d'une façon particulière les situations sociales présentées au lecteur. C'est le cas de l'omniscience narrative, c'est-à-dire le fait de pouvoir connaître les pensées intimes du personnage en plus de ses actes. Il peut parfois s'agir de «poly-omniscience» quand l'auteur nous permet de rentrer dans la tête de plus plusieurs personnages en même temps ou successivement. Laurent Quintreau, dans *Marge brute* (2008), nous présente les monologues intérieurs successifs de onze cadres supérieurs à l'occasion d'un comité de direction. De même, Nathalie Kuperman avec *Nous étions des êtres vivants* (2010), égrène sur une plus longue période les pensées, les espoirs, les souffrances de salariés tout au long du processus de reprise d'un groupe de presse par un investisseur financier. Un tel artifice littéraire permet de rendre compte de façon particulièrement suggestive des processus d'interaction entre les personnages ; de la façon dont les situations sociales et leurs propres histoires personnelles co-construisent leurs cadres de réflexion, leur vision du monde, leurs réactions<sup>3</sup>. D'autres procédés comme la métaphore, la métonymie, la typification, les clichés, etc., sont censé permettre, tout en s'éloignant d'une description exacte des situations sociales, d'en souligner le sens, l'intelligibilité, la particularité...

### Le travail, un sujet à la fois classique et marginal de la littérature

Le travail n'est pas le sujet principal de la plupart des romans classiques ou contemporains (par comparaison, les relations familiales ou amoureuses semblent avoir bien plus passionné les écrivains). Bien que la plupart des personnages aient un travail ou un métier, celui-ci est rarement décrit avec précision et ne semble pas jouer un grand rôle dans leur vie. Quelques œuvres, dont certaines de premier plan, ont toutefois développé tout un imaginaire littéraire du travail. On pense immédiatement à la série des Rougon-Macquart d'Émile Zola dont la plupart des vingt volumes présente un groupe social et un monde du travail particulier : *Le Ventre de Paris* (1873) décrit l'activité des marchands et employés des halles de Paris ; *L'assommoir* (1877) rappelle les dures conditions de vie et de travail du peuple de Paris (une blanchisseuse, un ouvrier du bâtiment) ; *Au Bonheur des Dames* (1883) relate l'histoire d'un des premiers grands magasins ; *Germinal* (1885) présente les luttes et la dure condition de mineur ; *La terre* (1887) évoque les travaux agricoles tandis que *La Bête humaine* (1890) campe un personnage de mécanicien des chemins de fer, etc. Plusieurs ouvrages ont d'ailleurs rendu hommage au travail de Zola. Ainsi, le grand romancier Sénégalais Ousmane Sembène, dans *Les Bouts de bois de Dieu* (1960) glisse quelques références à *La Bête humaine* ou à *Germinal* (notamment, deux des personnages vont en voir une adaptation cinématographique). Autre référence, Aurélie Fillipetti, dans *La fin de la classe ouvrière* évoque la lecture en classe de français du roman. De même Christian Laborie, dans son roman *Terres Noires*, fait lire *Germinal* à un de ses personnages et reprend l'histoire du jeune cheval (nommé Tempête dans les deux romans) affolé par sa descente au fond de la mine. *Germinal* devient ainsi une sorte d'archétype du roman sur le travail<sup>4</sup>.

3. Pour une illustration à propos du travail dans les abattoirs, voir l'article de Marc Loriol.

4. *Germinal* surtout, devient un symbole de la condition d'exploité ; les ouvriers, le «peuple» s'en empare et c'est avec des casques de mineurs sur la tête que les ouvriers accompagnent Zola et défilent devant sa tombe au cimetière de Montmartre en scandant «Germinal»... Plusieurs fois adapté au cinéma, c'est le plus célèbre des romans industriels.

Il existe sans doute de multiples façons de constituer le travail comme objet littéraire : le travail comme « décor » ; le travail comme caractérisation sociale des personnages ; le travail comme caractérisation psychologique des personnages ; le travail comme « milieu » « ambiance » ; le travail de production littéraire lui-même (par exemple dans *Illusions perdues* de Balzac où la condition de poète, de journaliste, est minutieusement décrite dans ses contextes parisiens et de pouvoirs...) ; le travail comme valeur philosophique ; le travail et les travailleurs dans une littérature « révolutionnaire » ou « ouvrière », etc. Toute typologie risque de s'avérer vaine.

Souvent, les romanciers qui font du travail ou des luttes syndicales le cœur de leur œuvre le font, comme Ousmane Sembène qui a été docker à Marseille avant de retourner au Sénégal, en écho à un engagement militant ou à une sensibilité à la cause des travailleurs. Par exemple, Roger Vailland, auteur entre autres de *Beau Masque* (1954, qui relate l'action syndicale dans une entreprise de filature) ou *325 000 francs* (1955, qui retrace la genèse d'un accident du travail dans une usine de jouet) a milité au parti communiste entre 1952 et 1956 (la répression de l'insurrection de Hongroise lui fait prendre ses distances). Plus près de nous, Gérard Mordillat, qui lui aussi a été proche du parti communiste et du parti de gauche, a également publié plusieurs romans autour des luttes sociales et du travail : *Les Vivants et les Morts* (2005) est une histoire d'amour qui prend pour toile de fond les durs conflits liés à la fermeture d'une usine de fibre plastique ; *Notre part des ténèbres* (2008) raconte l'action désespérée et violente d'ouvriers d'une entreprise de pointe vendue à l'Inde par un fonds spéculatif américain ; dans *La Brigade du rire* (2015), un éditorialiste économique chantre du libéralisme est kidnappé et obligé de subir les dures conditions de travail et d'emploi qu'il préconise pour les autres, etc. Toutefois, comme le fait remarquer Gérard Mordillat (voir son entretien dans ce dossier), les romanciers issus d'autres milieux sociaux sont aussi influencés par leur trajectoire et leur vision du monde.

Des écrivains ont abordé plus ponctuellement le thème du travail comme un sujet capable de rendre compte de l'air du temps, de l'état du monde et de la société. David Lodge, dans *Jeu de société* (1988) raconte ainsi la rencontre (née de l'initiative baroque du gouvernement Thatcher d'envoyer des universitaires faire un stage en entreprise) explosive entre une enseignante de littérature et un patron de PME. Plus récemment, Adina Roseti, avec *Deadline* (2010) construit une trame narrative originale autour de la mort par épuisement au travail d'une jeune cadre roumaine et de la mobilisation sur les réseaux sociaux qui s'ensuit. Le monde du travail lui-même, par la richesse des destins rassemblés autour d'un même projet productif, le gigantisme des grandes entreprises ou des grands travaux publics, la mise en scène qu'il offre des conflits et rapports de force, est un sujet littéraire particulièrement riche, ainsi que l'a bien compris Maylis de Kerangal avec *Naissance d'un pont* (2010).

Comme l'a montré l'enquête menée par Bernard Lahire (2006), la très grande majorité des écrivains doivent, pour s'assurer des revenus suffisants, exercer une autre activité professionnelle, que cet emploi soit vécu comme purement alimentaire ou pensé comme une seconde carrière, également valorisée. Certains métiers, comme enseignant ou journaliste, sont particulièrement bien représentés. Mais finalement assez peu d'auteurs s'inspirent

de cette expérience professionnelle dans leur œuvre littéraire. En dehors du monde ouvrier, on peut évoquer Roger Peyrefitte qui mobilise, dans *Les Ambassades* (1953) ses souvenirs de jeune diplomate pour décrire de façon ironique et incisive le travail à l'ambassade de France en Grèce à la fin des années 1930. Michel Vinaver, ancien cadre dirigeant de l'entreprise Gillette et dramaturge est l'auteur de plusieurs pièces de théâtre ayant pour cadre l'entreprise, parmi lesquelles *Par-dessus bord* (1972), extraordinaire fresque qui retrace dans un même mouvement la transformation d'une usine familiale de papier toilette en société anonyme et l'histoire du théâtre ! Thierry Beinstingel, ancien cadre aux PTT puis à France Télécom rend compte de façon très précise sur le fond, mais aussi très originale sur la forme, de son expérience des transformations du travail et de son organisation dans un secteur fortement impacté par les évolutions technologiques (numérisation, automatisation...) et les changements d'orientation politique (libéralisation, privatisation, externalisation...). Dans *Central* (2001), il évoque les ruminations et souvenirs insomniaques des nuits du dimanche au lundi d'un cadre des PTT devenu France télécom. Ce récit retrace la fermeture programmée d'un central téléphonique et le départ de son directeur vers la direction régionale. Sommé de se reconvertir en interne ce directeur doit rendre compte de son travail et de ses compétences à l'aide d'un « glossaire » de 160 verbes écrits à l'infinitif. Le roman est alors écrit totalement avec des verbes à l'infinitif (ou au participe présent) pour illustrer et rendre compte de cette deshumanisation du travail généralisée au prétexte des évolutions technologiques qui rendent caduques les anciens savoir-faire techniques. Avec *Retour aux mots sauvages* (2010), Thierry Beinstingel présente le parcours d'un technicien/câbleur de 50 ans et dont le métier a disparu qui se retrouve affecté dans un centre d'appel de l'entreprise et se trouve confronté à une vague de suicides.

D'autres exemples, moins reconnus sur le plan littéraire, n'en constituent pas moins des romans inventifs et originaux, basés sur la connaissance d'un métier. On peut évoquer le roman du consultant en système d'information Alain Wegscheider, *Etat dynamique des stocks* (2003), qui raconte la mission d'optimisation de deux consultants au sein d'une entreprise spécialisée dans le trafic humain (prostitution, vente d'organes, ateliers clandestins, etc.), ou encore Nan Arousseau, ancien chauffagiste, qui signe, avec *Bleu de chauffe* (2007), un polar original sur les petits patrons exploités et les différents types de chantiers. De même *Debout-payé* (2014) de Gauz, relate l'expérience vécue d'un immigré africain comme vigile dans différents magasins<sup>5</sup>; Grégoire Damon, qui a travaillé près de quatre ans dans la restauration rapide décrit dans *Fast-food* (2018) de façon très vivante et attachante la dureté, mais aussi parfois les joies du travail en équipe au moment des rushs, etc.

Certains romanciers ne parlent pas de leur propre travail, mais de celui de membres de leur famille, le plus souvent leurs parents. L'ouvrage emblématique, dans cette veine, est sans doute *Le pain quotidien*, d'Henry Poulaille (1931), dans lequel il dresse un portrait de son père charpentier, défenseur intraitable du travail bien fait et des droits des travailleurs face aux patrons. Dans *Les armoires vides* (1974), Annie Ernaux évoque ses parents anciens ouvriers qui ont ouvert un café-commerce rural. Jean Rouaud, avec *Des hommes illustres* (1993) fait revivre le souvenir de son père, représentant

5. Aurélie Jeantet (2018), utilise ce témoignage dans sa recherche sur les émotions au travail.

de commerce, qui se tue littéralement à la tâche pour améliorer le niveau de vie de sa famille. Franck Magloire, dans *Ouvrière* (2004) retravaille les souvenirs de sa mère, ouvrière chez Moulinex entre 1972 et 2002. L'historienne Martine Sonnet, dans *Atelier 62* (2008) enquête sur le travail et la vie de son père, fondateur aux usines Renault. Dans chacun de ces cas, et dans des proportions variables, la réalité et la fiction se télescopent ou se nourrissent l'une l'autre ; le compte-rendu objectif, la création subjective et la recherche esthétique entrent en confrontation. L'hommage peut prendre une dimension plus contestataire voire politique. Ainsi, Edouard Louis dans *Qui a tué mon père* (2018) ou Omar Benlaâla dans *Tu n'habiteras jamais Paris* (2018) dénoncent les conditions de vie ou de travail qui ont conduit à la dégradation de la santé et de la position sociale de leurs pères respectifs.

Quand ils n'ont pas une connaissance de première main (ou transmise par leurs parents ou leur histoire familiale), les romanciers partent parfois d'enquêtes quasi-sociologiques ou ethnographiques. On peut penser ici à Zola, dont les *Carnet d'enquête* ont été publiés à titre posthume (1993), à Jean-Paul Goux dans *Mémoires de l'enclave* (2003) ou encore à Élisabeth Filhol qui, pour écrire *La Centrale*, a interrogé des intérimaires du nucléaire. Outre l'observation et les entretiens, d'autres dispositifs d'enquête peuvent être mobilisés. Jeanne Benameur a rencontré en 2005-2006 les ouvriers d'Arcelor-Mittal à Montataire et ceux de Godin à Guise ; au cours de "cafés de paroles" alors que le groupe Mittal investissait massivement au Brésil et fermait des lignes d'ateliers en France. À la suite de chacun de ces rendez-vous elle a écrit un texte qui était remis aux participants et discuté la fois suivante. C'est ce matériel original qui fut le point de départ de son roman *Les insurrections singulières* (2011). D'autres écrivains s'inspirent plus simplement de faits divers ou de situations décrites dans les médias. Dans tous les cas, l'imagination littéraire complète le tableau.

Quel est alors l'apport spécifique de la littérature à la compréhension du travail ? Comment le souci purement littéraire du style – de la forme – s'accommode de la recherche de témoignage et d'exactitude descriptive ? Quels liens entretiennent l'enquête en sciences sociales et l'enquête littéraire ? Enfin, la figure de l'ouvrier, de la grande usine industrielle, parce qu'elle a donné naissance à un quasi genre littéraire (la littérature ouvrière ou prolétarienne), une forme attendue et codifiée associée au réalisme littéraire, mais aussi pour une part à un engagement militant, reste centrale. Dès lors, comment parler des classes populaires (Siblot, Cartier, Coutant, Masclat et Renahy, 2015), en évitant le double écueil du populisme ou de l'ouvriérisme (en survalorisant la cohérence et les valeurs du groupe) et le misérabilisme (qui ne verrait que les souffrances, la domination ou l'exploitation).

## L'écueil du misérabilisme

Deux livres, très différents, ayant été primés par des prix littéraires prestigieux (le Livre Inter, et le Goncourt) illustrent la prime donnée au misérabilisme et au sordide dans la reconnaissance, notamment comme « littérature du réel ». Dans *Règne Animal* (2017), Jean-Baptiste Del Amo présente l'histoire d'une exploitation agricole familiale en deux temps : 1880-1919, puis en 1981. Passé de la polyculture à l'élevage industriel des porcs, la

famille paysanne présentée dans ce livre présente un rapport pathologique et douloureux au travail : élevant des animaux pour les tuer, la lignée est marquée par la violence qui les déshumanise, en fait des monstres à la fois au physique (le corps malade de l'aïeul, la gueule cassée de l'ancien soldat de 14-18, etc.) et sur un plan moral (déviances, cruautés gratuites, misère affective, etc.) Les deux fils qui exploitent la ferme en 1981 n'aiment pas leur travail et ne le font que sous la menace du père. L'un des deux est obligé de boire pour tenir le coup et l'autre utilise de sordides relations homosexuelles comme exutoire à la souffrance. L'épouse et un des enfants du premier frère se réfugient dans la maladie mentale. Selon l'auteur, toute cette noirceur serait justifiée au nom de la « réalité », de la « vérité ». Pour lui, « la littérature ne doit pas ménager le lecteur ni le caresser dans le sens du poil ». Si l'on veut bien croire que la condition animale soit très dure dans ce type d'élevage industriel, la description de cette famille d'éleveur comme plus proche de la bestialité que de l'humanité est-elle vraiment un gage de réalisme et de vérité, ou plutôt un parti-pris de l'auteur pour illustrer sa thèse de la corruption de l'Homme par la mise à mort des animaux ? Leila Slimani, avec *chanson douce* relate un horrible infanticide commis, sur fond de domination sociale et de misère affective, par une nourrice contre les enfants qui lui ont été confiés. Ce drame évoque le meurtre des sœurs Papin tel qu'il avait décrit par le psychiatre Louis Le Guillant (1963).

Le réel n'est pourtant, et heureusement, pas fait seulement d'événements tragiques, de souffrances extrêmes ou de sordide, même si le monde de la critique semble parfois plébisciter ce type d'approche. Nombre des ouvrages littéraires sur le travail mettent pourtant l'accent essentiellement sur les difficultés, la dureté des conditions de vie et de travail. Les romanciers rendent moins facilement compte de l'inventivité mise au quotidien dans l'activité, de la solidarité et le plaisir qui peuvent en résulter, de la grandeur d'un engagement. Dans *Naissance d'un Pont* (2010) ou *Réparer les vivants* (2015), Maylis de Kerangal célèbre le travail collectif où chaque travailleur apporte son expérience et sa compétence propre. Christian Signol (*Une si belle école*, 2010 ou *La Vie en son royaume* 2017 sur un médecin de campagne), ou Henri Vincenot (*Mémoires d'un enfant du rail*, 1991), font l'éloge d'un métier ou d'un univers professionnel particulier, avec ses enthousiasmes et ses moments de doutes. Mais leurs œuvres relèvent souvent de genres littéraires considérés comme « secondaires » : romans « populaires » ou « régionalistes ». Faut-il être dans la critique tranchée ou le misérabilisme pour être un auteur « sérieux » ? La souffrance serait-elle plus esthétique que le plaisir ? L'écrivain canado-américain Saul Bellow déclare ainsi à Philip Roth (2004) « la souffrance révèle le héros plus encore que l'euphorie. » Comme pour la presse, il semble plus spectaculaire de mettre en avant les trains qui arrivent en retard ou déraillent plutôt que ceux qui arrivent à l'heure.

De façon plus générale, pour la critique littéraire, il convient d'être original et innovant. Le « cliché », voilà l'ennemi ! Or le social est plutôt fait de régularités tandis que la confirmation scientifique suppose la répétition des faits. Pour les sciences sociales, le « cliché » construit à partir d'une observation raisonnée des faits – c'est-à-dire l'idéal type wéberien – est un outil de travail tandis que le « cliché » stylistique (utiliser un jargon, qui peut sembler stéréotypé) représente le prix à payer pour établir un langage rigou-

reux et partagé. Seul le cliché fondé sur des préjugés est à combattre. Or, dans les analyses littéraires du social, ces distinctions ne sont pas toujours très claires. On ne sait pas toujours si c'est la forme (un style ou un genre jugés peu innovants) ou le fond (une description qui serait « irréaliste ») qui font l'objet du jugement. Des récits peuvent être perçus comme « irréalistes » parce qu'ils sont rédigés avec un style jugé conventionnel ou relèvent d'un genre dévalorisés, tandis que des romans qui travaillent les souffrances ou les misères extrêmes risquent de véhiculer des « clichés » fondés sur des préjugés partagés entre l'auteur et ses critiques.

Si l'on suppose que le travail est une expérience ambivalente, complexe, dont la signification peut prendre des formes très différentes et variables dans le temps et dans l'espace, la littérature ne devrait donc pas seulement rendre compte de la souffrance, de l'exceptionnel, des crises. Le roman, le théâtre ou la poésie n'offrent-ils pas justement des supports adaptés pour faire ressortir la grandeur des petites choses apparemment insignifiantes ? Comment produire une littérature qui rende compte des pratiques banales mais centrales dans l'expérience ? Sylvain Pattieu, dans *Des Impatientes* (2012), retrace le parcours de deux jeunes lycéennes d'origine africaine, l'une bonne élève et studieuse, l'autre perturbatrice et dissipée. Une bagarre les conduit pourtant à être exclues, les obligeant plus tôt que prévu à entrer dans le monde du travail. Caissières dans un grand magasin de meubles, elles découvrent le travail répétitif, la mesquinerie de managers eux-mêmes pressurisés par leur hiérarchie, mais aussi la solidarité entre caissière, la lutte collective, un rôle social qui les aide à sortir de l'enfance, canalise et donne un sens à leur révolte.

### La littérature du travail et de l'entreprise, un nouveau genre littéraire ?

Il est possible d'évoquer un début d'institutionnalisation d'un champ littéraire nouveau autour du travail et de l'entreprise. Il existe depuis 2009 concours « du roman d'entreprise et du travail ». Initié par deux cabinets conseil spécialisés en santé au travail (Place de la médiation, suivie de Technologia), associés à l'ANDRH (Association Nationale des Directeurs des Ressources Humaines). Cette manifestation doit récompenser « un auteur pour la lucidité de son regard sur le monde du travail et les qualités littéraires de son ouvrage. » Pour les responsables de ce concours, l'importance des écrits sur le travail est liée à leur capacité à fonder des représentations partagées du travail, de ses plaisirs et de ses peines. La lecture et l'écriture doivent favoriser le partage les émotions, des formes d'identification et des occasions de débats permettant d'améliorer la qualité de vie et le bien-être au travail. Le jury composé de personnalités diverses (élus, chercheurs, responsables d'entreprises et des ressources humaines, syndicalistes<sup>6</sup>) a réussi, au cours des années, à s'accorder sur un certain nombre de critères pour définir un « bon roman » sur le travail, dans lequel l'écriture porte et appuie la description d'un univers professionnel particulier.

Cette reconnaissance sociale et éditoriale du travail comme sujet se retrouve également dans d'autres écritures du travail où le témoignage et l'œuvre littéraire semblent cohabiter. Il est possible d'évoquer, par exemple, les ateliers d'écriture animés avec des salariés ou d'anciens salariés. Dans

6. Romanciers et spécialistes de littérature ont reproché l'absence d'écrivains ou de critiques dans le Jury, ce qui en ferait une instance de légitimation plus sociale que littéraire. L'institutionnalisation du prix et sa remise par le ministre en charge du Travail ont par ailleurs fait craindre une récupération politique. Toutefois, l'ouvrage récompensé en 2018, *Un élément perturbateur* d'Olivier Chantraine, représente une charge à peine voilée contre le président Macron ; la ministre du Travail, Muriel Pénicaud, s'est d'ailleurs diplomatiquement éclipsée lors de la remise du prix.

*Notre usine est un roman* (2008), Sylvain Rossignol, avec un groupe d'anciens syndicalistes de l'usine Sanofi-Aventis à Romainville, retrace le parcours de plusieurs salariés des années 1960 à la fermeture de l'entreprise. Autre exemple, l'historien et romancier Sylvain Pattieu qui a publié sept livres (parmi lesquels quatre romans) dont *Avant de disparaître – Chronique de PSA-Aulnay* (2013), qui mêle des témoignages d'ouvriers et de rapide cadrages historiques, ou *Beauté parade* (2015) qui fait la chronique romancée d'un salon de beauté dont le patron est parti avec la caisse. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le premier est généralement considéré (par exemple dans les classements des bibliothèques) comme un livre d'enquête tandis que le second et classé comme roman. Pourtant leur forme est très similaire, *Beauté parade*, proposant juste un peu plus de mise en perspective historique et sociale.

## Mémoires, journaux, témoignages

Une autre forme d'écriture du travail connaît un regain d'intérêt : les mémoires, journaux<sup>7</sup> et témoignages rédigés, souvent à l'issue de leur carrière, par des professionnels ou des gens de métiers souhaitant faire connaître leur travail, transmettre leur expériences, laisser une trace de leur œuvre. Certaines collections comme autrefois « *Terres Humaines* » et aujourd'hui « *raconter la vie* » ont cherché à susciter et accompagner (souvent par des écrivains reconnus) la rédaction de témoignages publiés ensuite sur papier ou Internet (pour les plus courts). L'objectif est justement de mettre pour une fois à l'honneur « les vies ordinaires racontées, les voix de faible ampleur écoutées, les aspirations quotidiennes ». La vie d'un marin pêcheur, d'un ouvrier précaire de la logistique, d'un chauffeur-livreur, d'un employé d'abattoir, etc. ont ainsi été publiés. Une nouvelle forme d'exposition du travail est ainsi développée et proposée à un public plus large, même si tous les métiers sont loin d'être représentés (Grenouillet, 2014).

Ces écrits peuvent-ils constituer une source pour la recherche sur le travail ? Quelle forme particulière d'écriture du travail représentent-ils ? Possèdent-ils une dimension esthétique ou littéraire ? Quelle vision de leur travail et de leur vie ces auteurs cherchent-ils à donner ? Lors d'une recherche mobilisant (entre autres) les mémoires d'anciens diplomates, généralement ambassadeurs, une tendance à survaloriser les moments les plus intenses (grandes conférences internationales, rencontres avec les puissants de ce monde, etc.) plutôt que la routine quotidienne a pu être observée (Piotet, Lorient et Delfolie, 2013). Une analyse similaire a pu être faite à propos des mémoires rédigées par des policiers, le plus souvent des commissaires (Masclanis, 2004). Écrire sur la vie ordinaire au travail, là encore semble parfois difficile, pas assez spectaculaire.

Certains de ces textes ont acquis une véritable reconnaissance littéraire. C'est le cas de de Jean-Pierre Levarray. Dans *Je vous écris de l'usine*, où sont rassemblées de petites chroniques de son entreprise chimique de production d'engrais publiées entre 2005 et 2015, l'auteur rappelle la violence des rapports sociaux au quotidien (accidents du travail du fait de l'absence des réparations suffisantes, des cadences irréalistes, des ordres incohérents de la hiérarchie, des petits chefs autoritaires et incompetents, du mépris social des cadres...). Il montre par exemple comment l'informatisation mal maîtrisée

7. Pour une étude des journaux ouvriers, voir l'article de l'historienne Eliane Leport dans ce dossier.



des processus de production (maintien des machines obsolètes et dangereuses, formation insuffisante, remises en route trop rapides pour tenter de compenser les pertes dues aux blocages techniques non anticipés...) a produit une augmentation du stress et du risque d'accidents. Passer des anciens tableaux de bords et des commandes semi-automatiques à l'usage de PC qui donnent les informations sur écran et automatise les processus conduit chez les opérateurs à un sentiment de perte de contrôle sur les dangers et les incertitudes. D'une part, cela revient à augmenter l'ennui, la passivité et au final le manque d'attention pour faire face à un incident imprévu. D'autre part, cela dématérialise un peu plus le rapport aux produits chimiques dangereux et aux machines utilisées ; les savoir-faire d'expérience basés sur la capacité à sentir le bon ou le mauvais fonctionnement des processus de production, à anticiper les problèmes grâce à l'intuition forgée par un usage intime et réguliers des équipements. C'est une illustration de l'importance de l'expertise ouvrière pour évaluer de l'intérieur, les transformations des conditions de travail. Dans la préface du livre, Hubert Truxler, alias Marcel Durand (qui a publié un riche témoignage sur les relations sociales à Peugeot), écrit «la véritable histoire des ouvriers ne peut être écrite que par les ouvriers eux-mêmes». Sans reprendre ce point de vue, il est toutefois possible de noter comment la conjonction d'un vrai talent d'écriture et d'une expérience personnelle de l'activité favorise une description particulièrement suggestive et riche des situations de travail. Le travail taylorisé dans les services a aussi donné lieu à d'intéressants témoignages. On peut évoquer le succès d'Anna Sam (pseudonyme d'une diplômée en littérature qui a dû un temps travailler comme caissière de supermarché) qui décrit avec humour, dans *Les tribulations d'une caissière* (2009) les brimades reçues de clients ou de supérieurs, mais parfois aussi des échanges plus gratifiants avec d'autres clients. Si son livre n'a pas reçu une grande reconnaissance littéraire, il a été beaucoup lu et a peut-être conduit certains clients à envisager autrement les personnes qu'ils ont face d'eux quand ils font leurs courses.

De façon hybride entre le témoignage et la recherche, les écrits d'intellectuels «établis» (en usine le plus souvent) permettent parfois de cumuler de façon pertinente la justesse et la précision du rendu des activités et des situations et la qualité d'un style qui emporte la conviction. C'est le cas de *l'Etabli*, de Robert Linhart (1978) qui a pu servir de lecture initiatique et inaugurale à plusieurs générations de sociologues du travail, tant la dureté du travail, mais aussi les stratégies collectives et individuelles pour y faire face et humaniser l'atelier, sont illustrées de façon suggestive. On peut aussi évoquer les travaux historiens de Nicolas Hatzfeld sur Peugeot-Sochaux qui a fait plutôt le choix d'une restitution «académique» plutôt que «littéraire». Toutefois, la qualité de son style, à différentes époques, du travail à la chaîne dans cet établissement, donne à ses écrits une grande force de conviction. Le témoignage romancé de Leslie Kaplan ; également ancienne «établie», dans *L'excès l'usine*, présente des dimensions à la fois plus subjectives, laissant une large part à la souffrance, et plus poétique. Sa reconnaissance a d'ailleurs été plus forte dans les milieux littéraires qu'en sciences sociales. Dans une interview, Leslie Kaplan explique sa démarche : «L'usine reste ce qu'elle est, avec l'horreur de ce travail-là : un travail aliéné qui n'est plus un travail. C'est aussi pour cela que je ne voulais pas adopter un point de vue naturaliste. Pour ne

pas banaliser et tomber dans l'anecdote.»<sup>8</sup> La création littéraire et la banalité des joies et des peines du travail seraient-ils antinomiques ?

## Plan du dossier

Les quatre articles de ce dossier illustrent différentes facettes des écritures du travail. En historienne, Eliane Leport étudie le travail de rédaction et de publication d'un journal d'usine par des ouvrières et de ouvriers des années 1930 à nos jours. L'écriture est motivée par un désir de laisser une trace des activités et des luttes. La forme «journal» favorise la mise en avant des petits évènements quotidiens, des conversations, des arrangements, dont l'apparente banalité est trompeuse et révèle souvent mieux le travail réel que les faits plus extraordinaires. En même temps, chaque auteur travaille sa propre créativité scripturale, son propre style littéraire pour faire du journal un objet aux formes et fonctions variables.

En abordant de façon critique le livre à succès de Florence Aubenas (*Le quai de Ouistreham*, 2010), Stephen Bouquin, sociologue, analyse un exemple de témoignage et d'écriture journalistique, avec ses forces et ses faiblesses, dont la force tient à l'empathie avec les femmes rencontrées. La comparaison avec l'ouvrage *Le Quai de Wigan* (*The Road to Wigan Pier*) de George Orwell paru en 1937 permet d'illustrer d'autre forme d'enquête, extérieure par sa position d'observateur-journaliste mais non moins sensible à la *common decency* (ou décence commune), expression que Orwell a développé à partir de cet expérience.

Corinne Grenouillet, Maître de conférences en littérature française, analyse quant à elle le développement des écrits sur le travail comme un nouveau champ, au sens de Pierre Bourdieu, au sein du monde littéraire. Ce champ est structuré notamment entre les œuvres de fiction, les plus valorisées, et les récits factuels (témoignages, enquêtes...). Mais ces hiérarchies ne sont pas toujours si simples et les jeux de réputation, les formes de rapport au politique et à l'engagement critique peuvent être diversifiées en fonction des publics ou des audiences, comme l'illustre l'exemple de l'œuvre de François Bon (et notamment son ouvrage *Daewoo* paru en 2004). Les écrivains seraient alors poussés à minimiser, brouiller voire nier la factualité de leurs descriptions pour être mieux reconnus dans le champ littéraire, mais aussi à revendiquer dans d'autres sphères sociales, leur statut de témoins de la misère humaine. D'où le possible balancement entre esthétisme et misérabilisme évoqué plus haut.

En s'intéressant à deux romans publiés en 2017 (*Jusqu'à la bête* de Timothée Demeillers et *Des châteaux qui brûlent* d'Arno Bertina) qui situent leur action dans un univers professionnel –les abattoirs– encore assez peu étudié par les sciences sociales, mais dont les représentations sont largement mise en forme par des romans et des témoignages dans un contexte de forte stigmatisation via des campagnes contre la mise à mort des animaux, Marc Lorient a tenté d'illustrer l'apport spécifique de la démarche littéraire dans l'appréhension et la compréhension des processus émotionnels individuels et collectifs en lien avec une activité difficile et dévalorisée. La honte sociale constitue un objet riche tant pour la création littéraire que pour la sociologie dans la mesure où elle invite à relier de multiples façons les émotions personnelles et publiques aux structures et évolutions sociales plus larges.

8. <https://www.theatre-contemporain.net/spec-tacles/LExces-lusine/ensavoirplus/idcontent/11440>

Ces travaux plus académiques sont complétés par un « grand entretien » avec le romancier Gérard Mordillat et trois nouvelles inédites de Didier Daeninckx. En outre, plusieurs citations (sélectionnées par Françoise Piotet, Rachid Bouchareb et Marc Loriol) de romans ou de témoignages émaillent et illustrent ce dossier pour donner un petit aperçu de la richesse et de la diversité littéraire des mises en mots du travail.

## Références académiques

- Grenouillet C. (2014), *Usines en textes, écritures au travail – Témoigner du travail au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*, Classiques Garnier.
- Hatzfeld N. (2002), *Les gens d'usine. Peugeot-Sochaux, 50 ans d'histoire*, Paris, éditions de L'Atelier.
- Hatzfeld N. et Durand J-P. (2002), *La chaîne et le réseau. Peugeot-Sochaux, ambiances d'intérieur*, Page 2-Cahiers libres.
- Jablonska I. (2004), *L'histoire est une littérature contemporaine*, Le Seuil.
- Jeanet A. (2018), *Les émotions au travail*, CNRS éditions.
- Lahire B. (2006), *La condition littéraire ou la double vie des écrivains*, Découverte, coll. «Textes à l'appui / Lab. Sciences Sociales».
- Le Guillant L. (1963), Incidences psychopathologiques de la condition de «bonne à tout faire», *L'Évolution psychiatrique*, 28 (1), p. 3-64.
- Masclan F. (2004), *Une approche de la culture policière à travers les écrits de policiers*, thèse sous la dir. de Loubet del Bayle, Jean-Louis, Université Toulouse 1.
- Piotet P., Lorient M. et Delfolie D. (2013), *Splendeurs et misères du travail des diplomates*, Paris, Éditions Hermann, «Société et pensées».
- Siblot Y., Cartier M., Coutant I., Masclat O. et Renahy N. (2014), *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Armand Colin, col. «U».
- Ragon M. (1974), *Histoire de la littérature prolétarienne*, Albin Michel.
- Roth Ph. (2004), *Parlons travail*, Gallimard – Du Monde Entier.
- Winock M. (2018), *Le monde selon Victor Hugo*, Tallandier.
- ## Romans et témoignages cités
- Adam A. (dir.) (2017), *Au bal des actifs – Demain le travail*, La Voix
- Aurousseau N. (2007), *Bleu de chauffe*, Le Livre de Poche.
- Beinstingel T. (2001), *Central*, Fayard.
- Beinstingel T. (2010), *Retour aux mots sauvages*, Fayard.
- Benameur J. (2011), *Les insurrections singulières*, Actes Sud.
- Benlaâla O. (2018), *Tu n'habiteras jamais Paris*, Flammarion.
- Bon F. (2004), *Daewoo*, Fayard.
- Chanteraine O. (2017), *Un élément perturbateur*, Gallimard.
- Clavel B. (1987, 1<sup>ère</sup> éd 1962), *La maison des autres*, J'ai Lu.
- Damon G. (2018), *Fast-food*, Buchet Chastel.
- Del Amo J.B. (2017), *Règne Animal*, Gallimard.
- Durand M. (1990), *Grain de sable sous le capot; chronique de la chaîne à Peugeot-Sochaux*, La Brèche.
- Ernaux A. (1974), *Les armoires vides*, Gallimard.
- Filhol E. (2010), *La Centrale*, POL.
- Filippetti A. (2003), *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, Stock.
- Geffroy S. (2016), *A l'abattoir*, Le Seuil, col. «Raconter la vie».
- Goux J-P. (2003), *Mémoires de l'enclave*, Actes Sud.
- Kaplan L. (1982), *L'excès-L'usine*, Hachette / POL.
- Kerangal de M. (2010), *Naissance d'un pont*, Les éditions Verticales.
- Kerangal de M. (2013), *Réparer les vivants*, Les éditions Verticales.
- Kuperman N. (2010), *Nous étions des êtres vivants*, Gallimard.
- Laborie C. (2012), *Terres Noires*, Editions De Borée.
- Ledun M. (2011), *Les Visages écrasés*, Le Seuil.
- Levaray J-P. (2002), *Putain d'usine*, L'Insomniaque.
- Levaray J-P. (2016), *Je vous écris de l'usine*, Libertalia.

- Linhart R. (1978), *L'établi*, Éditions de Minuit.
- Lodge D. (1988), *Jeu de société*, Rivages.
- Louis E. (2018), *Qui a tué mon père*, Le seuil.
- Magloire F. (2004), *Ouvrière*, Editions de L'aube.
- Manotti D. (2006), *Lorraine Connection*, Payot & Rivages.
- Mordillat G. (2015), *La Brigade du rire*, Albin Michel.
- Mordillat G. (2005), *Les vivants et les morts*, Calmann-Levy.
- Mordillat G. (2008), *Notre part des ténèbres*, Calmann-Levy.
- Oury L. (2005), *Les prolos*, Editions du Temps.
- Pattieu S. (2012), *Des Impatientes*, Editions du Rouergue.
- Pattieu S. (2013), *Avant de disparaître – Chronique de PSA-Aulnay*, Plein jour.
- Pattieu S. (2015), *Beauté parade*, Plein jour.
- Peyrefitte R. (1961), *Les Ambassades*, Le Livre de Poche.
- Quintreau L. (2008), *Marge brute*, 10-18.
- Quintreau L. (2018), *Ce qui nous guette*, Payot et Rivages.
- Rosetti A. (2013), *Deadline*, Mercure de France.
- Rosignol S. (2008), *Notre usine est un roman*, La Découverte.
- Rouaud J. (1999), *Des hommes illustres*, Editions de Minuit.
- Sam A. (2009), *Les tribulations d'une caissière*, Le Livre de Poche.
- Sembène O. (1960), *Les Bouts de bois de Dieu*, Pocket.
- Signol C. (2010), *Une si belle école*, Albin Michel.
- Signol C. (2017), *La vie en son royaume*, Albin Michel.
- Slimani L. (2017), *Chanson douce*, Gallimard.
- Sonnet M. (2008), *Atelier 62*, Le Temps qu'il fait.
- Vailland R. (1967), *325000 francs*, Buchet – Chastel.
- Vigan de D. (2009), *Les heures souterraines*, Jean-Claude Lattès.
- Vinaver M. (1972), *Par-dessus bord* (théâtre), L'Arche.
- Wegscheider A. (2003), *Etat dynamique des stocks*, Calmann-Lévy.
- Zola E. (1972, première édition 1882), *Pot-Bouille*, Le livre de poche.
- Zola E. (2000, première édition 1885), *Germinal*, Le livre de poche.

Henri Vincenot dans ses *Mémoires d'un enfant du rail* (publié en 1980) retrace de façon marquante (et partiellement autobiographique) la vie collective, la solidarité, la passion partagée pour la puissance des locomotives à vapeurs parmi les cheminots de Dijon dans les années 1920-1930. Le livre commence par un tragique accident, en accrochant les wagons à la gare de la Part-Dieu, un cheminot, monsieur Dulot, a été écrasé entre deux tampons. Le narrateur et sa mère accompagnent à Lyon la famille de la victime mourante pour se rendre à son chevet :

À Tournus, alors que nous jetions un coup d'œil rapide à la basilique, se produisit un événement fort mince en vérité mais qui est resté classé pour toujours dans l'immense bibliothèque de ma mémoire, dans le tiroir réservé aux petites rancœurs diverses qui donnent à notre caste l'exaltante certitude de ne pas être comme les autres. En ségrégation de fait. Le contrôleur entra dans le compartiment, nous lui présentâmes nos permis de circulation de service, il nous regarda avec insistance et il me sembla qu'il remarquait le regard de détresse de Mme Dulot, de Marcel et de Marie. Certainement, il avait compris. Les deux autres voyageurs lui présentèrent des billets normaux, c'étaient bien des payants, des « étrangers ». Lorsque le contrôleur se retira, l'un d'eux dit à l'autre, mais à notre adresse : « On ne se prive pas de se promener quand on voyage aux frais de la princesse ! » J'avais bondi. Ainsi « on se promenait » ? J'allais régler ces deux pignoufs de deux bonnes phrases bien senties, mais ma mère qui me voyait prêt à éclater me prit les mains pour me calmer et me dit, dans un souffle : « Laisse, laisse, tu sais bien ce que papa nous dit toujours : « Dans le train, n'acceptez jamais la discussion avec un étranger » (sous-entendu : « étranger à la profession »). Surtout en ce qui « concerne les facilités de circulation !... » — Mais pourtant, dis-je, si on leur expliquait, ils comprendraient que M. Dulot est mort pour eux... — Tais-toi, tais-toi ! » soufflait-elle, comme pour effacer les quatre derniers mots de ma phrase.

Le deuxième extrait met en scène Marcel, le fils de la victime, devenu technicien aux chemins-de-fer pour tenter d'imposer un nouveau système d'accrochage automatique visant à éviter les accidents comme celui qui a tué son père. Nous sommes en 1936, après la nationalisation par le Front Populaire :

Je me souviendrai toujours de son arrivée, à ce grand furieux de Marcel : il venait d'être embrigadé au titre d'Attaché de Traction au dépôt de locomotives de Villeneuve-Saint-Georges, et cela lui donnait, à nos yeux, une grande autorité et une compétence indiscutable. Il n'eut pas posé le pied sur le quai que déjà il se mit à vitupérer, avec ses outrances habituelles, sur le thème mille fois rebattu : « ... On a nationalisé le rail, mais pas les routiers. Nous sommes seuls sous le contrôle de l'Etat, seuls réglementés, seuls sous les ordres du ministre des Travaux publics qui nous ligote. Les routiers, eux ? Ils sont libres en tout, il leur suffit de proposer à nos clients un tarif légèrement inférieur à celui qui nous est imposé par l'Etat et ils emportent le marché. Nous sommes cocus, mes enfants, nationalisés mais cocus ! » Il continuait : « Et bien mieux : on parle de supprimer le trafic sur certaines de nos lignes, oui, messieurs, les petites lignes affluentes vont être supprimées, elles ne sont – paraît-il, plus rentables !... Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est galeux ! « Mais, je vous le demande, si l'on supprimait tous les petits ruisseaux, toutes les petites rivières de Bourgogne et de Franche-Comté, y aurait-il de l'eau dans la Saône à Lyon ?... » Bien sûr, on remplace ces lignes par des services routiers, mais savez-vous, messieurs, qui sont les directeurs de ces grosses entreprises routières, ou présidents directeurs généraux de ces maisons qui fabriquent les autocars, les camions ? Certains de nos gros patrons ! Oui, oui, ces messieurs qui touchent leur mois comme ingénieurs du chemin de fer et palpent en même temps les dividendes et les jetons de présence de la route !

— Mais un gouvernement de gauche peut-il laisser faire ça, hon? hasardait le chef de gare.

— ... Je devine très bien la manœuvre, continuait Marcel surexcité, je vois très bien même se constituer sous peu des sociétés capitalistes qu'on appellera des filiales de la S.N.C.F., par exemple, et qui transporteront toutes sortes de marchandises sur nos rails nationaux, mais dans des wagons à elles, qui paieront simplement une petite redevance kilométrique, et quand vous verrez passer un train de marchandises, messieurs, dans quelque temps, il n'y aura de national que la machine, les fourgons, le rail, le ballast, les signaux, le personnel, les infrastructures... Tout ce qui coûte enfin. Mais les wagons chargés, qui rapportent, appartiendront à des sociétés privées, et nos chemins de fer, tout nationaux qu'ils soient, seront en déficit, messieurs, et on demandera aux contribuables de boucher le trou!... Les routiers ne prennent que le fret qui les intéresse et refusent les autres ; les routiers écrèment ainsi tous les transports rémunérateurs, on ne nous laisse que les gros transports, lourds ou encombrants, qui demandent beaucoup de frais de manutention et beaucoup de place!... À nous on fait obligation de tout accepter et d'entretenir notre voie, mais les routiers demandent aux contribuables d'entretenir la leur! C'est un pur scandale! Comment voulez-vous qu'un service public ne soit pas en déficit, surtout si on lui retire toutes les sources de recettes et si on ne lui laisse que les chefs de dépenses? Etc.



Abdel Mabrouki,  
employé de restaurant  
Pizza Hut devenu  
délégué CGT,  
témoigne dans  
*Génération précaire*  
(Le cherche midi,  
collection documents,  
2004) du quotidien  
d'un livreur de pizza  
soumis à une pression  
temporelle et au  
travail dans l'urgence.  
La « polyvalence »  
présentée comme un  
enrichissement du  
travail s'avère être un  
mode de domination  
ordinaire :

Maintenant, tout le monde doit être interchangeable sur tous les postes : faire les pizzas, livrer, prendre les commandes, découper les pizzas, et même, je peux en témoigner, refaire les peintures dans le magasin... Voilà pourquoi le livreur n'est pas que livreur. [...] Etre polyvalent, c'est donc d'abord savoir obéir. Une fois sur la Mobylette, on s'éloigne du magasin – et du manager – en éprouvant un certain sentiment de liberté. Sauf que tous les trajets sont minutés, surveillés et commentés par le chef qui distribue les bons et mauvais points au retour. On repart, on revient, et on n'arrête pas ces allers-retours pendant deux ou trois heures. Surtout le soir. Le rendement est beaucoup plus stressant pour le dîner que pour le déjeuner. En fin de rush, le manager envoie certains livreurs à la plonge pour remplir le lave-vaisselle, au nom de la sacro-sainte « polyvalence ». Le principe de l'entreprise est d'être en sous-effectif permanent. Le travail ne manque jamais, et il est absolument impossible de prendre une pause. En dernier recours, les jours un peu creux, le manager peut toujours demander aux salariés de nettoyer le magasin.

# La double expérience du travail et de l'écriture

## Journaux d'ouvriers et d'ouvrières depuis les années 1950

Eliane Le Port\*

**Résumé :** À partir d'une douzaine de journaux d'ouvriers et d'ouvrières publiés depuis le début des années 1950 et des entretiens réalisés auprès d'auteurs, cet article s'intéresse aux motivations et aux modalités de la pratique diariste des travailleurs, et tente de saisir ce que l'écriture quotidienne ou régulière apporte à l'écriture du travail. Quand les auteurs écrivent dans le temps des expériences professionnelles, un lien étroit est établi entre la réalité vécue et sa recomposition immédiate par l'écrit dans d'autres espaces que ceux du travail. Les multiples dimensions de l'activité professionnelle et des acteurs déclinées dans les ouvrages atténuent les discours sur la contrainte et la monotonie que l'on trouve fréquemment dans les textes ouvriers. Si la restitution du quotidien professionnel constitue la motivation première dans le fait que des ouvriers et des ouvrières tiennent un journal, les évocations du travail s'articulent à des considérations qui font entrer la singularité des témoins dans les textes, et agissent en retour sur les perceptions livrées sur le travail.

\* Historienne,  
Université d'Evry.

1. Constant Malva, mineur belge, figure dans le corpus en raison de ses liens très ténus avec le groupe des auteurs prolétariens français pendant les années 1930 et 1940.

2. Jean-Pierre Levaray fait référence au journal *Ma nuit au jour le jour*.

3. Eliane Le Port, *Écrire sa vie, devenir auteur. Le témoignage ouvrier depuis 1945*, thèse d'histoire soutenue le 7 décembre 2017 à l'Université d'Evry, sous la direction de Nicolas Hatzfeld. Cette recherche repose sur un corpus de 160 ouvrages publiés et sur une enquête menée auprès d'acteurs de l'écriture (ouvriers et ouvrières, journalistes et éditeurs).

Voir également Xavier Vigna, *L'espoir et l'effroi. Luites d'écritures et luites de classes en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte, 2015. Sur les témoignages ouvriers de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, voir Corinne Grenouillet, *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

«Ceci est mon journal, commencé à une date que j'ai prise au hasard, et terminé à la même date l'année suivante<sup>1</sup>.» (Malva, 1978 : 29). Ainsi commence le journal que Constant Malva tient à partir de mai 1937. Quelque soixante-dix ans plus tard, Jean-Pierre Levaray situe sa démarche d'écriture dans l'héritage du mineur belge :

«Au cours de l'année 2003, alors que je ne suis pas familier du fait, j'ai pris des notes quotidiennement (d'aucuns diront que j'ai tenu un journal) parce qu'il me semblait qu'il se passait des choses importantes au niveau de l'usine, au niveau des collègues, ainsi qu'au niveau social et politique. [...] En même temps, alors que je ne suis pas un spécialiste de la «littérature prolétarienne», je voulais me situer dans la continuité d'autres ouvriers écrivant qui avaient, lors d'une période de leurs vies, tenu un journal : Constant Malva, *Mes nuits au jour le jour*<sup>2</sup>, ou Tommaso Di Ciaula, *Tuta Blu*.» (Jean-Pierre Levaray, 2005 : 5)

Les références mobilisées par Jean-Pierre Levaray attestent d'une forme textuelle persistante, le journal, dans lequel les ouvriers et les ouvrières rapportent des expériences du travail et de la condition ouvrière. Dans le corpus des témoignages ouvriers publiés depuis 1945, on recense douze journaux parus entre 1951 et 2016. Rapporté aux autres genres textuels dans lesquels les travailleurs se sont racontés (autobiographies, récits d'expérience, romans inspirés de leur vie, recueils de poèmes, témoignages collectifs), le journal ne constitue pas une modalité dominante. Pourtant, si l'on ajoute les journaux que certains témoins insèrent dans d'autres formes d'écriture ou à partir desquels ils composent un récit, la pratique diariste

chez les ouvriers et les ouvrières apparaît d'emblée plus importante que ne le laisse voir le seul corpus des journaux publiés<sup>4</sup>. Présente tout au long de la période, cette modalité d'écriture semble en outre revenir ces dernières années puisque cinq journaux ont paru entre 2005 et 2016.

Les journaux analysés sont tous écrits par des ouvriers et des ouvrières (sept hommes, quatre femmes et un journal rédigé par un collectif d'ouvrières dont on ignore le nombre<sup>5</sup>) qui ont une expérience à l'usine (neuf auteurs et un groupe d'ouvrières), à la mine (un auteur) et dans le bâtiment (un auteur). Excepté Jean-Pierre Levaray qui travaille dans une usine de chimie pendant une quarantaine d'années (dans laquelle il devient ouvrier hautement qualifié) et Patrice Pedregno qui a exercé en tant qu'ouvrier professionnel dans deux usines jusqu'à sa retraite, les scripteurs ont des expériences ouvrières dont les durées vont de quelques mois à une douzaine d'années. Parmi les sources, ont été incorporés les journaux de Simone Weil et de Christiane Peyre dont les parcours professionnels (respectivement professeure de philosophie et sociologue) ne les destinaient pas à devenir ouvrières : la première travaille dans trois usines pendant six mois, entre 1935 et 1936, la seconde exerce treize mois en tant qu'ouvrière, à partir de septembre 1949. Etant donnée la multiplicité des générations auxquelles appartiennent les auteurs, les réalités dont ils témoignent couvrent une longue séquence de l'histoire ouvrière, des années 1930 jusqu'à la deuxième décennie du XXI<sup>e</sup> siècle. Revenir sur les formes des journaux ouvriers, leur élaboration ainsi que les discours sur le travail présente plusieurs intérêts. Alors que les hommes sont surreprésentés parmi les témoins qui écrivent sur leur parcours<sup>6</sup>, la quasi-parité entre les ouvriers et les ouvrières observée dans le corpus des journaux constitue un premier élément d'interrogation. Un autre aspect concerne les temporalités d'écriture : si la plupart des témoignages sont écrits longtemps après les expériences vécues, les travailleurs qui tiennent un journal pratiquent une écriture contemporaine des expériences professionnelles qui modifie notamment les regards portés sur le travail.

Cet article s'intéresse aux motivations et aux modalités de la pratique diariste des ouvriers et des ouvrières, et tente de saisir ce que l'écriture quotidienne ou régulière apporte à l'écriture du travail : qu'est-ce que tenir un journal ? Qu'est-ce que ces écrits énoncent sur les univers professionnels ? De quelles manières les évocations du travail sont-elles articulées à des discours sur soi qui adviennent dans les écrits ? Outre les récits publiés, la réflexion s'appuie sur les entretiens réalisés auprès de trois auteurs<sup>7</sup> dans le cadre d'une enquête dont l'objectif est d'éclairer les contextes de production des témoignages et les pratiques scripturaires des auteurs.

Dans un premier temps, j'examinerai les raisons qui motivent le choix du journal, d'une part en revenant sur les caractéristiques et les formes de ce dernier, d'autre part en interrogeant le rapport à l'édition dès lors que le choix des travailleurs se porte sur ce genre textuel. La deuxième partie revient sur les conditions de la mise en écriture, y compris pour les rares journaux composés *a posteriori* des expériences professionnelles. Le dernier temps analyse ce que le journal apporte à l'écriture du travail. En centrant leur propos sur ce qui se passe dans les lieux du travail, les scripteurs en déclinent les dimensions multiples et font apparaître des modalités d'appropriation des composantes de l'environnement professionnel. Dans certains

4. Parmi les auteurs qui insèrent ou mobilisent, dans leur témoignage, un journal tenu au cours de leur vie ouvrière, voir notamment Roger Déliat, *Vingt ans O. S. chez Renault. L'évolution d'un enfant du peuple prétre-ouvrier*, Paris, Les Editions ouvrières, 1973, Jean-Pierre Graziani, *Un ciel de fer*, Nocario, Cismonte E Pumonti Edizione, 1987, Michel Lémonon, *Laurent ou l'itinéraire d'un prétre-ouvrier*, Paris, Karthala, 2000. Le témoignage de Marcel Durand (pseudonyme de Hubert Truxler), *Grain de sable sous le capot. Résistance et contre-culture ouvrière : les chaînes de montage de Peugeot (1972-2003)*, Marseille, Agone, 2006, contient cinq récits sur sa vie d'ouvrier à Peugeot Sochaux, du milieu des années 1970 au début des années 2000. Le récit de la grève de 1981 (« Les trois K – Conflit Peugeot-Sochaux 81 ») ainsi que celui de la grève de 1989 (« Peugeot la colère ») sont tous deux rédigés à partir de journaux que Hubert Truxler tient pendant la durée des deux conflits sociaux.

5. *Journal d'un groupe d'ouvrières : Montpellier (1967-1968)*, Liaisons directes, 197...

6. Eliane Le Port, *Écrire sa vie, devenir auteur. Le témoignage ouvrier depuis 1945*, op. cit. : les cent quatre auteurs du corpus comptent quinze femmes et quatre-vingt-neuf hommes (le nombre des femmes ne tient pas compte des écrits ouvriers collectifs dans lesquels la contribution féminine est importante). Sur ces quinze femmes, quatre femmes et un collectif d'ouvrières ont choisi de restituer un moment de leur expérience professionnelle dans un journal.

textes, le geste régulier d'écrire fait également advenir des traits identitaires ne relevant pas du vécu professionnel et du seul statut ouvrier, et qui façonnent en retour l'écriture du travail.

## I – Le choix du journal

Alors que la forme générique du journal est associée à l'intimité, dans les écrits ouvriers, c'est la situation professionnelle des témoins qui génère une écriture journalière ou régulière dont la durée est limitée. Le choix du journal est également motivé par le rapport à l'édition des scripteurs ouvriers et ouvrières.

### I.1. Témoigner du travail « à toutes les heures »

Lorsque les auteurs présentent leurs intentions d'écriture dans les paratextes des ouvrages (préfaces, avant-propos, préambules), celles-ci contiennent des indications sur la durée de l'écriture et/ou sur la volonté de restituer au plus près le travail journalier à l'usine, à la mine ou sur un chantier. C'est ce que précise Constant Malva avant de faire entrer son lecteur dans les chroniques quotidiennes : « J'ai donc écrit un an de ma vie de houilleur » (Malva, 1978 : 29). Patrice Thibaudeau, dont l'expérience d'accrocheur<sup>8</sup> a nourri une écriture au jour le jour pendant quatre mois en 2012, présente sa démarche : « Je vais essayer de tenir une sorte de « journal », au quotidien, concernant ce qui se passe toutes les nuits au travail. Je vais tâcher d'être le plus concis et le plus clair possible. » (Thibaudeau, 2016 : 18).

À l'instar de Constant Malva, certains se fixent une durée d'un an pendant laquelle ils écrivent sur ce qui se passe au travail. C'est le cas de Sylviane Rosière, ouvrière décolleteuse<sup>9</sup> dans une petite entreprise familiale en Savoie, qui, entre 2006 et 2007, envoie chaque jour à sa sœur un courriel sur son quotidien usinier. L'ensemble des chroniques est réuni dans un « journal numérique », première publication du genre dans l'histoire du témoignage ouvrier. De même, dans l'avant-propos de son témoignage, un ouvrier de l'entreprise Bénéteau, Sébastien Junca, rappelle l'objectif qu'il se fixe en 2012, quand il commence à écrire au jour le jour : « Le travail qui suit a consisté à noter sur la durée d'une année et sous la forme d'un journal les faits les plus marquants du management d'entreprise. » (Junca, 2014 : 39).

Pour d'autres témoins, des expériences professionnelles limitées dans le temps peuvent également constituer un facteur d'écriture : Simone Weil tient un *Journal d'usine* sur ses trois expériences d'ouvrière, entre décembre 1934 et fin juillet 1935 ; Christiane Peyre livre une ou deux fois par semaine dans un journal ses impressions sur le poste de raffineuse qu'elle occupe à la raffinerie Say à Paris, entre septembre 1949 et octobre 1950 ; au début des années 1990, Thierry Metz écrit quant à lui chaque jour pendant presque trois mois, le temps d'un chantier qui transforme une usine de chaussures en résidence de luxe et sur lequel il occupe un poste de manœuvre. Pour l'ensemble des auteurs, si les fréquences d'écriture ne sont pas forcément quotidiennes, elles sont très régulières. Aurélie Lopez, ouvrière spécialisée dans une usine de métallurgie à Delle, est la seule qui tient un journal pendant quatre ans, entre 1970 et 1974, mais avec de longues périodes sans écriture.

7. Entretien avec Sylviane Rosière, le 20 juin 2013, à Bordeaux ; entretien avec Jean-Pierre Levaray, le mardi 27 mai 2014, à Rouen ; entretien avec Patrice Pedregno, le mercredi 16 juillet 2014, à Trets.

8. L'accrochage consiste à fixer des pièces « dont la dimension peut aller jusqu'à 15 m de long sur 2 m de large et 3 m de hauteur sur des supports métalliques – les poutres », (p. 12). Dans son livre, l'usine dans laquelle il travaille se situe dans une petite ville surnommée Saint-Broc.

9. Le décolletage consiste à faire des pièces à partir de barres de métal.

Les contraintes de durée que s'imposent les travailleurs sont contraires aux pratiques des diaristes qui en général ne situent pas la fin de leur entreprise d'écriture (Bogaert et Lejeune, 2003). Or, le fait que les journaux ouvriers n'excèdent pas une année est une indication sur la représentation d'un journal par les scripteurs : les événements relatifs au travail consignés pendant plusieurs mois sont en quelque sorte représentatifs de la durée d'une vie ouvrière dont la supposée répétition ne nécessite pas la poursuite de l'écriture sous cette forme, pendant plusieurs années.

Dans les journaux ouvriers, les situations de travail engendrent une écriture régulière. Pourtant, l'environnement professionnel et les acteurs concernés recouvrent des réalités différentes selon les ouvrages. En effet, les écrits publiés laissent voir une ligne de partage assez nette entre d'une part des journaux de lutte qui laissent de côté de multiples aspects de l'activité professionnelle, d'autre part des ouvrages centrés sur le vécu quotidien au travail.

Les premiers mettent l'accent sur des luttes et des actions ouvrières menées au sein ou en dehors de l'usine. Ainsi, au printemps 1968, un groupe d'ouvrières de l'entreprise d'électronique Morari à Montpellier reprend un journal d'abord écrit par l'une d'elles et le transforme en journal de contestation et de revendications (*Journal d'un groupe d'ouvrières, 197...*). La démarche est identique pour Daniel Bouvet, ouvrier chez Citroën à Cormelles-le-Royal, qui entre avril et septembre 1973, tient un journal sur le harcèlement qu'il subit à l'usine parce qu'il s'est inscrit sur la liste CGT. Trois autres auteurs rendent compte de luttes ouvrières dans des contextes variés : Aurélie Lopez réserve toutes ses chroniques à l'évocation du combat pour monter une section CGT et organiser l'élection de déléguées dans un climat de pressions et d'hostilité orchestré par la direction ; Patrice Pedregno relate un très long mouvement, entre 2004 et 2006, contre la fermeture de Nestlé à Saint-Menet ; Jean-Pierre Levaray concentre ses notes, d'abord sur les mobilisations sociales du printemps 2003, puis sur un nouveau plan de licenciements qui frappe son usine. Sébastien Junca livre quant à lui des chroniques qui constituent une critique du management d'entreprise.

L'autre moitié des journaux porte attention à l'environnement et aux lieux professionnels, ainsi qu'à la manière dont les ouvriers et les ouvrières s'engagent dans le travail (Bidet, 2011). Simone Weil, Constant Malva, Sylviane Rosière, Christiane Peyre, Thierry Metz et Patrice Thibaudeau centrent leur propos sur la vie journalière à l'usine, à la mine ou sur un chantier dont ils font apparaître la multiplicité des acteurs et des dimensions, en particulier les postes, les activités, les relations hiérarchiques, les camarades, le militantisme, les sociabilités ou encore les conflits.

Outre l'importance d'une écriture régulière portant sur le travail, le choix du journal est également déterminé par le rapport que les ouvriers et les ouvrières établissent entre l'écriture et la publication.

## **1.2. Des écrits non publiables ?**

Lorsque les auteurs reviennent sur le parcours éditorial des ouvrages, il ressort que la très grande majorité a écrit dans un objectif de parution. Pourtant, dans les représentations, le journal est la forme textuelle qui semble la plus éloignée de la publication : en quelque sorte, le choix se porte d'autant plus sur celui-ci qu'il n'est, *a priori*, pas destiné à l'édition. C'est ce qu'ex-

plique Patrice Pedregno quand il revient sur les raisons qui ont fondé le choix du journal pour témoigner des luttes ouvrières contre la fermeture de l'usine Nestlé. Le récit auquel l'ouvrier souhaite donner forme doit être structuré autour de dates auxquelles sont associés les événements de la mobilisation, entre mai 2004 et janvier 2006 :

C'est à dire au début, logiquement je voulais faire un journal de route pour que tout le monde se souvienne que tel jour à telle heure, on a fait ceci. Quand c'est qu'on a envahi le siège social la première fois? On va chercher, on va trouver la date. [...]

*Quand vous vous êtes dit [...] «je vais écrire quelque chose, la forme...» la forme chroniques s'est imposée? [Il approuve]. Avec les dates, etc.? Vous ne vous êtes pas dit: «Tiens, je vais faire un récit comme ça, indépendamment de toutes les dates?»*

Quand je suis arrivé de Suisse, je me suis assis là et je me suis dit: «Qu'est-ce que je vais faire?» puisque j'ai dit que j'allais faire quelque chose, donc je vais faire quelque chose. Et j'avais lu l'histoire des p'tits LU<sup>10</sup>, et ça m'avait démoralisé. Je dis: «Je veux surtout pas faire un truc pleurnichard», parce que déjà on pleurniche pas! Moi ça va être festif ce que je vais faire, même si je sais que c'est grave, y'a un copain qui meurt dans l'histoire. Quand j'en parle... *Bouffée d'émotion*. Mais c'est pas ça que les gens veulent avoir, les gens ils ont pas envie de lire de trucs qui les dépriment. [...] Après de faire le journal, c'était parce que je ne pensais pas faire un livre, je ne pensais pas que ce serait édité. Voilà, je vais faire un journal, cinquante pages, voilà, avec toutes les dates<sup>11</sup>.

Outre la volonté de rédiger un récit qui constituerait une trace mémorielle et dans lequel se reconnaîtrait un collectif de salariés, l'énonciation de Patrice Pedregno – «un journal, cinquante pages» – qui découle de l'association précédente entre le livre et l'édition, semble signifier que le journal ne peut pas devenir un livre.

Si Sylviane Rosière envisage quant à elle de donner un caractère public à son écriture, la modalité imaginée au départ n'est pas l'édition de son manuscrit :

*L'idée au départ c'était réécrire, et derrière il y avait un projet éditorial ou pas?*

Comme ma sœur a un fils dans les archives, pour moi, c'était destiné aux archives... qu'il soit archivé quelque part. Voilà, l'idée c'était «faut qu'il y ait un témoignage de ça, quelque part écrit et que ça tombe dans des archives». C'était modeste<sup>12</sup>.

Pour certains témoins, la tenue d'un journal correspond d'abord à la volonté de garder la trace écrite quotidienne d'une expérience. Centrées sur une lutte ou sur des situations de travail, les notes régulières, qui ne sont pas forcément destinées à l'écriture d'un témoignage, sont mobilisées lorsque celle-ci advient. Face aux pressions qu'il subit à l'usine de la part de ses supérieurs hiérarchiques, Daniel Bouvet tient pendant plusieurs mois

10. Soit il évoque l'ouvrage de Caroline Andréani, *P'tits LU en lutte: combats ouvriers*, Pantin, Le Temps des cerises, 2003, ou celui de Monique Laborde et Anne Gintzburger, *Dehors les P'tits Lus. Chronique d'une usine sacrifiée*, Paris, Flammarion, 2005.

11. Entretien Patrice Pedregno.

12. Sylviane Rosière.

un « petit carnet-journal » dans lequel il note jour après jour les manifestations du harcèlement (Bouvet, 1975 : 102). Invité à produire un témoignage par Claude-François Jullien, un journaliste du *Nouvel Observateur*, Daniel Bouvet se met à écrire à partir de ce journal. De même, le journal ethnographique tenu par Simone Weil dont on sait qu'il s'inscrivait dans le projet d'une thèse de philosophie sur le rapport entre la technique moderne, l'organisation sociale et la culture, n'était vraisemblablement pas destiné à être édité. En ce qui concerne le journal de Christiane Peyre, la publication qui intervient douze ans après l'expérience indique une écriture pour soi que l'ancienne ouvrière n'avait sans doute pas l'intention de rendre publique.

L'absence de visée éditoriale avancée par les diaristes constitue sans doute une explication à la quasi-parité hommes-femmes repérée dans le corpus des journaux. L'importance du nombre des ouvrières choisissant le journal ne s'explique en effet pas uniquement par la supposée prédilection des femmes pour ce genre. Celle-ci est par exemple relevée par Daniel Fabre qui observe un goût féminin « pour la rédaction de journaux intimes centrés sur les émois du cœur et l'attente de la rencontre » (Fabre, 1997)<sup>13</sup>. Dans son étude sur les écrivains amateurs, les conclusions de Claude Poliak sont plus nuancées puisque dans son échantillon d'auteurs, elle relève un écart peu significatif entre les hommes et les femmes diaristes, ce qui conforte selon elle, « l'hypothèse d'une connotation trop féminine du journal intime » (Poliak, 2006 : 181-182). La répartition équilibrée hommes/femmes dans le corpus des journaux indique en effet un genre qu'affectionnent autant les ouvrières que les ouvriers. Ainsi, l'importance du nombre des ouvrières diaristes s'expliquerait tout autant par un goût pour une forme d'écriture à laquelle sont systématiquement associées les femmes que parce que le journal – même quand il est centré sur le quotidien professionnel – n'est pas naturellement associé à l'édition.

Contrairement à la plupart des écrits ouvriers rédigés longtemps après les expériences professionnelles, la tenue du journal se caractérise par la simultanéité entre l'expérience vécue et sa recomposition écrite. Dans ce contexte, quelles pratiques les diaristes ouvriers et ouvrières mettent-ils en œuvre pour se raconter au travail ?

## 2 – Tenir un journal : pratiques et modalités d'écriture

Les écrits ouvriers témoignent de pratiques scripturaires variées qui informent notamment les lieux et les moments de l'écriture. À l'exception de deux journaux, quand les auteurs écrivent dans le temps du travail, un lien étroit est établi entre la réalité vécue et sa recomposition immédiate par l'écrit dans d'autres espaces que ceux du travail.

### 2.1. Une écriture sur le travail, pratiquée en retrait du travail

« J'écris tout cela après ma nuit, à 6 h, chez moi, après m'être douché et changé. Selon mon état de fatigue ces impressions seront plus ou moins longues, plus ou moins intéressantes. » (Thibaudeau, 2016 : 18). La mise en scène de l'écriture figurant au début du journal de Patrice Thibaudeau fait apparaître les conditions de sa pratique, partagées par d'autres auteurs : l'écriture chez soi après le travail, la simultanéité entre l'expérience vécue

13. Voir aussi Jean-Pierre Albert, « Écritures domestiques » in Fabre Daniel, *Écritures ordinaires*, Paris, POL, 1993, p. 37-94.

et sa restitution dans le journal, ou encore l'état physique et psychique de l'ouvrier-écrivain.

La fatigue et la volonté de durer dans l'écriture expliquent l'astreinte à laquelle se plie également Sylviane Rosière qui fait de l'écriture quotidienne, après le travail, une activité à part entière :

Je l'ai fait en me disant que je faisais un vrai travail aussi, c'était pas comme ça quoi, j'avais vraiment l'impression de faire un vrai travail ! Et comme j'arrivais fatiguée... comme m'avait dit mon éditeur<sup>14</sup>, tous les jours un petit peu, donc j'ai fait tous les jours un petit peu. Et quand j'avais rien à dire je faisais des *remake* sur le passé. Parce que des fois il se passe rien<sup>15</sup>.

De même, dans le journal qu'elle tient à des heures tardives, Aurélie Lopez mentionne à plusieurs reprises son état physique, au bord de l'épuisement. Ainsi, le 19 décembre 1970 : « Il est 2 heures du matin, et je ne peux pas dormir » (Lopez, 1979 : 52).

Alors que ceux qui choisissent l'autobiographie ou le récit d'expérience pour témoigner de leur vie ouvrière mobilisent fréquemment des notes et des documents au moment de l'écriture, la tenue d'un journal au jour le jour ne nécessite pas de notes préalables :

*Vous ne notiez rien ?*

Non, non. En fait, j'écrivais en travaillant. Parce que bon, la chance que j'ai eue, c'est qu'il y avait beaucoup d'intérimaires qui passaient, donc je changeais de personnage à chaque fois. Ah, celui-là je le tiens ! Comme on n'était pas plus loin que ça, y'avait qu'à se tourner puis enclencher une conversation. C'était facile. Dans les usines, ça bouge aussi, y'a les gens qui passent, tout ça<sup>16</sup>.

Comme le précise Sylviane Rosière, l'absence de notes n'empêche pas la préparation de l'écriture au travail, une écriture mentale (« J'écrivais en travaillant ») qui passe par une observation aiguë des situations et des individus, et nécessite une proximité physique avec l'univers décrit.

Quand les auteurs écrivent dans le temps des expériences, un lien étroit est établi entre la réalité vécue et sa recomposition par l'écrit. Pourtant, l'écriture ne peut advenir au travail : c'est dans l'éloignement de l'univers professionnel qu'il est possible de trouver l'inspiration et de recomposer des scènes d'usine, de mine ou de chantier. La recomposition des univers ouvriers est en effet un geste solitaire qui nécessite une mise à distance physique du lieu professionnel et de ses acteurs. Autant l'écriture syndicale, comme la prise de notes, peut se pratiquer à l'usine, autant la recomposition des expériences nécessite un espace à soi.

La très grande majorité des scripteurs tiennent un journal dans le temps des événements et pratiquent une écriture quotidienne ou très régulière. Plus rarement, des ouvriers composent des journaux *a posteriori* des expériences.

14. Sylviane Rosière fait allusion à son premier éditeur, Robert Morel, qui a édité son roman alors qu'elle avait 17 ans : Sylviane Rosière, *Millien*, Mane, Robert Morel, 1969.

15. Entretien Sylviane Rosière.

16. Entretien Sylviane Rosière.



## 2.2. Quand expériences et écriture ne sont pas simultanées : composer un journal

Patrice Pedregno commence l'écriture d'un journal suite à sa rencontre avec le sociologue et militant altermondialiste Jean Ziegler chez qui il est invité en décembre 2005, après que l'ouvrier lui a envoyé une très longue lettre dans laquelle il évoque les luttes des salariés contre la fermeture de leur usine. Les mobilisations contre les licenciements ont débuté en mai 2004, mais Patrice Pedregno commence à écrire un journal en décembre 2005 :

*Et le journal, vous le commencez en mai 2004, au moment où on vous annonce la fermeture ?*

Non, j'ai commencé à écrire fin 2005. J'avais commencé... à la fin du conflit, on ne travaillait plus beaucoup et j'écrivais un peu comme le début...<sup>17</sup>

*Parce que... quand vous mettez 11 juin 2004, 15 juin 2004, ça ne veut pas dire forcément que vous avez écrit le 11 juin ?*

J'ai écrit à la fin et je suis revenu, et je vous dirai comment j'ai fait parce que ça n'a pas été facile...

*Oui, ça m'intéresse parce que j'ai pensé que c'était des petites chroniques. [...] Au moment où vous l'avez rencontré [Jean Ziegler], vous n'aviez pas commencé à écrire ?*

Il m'a dit... pour rencontrer Ziegler, je lui ai écrit une lettre de dix-sept pages, à la main, manuscrite, avec mes fautes d'orthographe et tout, mais bon ! Et c'est pour ça qu'il m'a reçu. [...] C'est la lettre qui a servi de sésame. Il m'a dit : « Tu sais écrire, les fautes d'orthographe, ça se corrige [...], il faut laisser une trace de cette histoire parce qu'il n'y a pas assez de traces surtout sur les histoires de fermetures<sup>18</sup>.

L'invitation d'un intellectuel à laisser une trace écrite de la lutte que les salariés mènent depuis un an et demi contre la fermeture de Nestlé, déclenche une chronique rétrospective sous la forme d'un journal, pour l'écriture duquel Patrice Pedregno mobilise dans un premier temps des documents syndicaux avant de se livrer à une écriture plus personnelle.

Jean-Pierre Levaray compose également un journal *a posteriori*, à la différence qu'il dispose de notes prises presque tous les jours pendant quelques mois, entre le 24 avril et le 31 décembre 2003. Les observations et réflexions concernent sa vie à l'usine ainsi que la situation sociale et économique du pays : la lutte des enseignants contre la décentralisation et contre la réforme des retraites, le plan social de suppression d'emplois dans son usine, les fermetures et délocalisations d'autres entreprises. Il met ses notes en récit et achève le manuscrit quelques mois plus tard comme il le précise au début du journal : « Automne 2004, j'ai fini de mettre ces notes en mots et... rien. » (Levaray, 2005 : 6).

17. Patrice Pedregno veut dire qu'il écrivait à ce moment-là des petits textes uniquement sur son enfance, comme celui qui ouvre son journal.

18. Entretien Patrice Pedregno.

Quand Patrice Pedregno décide d'écrire, se pose la question du matériau dès lors qu'il projette de faire une chronique précise de l'événement, jour par jour. Or, contrairement à Jean-Pierre Levaray, il n'a pris aucune note depuis le début du conflit. La conservation par un responsable syndical de documents multiples qui constituent les traces du conflit entre les salariés et la direction comble l'absence de notes de l'ouvrier. La nature des documents à partir desquels il restitue des événements passés sous la forme d'un journal quotidien laisse une empreinte dans le texte, des chroniques qui décrivent essentiellement les actions menées par les syndicats.

La rédaction est par ailleurs complexifiée par la double temporalité dans laquelle il écrit, d'une part la construction *a posteriori* d'un journal à partir des sources syndicales, d'autre part les chroniques quotidiennes à partir du 28 décembre 2005 :

*Mais donc, quand vous commencez l'écriture, c'est fin 2005 ?*

Fin 2005, j'écris ce qui s'est passé au début et en même temps, j'écris au jour le jour. [...]. Fin 2005, j'écris donc ce qui s'est passé au début, ici à c'te table, ici à c'te place, là où vous êtes, le soir, j'écrivais sur des cahiers d'écolier, à la main et en même temps [...]. J'écrivais au jour le jour quand on occupait des sites [...]. Donc j'écrivais au jour le jour mais en même temps, le soir j'arrivais ici, j'écrivais ce qui s'était passé un an et demi avant. Des fois, c'était un peu confus dans ma tête. [...]

*Finalement, vous avez quasiment tout écrit de façon rétrospective ?*

Oui, sauf les deux derniers mois, les deux derniers mois c'était au jour le jour. [...]

*Oui, ça se termine en janvier... ça se termine fin janvier 2006. D'accord.*

C'est pour ça aussi que sur la fin, il y a un peu plus de matière<sup>19</sup>.

L'auteur fait allusion au fait que les dernières chroniques sont personnelles et désormais écrites de son seul point de vue, et non plus à partir des sources conservées par un militant syndical. L'écriture sur le vif, l'astreinte à une écriture régulière ainsi que l'inspiration qu'il faut trouver chaque jour sont parmi les éléments qui différencient un journal « fabriqué » *a posteriori* d'une chronique journalistique rédigée dans le temps de l'événement.

Outre la pratique scripturaire des auteurs, les journaux rendent compte d'expériences du travail dans des lieux et des environnements variés. Dans certains écrits, les évocations sur le travail sont articulées à des énoncés ne relevant pas seulement de l'appartenance sociale et professionnelle des témoins.

### 3 – Restituer le quotidien professionnel dans une écriture singulière

La restitution du quotidien au travail constitue la motivation première dans le fait que ces ouvriers et ces ouvrières aient pris la plume pour se raconter.

Ainsi, les scripteurs qui centrent leur propos sur ce qui se passe dans les lieux du travail en déclinent de multiples dimensions. Pourtant, le geste régulier d'écrire pendant plusieurs mois fait entrer la singularité – entendue comme ce qui est individuel et original – des témoins dans les textes, qui agit en retour sur les perceptions du travail (Hayat, Lyon-Caen et Taragoni, 2018).

### 3.1. Ecrire les facettes multiples du travail au quotidien

Le dimanche 15 mai 1938, Constant Malva rédige la dernière chronique de son journal entamé un an plus tôt. S'appuyant sur un des éléments incontournables des témoignages de mineurs, l'accident et/ou la catastrophe minière, le mineur établit une distinction entre une écriture du travail, d'une part « à certaines heures », d'autre part à « toutes les heures » :

« Maintenant, j'ai fini : je suis arrivé au bout de mon rouleau. [...] On s'étonnera peut-être que contrairement à tous les livres sur la mine, il n'y ait pas de coup de grisou ni de grève. Tant mieux et tant pis. J'ai dit ce qui fut. Je n'ai pas voulu écrire la vie de la mine à certaines heures, j'ai voulu écrire la vie à toutes les heures. » (Malva, 1978 : 183).

En somme, l'écriture au jour le jour réserve moins de place à l'« extraordinaire » du travail que l'on peut trouver dans d'autres genres textuels – autobiographies, récits d'expérience et romans – qui se prêtent à une reconstruction, par l'écriture, des expériences vécues<sup>20</sup>. En outre, le journal étant le lieu de l'écriture régulière, les auteurs font apparaître les dimensions et les acteurs multiples du travail : les postes, les activités, les gestes, la fatigue, le temps, le rythme, le militantisme, les chefs, les camarades, les sociabilités, les conflits, etc. La diversité des informations apportées au jour le jour déplace et nuance les discours que l'on trouve dans les récits ouvriers dans lesquels le travail est fréquemment perçu par la contrainte et par la monotonie qu'il engendre, en particulier à l'usine : le temps usinier est en effet présenté comme un temps subit du fait de la répétition des gestes, et les appréciations sur le travail mettent l'accent sur la dureté des conditions, le rythme effréné, la pauvreté des tâches ou encore sur le poids des autorités<sup>21</sup>.

Or, l'écriture régulière pendant plusieurs mois, non seulement nuance les discours sur la servitude et l'aliénation que l'on trouve dans certains récits ouvriers, mais révèle des modalités d'appropriation des territoires et des activités. Celles-ci apparaissent particulièrement dans le récit de Sylviane Rosière dont les chroniques tiennent autour de l'atelier dans lequel elle exerce. L'auteure fait ainsi ressortir une richesse d'informations sur de nombreux aspects du travail. Les chroniques montrent notamment l'importance de la vie verbale pendant l'activité productive et lors des pauses (Boutet, 2008). L'ensemble des protagonistes du journal – ouvriers, ouvrières et chefs – dessine une sociabilité d'atelier subtile dont les formes répondent autant à une adaptation au voisinage qu'à des logiques d'affinités (Hatzfeld, 2002). La possibilité de discuter pendant le travail mise en avant par l'ouvrière – « Je préfère rester dans ma petite usine qui pue. Il faut savoir ce qu'on veut et j'aime bien l'idée [...] de pouvoir parler autant que je veux sans que personne ne me fasse de réflexions<sup>22</sup> » – n'est pas forcément échan-

20. Cette remarque doit pourtant être nuancée par l'évocation d'accidents du travail que l'on trouve en ouverture de deux journaux, dont celui de Constant Malva. Les cinq premières pages de son journal qui précèdent le début de la chronique datée évoquent en effet un accident mortel que le mineur ne situe pas dans le temps. Il est possible que l'insertion de ces pages dont on ignore quand elles ont été écrites (au moment de la première édition du journal, en 1954?), ait été motivée par le fait que l'accident ou la catastrophe minière sont l'un des attendus des témoignages de mineurs. De même, le journal numérique de Sylviane Rosière ne s'ouvre pas sur le déroulement de la journée du 28 novembre 2006, mais sur un événement passé, l'accident d'un intérimaire, l'année précédente.

21. Sur les différentes approches concernant l'implication, l'identité et le sens du travail, voir Gaëtan Flocco, Jean-Pierre Durand, François Dubet, Michel Lallement et Danièle Linhart, « Clairvoyance ou aveuglement des travailleurs : qu'en disent les sociologues? », *La nouvelle revue du travail*, N°5, 2014.

22. Sylviane Rosière, *Ouvrière d'usine... op. cit.*, p. 132.

ger avec ses bons camarades de travail mais avec ses voisins directs. La plupart des échanges restitués dans le témoignage concernent les intérimaires qu'elle ne connaît pas et qui ne font que passer dans l'usine. En revanche, pendant les pauses, Sylviane Rosière retrouve des ouvrières avec lesquelles elle a établi des liens plus solides. Constant Malva est également un de ceux qui accordent une place importante aux conversations entre les mineurs, mais dans son journal, ces conversations nourrissent des attaques régulières à l'endroit de ses collègues : «Jusques à quand aurai-je à subir le contact de mes compagnons de travail? Mieux je les connais, moins je les aime.» (Malva, 1978 : 50)

L'écriture au quotidien nuance certaines récurrences des témoignages ouvriers, en particulier celles qui concernent les relations avec les chefs. Critiqués pour leur autorité excessive dans la plupart des textes, les chroniques quotidiennes montrent les différents types et facettes des hiérarchies. Dans son journal, Christiane Peyre évoque fréquemment la Grande Marie, une contremaîtresse autoritaire et infantilissante à l'endroit des jeunes ouvrières. Lorsqu'elle change d'atelier pour aller travailler aux mouleuses, la comparaison entre chefs est à l'avantage du second :

«Cordier est en effet le meilleur des hommes. Un grand type un peu nonchalant qui est avec ses ouvrières tout le contraire de ce que la Grande Marie est avec les siennes. Il ne se soucie pas de commander, il règne par la douceur et la complaisance, il ne s'excite jamais.» (Peyre, 1964 : 197)

De même, à plusieurs reprises, Patrice Thibaudeau établit une hiérarchie entre les chefs. Ainsi, après la nuit du mardi 13 au mercredi 14 mars 2012, il écrit :

«Nous sommes en nage. Vers 4 h, tous les postes ont fini leurs tâches. Il n'y a plus de poutres pour travailler. Nous restons la dernière heure à nous reposer, et cela, il faut le noter, grâce à la bienveillance de notre chef d'équipe qui estime que nous en avons assez fait. Ce serait un des autres chefs de la journée, il nous enverrait bosser au décrochage jusqu'à 5 h.» (Thibaudeau, 2016 : 41)

Des chroniques ouvrières illustrent les aménagements qu'il est possible d'instituer avec les hiérarchies, y compris pour rendre possible des pratiques qui ne font *a priori* pas partie des normes professionnelles. Or, les aménagements évoqués par les travailleurs ne relèvent pas uniquement de pratiques transgressives ou de résistance. Certains des compromis élaborés entre les chefs et les ouvrières-ères font également entrer les compétences et l'efficacité productive de ces derniers. Dans son récit, Constant Malva évoque maintes fois ses retards, voire ses absences non justifiées qui peuvent durer quelques jours. Quand il revient, il est toujours relativement bien accueilli par les porions et met cela entre autres sur le compte de son engagement très fort au travail. De même, le temps passé par Sylviane Rosière à dépanner les machines ainsi que les arrangements auxquels elle consent pour tirer d'affaire son chef fréquemment débordé, font l'objet de contreparties, soit sous la forme de congés qu'elle prend facilement, soit par le biais de

postes plus reposants. Comme le soulignent Nicolas Flamant et Monique Jeudy-Ballini, c'est aussi que l'exercice du commandement se fonde,

« sur des trocs informels de bons procédés où les compétences et le bon vouloir des uns se trouvent en quelque sorte négociés contre le pouvoir décisionnel des autres [...]. L'identité professionnelle compose ici avec la démonstration d'une capacité technique distinctive qui, en donnant à ceux qui la détiennent les moyens de ces marchandages, leur permet de s'affranchir quelque peu des contraintes réglementaires » (Flamant et Jeudy-Ballini : 10-11).

Si les chroniques journalières ne sont pas exemptes de critiques importantes sur le déroulement du travail, elles révèlent également une capacité des travailleurs à aménager une relation avec les différents éléments et acteurs de leur environnement professionnel. De celle-ci, découle un rapport à chaque fois singulier au travail, qu'accentue la place d'éléments d'individuation dans l'écriture.

### 3.2. Se dire en écrivant le travail

L'écriture ouvrière repose sur ce qui pourrait apparaître comme un paradoxe. Pour la plupart des écrivains, le projet qui sous-tend l'écriture est d'afficher son appartenance aux mondes décrits et de faire apparaître des valeurs spécifiques au groupe qu'il représente. Construite par les origines, par le rapport au travail, par le militantisme et/ou par une vie ouvrière présente ou passée, l'identité déclinée est en effet supposée représenter celle du groupe. Cette première identification sociale, plus ou moins importante selon les écrits, est pourtant décalée par la forme d'expression choisie par les auteurs, une énonciation à la première personne, qui fait aussi du témoignage un récit sur soi. Comme le souligne Daniel Fabre, quand l'auteur se réfère à un groupe social (voire écrit au nom de ce groupe), le récit construit d'abord un sujet, un acteur singulier qui *se* représente :

« Autrement dit, sous l'identité officielle de chaque autobiographe reconnu et archivé se cache la pluralité en mouvement que son texte découvre ou canalise, choisissant, plus ou moins délibérément, de souligner le parcours de son auteur en tant que sujet. Il ne s'agit donc plus de l'identité sociale reçue, acceptée ou conquise, et qu'un seul terme condense (« J'ai été ce soldat dans la guerre, cet émigrant aux États-Unis, ce cordonnier de village... ») mais bien du noyau mouvant que le récit cristallise et qui énonce la singularité imprévisible de quelqu'un. » (Fabre, 2002 : 36)

Dans les journaux ouvriers, de nombreuses considérations ne relevant pas du travail proprement dit s'imbriquent dans les énoncés portant sur celui-ci. Ces éléments, qui mettent en avant des appartenances identitaires variées ou encore les mondes privés et intimes des travailleurs, singularisent fortement les écrits. Dans les journaux, les identités autres que celles qui ramènent l'écrivain à son activité professionnelle et/ou à la fonction militante, sont d'autant plus marquantes qu'elles sont répétées dans les chro-

niques. Ainsi, dans le journal de Constant Malva, les réflexions sur son métier de bouveleur<sup>23</sup> et sur les tâches qu'il effectue sont constamment prises dans des considérations sur son activité d'écrivain, en particulier sur la reconnaissance littéraire à laquelle il n'accède pas. La première chronique du journal mêle un commentaire sur une prise de poste imminente et un souvenir d'écrivain, l'année précédente à Paris, où il rencontre les écrivains prolétariens Henry Poulaille et René Bonnet :

«À l'heure où je descendrai dans la mine pour me diriger ensuite vers la Grande Garde, par le troussage avec son atmosphère empoisonnée de grisou et d'acide carbonique, à cette même heure, il y a un an, je sortais du métro en compagnie de Germaine Bonnet qui était venue m'attendre à la gare.» (Malva, 1978 : 38)

De même, à plusieurs reprises, le mineur évoque la difficulté d'écrire, comme il le note par exemple le samedi 14 août 1937 : «Voilà douze jours que je n'ai pas pris la plume. Je n'ai rien à dire. Je m'ennuie terriblement.» (Malva, 1978 : 102). Ses plaintes récurrentes sur l'impossibilité d'écrire sont d'autant plus étonnantes que la tenue du journal pendant un an constitue une preuve d'écriture régulière : c'est sans doute que l'écriture sur le travail n'a pas la même valeur ni la même fonction à ses yeux que les récits dont il poursuit la rédaction.

À l'inverse de Constant Malva, le poète Thierry Metz circule sereinement entre le travail de manœuvre et le prolongement de celui-ci par l'écriture. Dans son journal, il montre comment le travail, non seulement alimente une écriture poétique quotidienne, mais fait corps avec : la mobilisation des sens, l'usage des outils et la description des gestes composent un journal dans lequel l'ouvrier trouve autant le travail que l'écriture sur celui-ci. Du travail des mains, dépend l'écriture, et c'est avant tout ce qui doit occuper le poète :

«Manœuvre, il y a peut-être un chantier dans ce que tu écris. Un gisement. Mais pour l'instant, ce que tu fais à mains nues n'est que l'entrée en matière de ton travail. Tu dois d'abord ravitailler les maçons avant de vouloir ravitailler la langue.» (Metz, 1990 : 43)

Une personnification éclaire la conversation perpétuelle entre le poète et l'outil : « 3 juillet. – La pioche est moins bavarde le vendredi. » Ou encore :

8 juillet. – [...] On n'est convié à rien puisqu'on n'a pas de mots.  
Que des outils. C'est tout.  
Ecris ton poème maintenant. (Metz, 1990 : 59)

23. Ouvrier qui creuse les galeries.

24. William Carlos Williams, *Imaginations*, New York, New Directions, 1970, p. 110, cité par Richard Sennett, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 201.

Constant Malva et Thierry Metz interrogent leur statut d'écrivain au cœur de leur texte. Là où le premier présente le travail à la mine comme une entrave à son activité d'écriture, Thierry Metz questionne quant à lui la possibilité d'écrire le travail en poète. Sa préoccupation n'est pas de savoir s'il peut être poète *et* ouvrier, mais de faire cohabiter les deux gestes (celui du manœuvre, celui de l'écrivain) et ainsi de « demeurer dans les choses que les mains ont touchées au cours de la journée<sup>24</sup> ». Pour Thierry Metz en

effet, l'accomplissement passe autant par le geste au travail que par le fait de retrouver, chaque soir, la pensée du geste par l'écriture.

D'autres agencements identitaires sont présents dans les journaux ouvriers. Dans son témoignage, Aurélie Lopez fait cohabiter un double engagement – qui se traduit par l'utilisation de deux typographies dans le manuscrit –, d'une part le combat syndical, d'autre part l'insertion dans les chroniques de prières, méditations et citations de la Bible censés galvaniser son combat, comme elle l'écrit : « Malgré ma fatigue, je trouvais le temps de tenir mon journal de militante et de réfléchir presque tous les jours à l'Évangile » (Lopez, 1979 : 37). Le journal dans lequel elle indique toutes les entraves de la direction et des chefs dès lors qu'elle présente une liste CGT sur laquelle elle est élue en janvier 1971 prend rapidement la forme d'un journal de luttes : lutte avec la direction autoritaire et réactionnaire d'une petite usine de métallurgie qui emploie essentiellement des femmes et des immigrés, lutte avec les ouvriers qui ne reconnaissent ni ne comprennent forcément son combat syndical, mais également lutte avec elle-même qu'elle traduit par une question : est-il possible d'aimer la classe ouvrière autant que le Christ ?

Relatant un combat syndical à l'usine, c'est finalement un chemin de croix qu'elle décrit, par une identification croissante avec le Christ. Des épisodes d'incompréhension avec les ouvriers qu'elle défend lui inspirent plusieurs réflexions qui illustrent cette identification :

« Le 18 décembre 1970 : [...] Je travaille face au mur [...] je pleure malgré moi. Il serait plus facile de mourir que de vivre en luttant comme cela avec tous les copains sur le dos, alors que je donnerais ma vie pour eux, je pense que la couronne d'épines et les crachats, ça devait être plus dur à porter que la douleur physique de la croix. » (Lopez, 1979 : 51)

Son récit est celui d'une ouvrière en proie à la souffrance, celle des autres qu'elle n'a de cesse de relever, et la sienne qui va jusqu'au sacrifice de sa personne. Atteinte d'une sclérose en plaques, elle meurt en avril 1978. La visite que lui rend Henri Krasucki lorsque la maladie l'a totalement paralysée, la mort et les funérailles auxquelles assiste le lecteur ainsi que la reprise du manuscrit par des camarades à qui il revient de faire publier le témoignage, sont autant d'événements qui font aussi de cette chronique le journal d'une martyre chrétienne de la cause ouvrière.

Les énoncés qui renvoient à la singularité des auteurs ne relèvent pas des situations de travail qu'ils sont censés rapporter. Pour autant, ils participent, de façon plus ou moins importante selon les journaux, aux regards et aux discours que les diaristes portent sur les composantes de l'environnement professionnel. Parmi les auteurs qui mêlent des considérations intimes à celles du travail, Christiane Peyre, à travers le rapport de domination qu'exercent les machines sur les ouvrières, rend ainsi compte d'une écriture du corps au travail.

### Quand les gestes du travail font naître le désir sensuel et sexuel

Le témoignage de Christiane Peyre, tiré d'un journal écrit pendant les quatorze mois passés à la raffinerie Say, est présenté par le sociologue Albert Memmi comme un journal qui restitue une oppression: «La condition ouvrière reste fondamentalement une condition d'oppression», une «oppression globale, qui atteint tous les aspects de la vie de l'ouvrier, jusqu'à son costume, jusqu'à sa silhouette, jusqu'à son comportement.» (Peyre, 1964)

Cette appréciation réduit singulièrement le récit qui est aussi une variation sur l'acceptation du désir et la naissance d'un premier amour, au contact des ouvrières perçues au départ à travers leurs obsessions sexuelles. De ce point de vue, ce témoignage, s'il est une réflexion personnelle sur le monde ouvrier, peut également être lu comme le récit de la découverte du désir d'une très jeune étudiante qui vient travailler en usine. Dans les chroniques de Christiane Peyre, on trouve de nombreuses mentions sur les histoires d'amour, sur l'homosensualité entre les femmes dans les vestiaires ou encore sur les allusions sexuelles qui émaillent les conversations. Dès qu'elle évoque les rapports hommes-femmes, Christiane Peyre mobilise les images du corps et du désir, notamment entre les ouvrières et les régleurs (Cartier et Retière, 2008).

A l'instar d'Aurélié Lopez mais avec une foi moins envahissante dans l'écriture, elle prend Dieu comme témoin de sa lutte quotidienne pour ne pas être aspirée par le désir que montrent de jeunes ouvrières à l'égard des hommes. En vain: «Mon Dieu, que c'est lourd à porter, certains soirs, ces femmes au sourire équivoque, au regard trouble. C'est comme une vase épaisse et gluante dans laquelle je m'enlise peu à peu.» (Peyre, 1964: 58). L'énonciation du désir à travers l'écriture est constamment liée à la description du travail, notamment au contact des machines. Plusieurs descriptions mêlent des considérations sur les fantasmes sexuels qui adviennent dans le travail, comme cette longue variation: «Que le sucre est amer sur mes lèvres, mêlé à ma sueur. [...] Le moteur roule, la machine gronde: marche, ma fille, marche. L'énorme trépidation de la table et des moteurs, elle est dans ma tête, c'est elle qui me tire, qui me pousse, qui me donne la force, seconde après seconde, pas après pas. [...] Être allongée, sans bouger, fermer les yeux, dormir. [...] J'ai chaud. J'ai soif. Mirages d'eau pétillante, vagues d'eau fraîche, mer, mer enveloppante. [...] Que le métal est rude; ma peau est meurtrie. Je sens mon corps épuisé qui se met à rêver tout seul. Il gémit. Il aspire après un repos nouveau, inconnu de lui. Le repos dans la chaleur d'un corps ami. Je vois des rêves de tendresse passer sur le visage de mon enfileuse, je vois son corps frémir d'épuisement, se tordre d'un désir de tendresse. [...] Il faudrait un ami, un ami assez doux. Un ami assez fort. [...] Vidée de moi-même. Et avec un cri qui ne peut pas sortir, un cri qui fait mal partout, un cri que personne n'entendra jamais. L'envie affolante, l'envie absolument sans espoir de je ne sais quelle vie retrouvée.» (Peyre, 1964: 94-95)

Le mouvement des machines qui fait naître le désir est amené comme une alternative au travail, un désir d'homme puis celui d'un enfant, engendré par le carcan de l'usine: «Bon, voilà que je rêve du grand amour, maintenant. Et parfois, je me surprends à haïr les machines et le travail de manœuvre. J'aspire à tricoter de la layette, à repasser des chemises d'homme. La douceur d'une pelote de laine rose entre mes doigts, l'odeur d'une armoire à linge bien rangée, la coupe compliquée d'une manche de chemise, avec la pensée de cette épaule mâle qu'elle évoque, voilà les nouveaux mirages que la fatigue fait lever dans mon cœur.» (Peyre, 1964: 125)



Dans l'écriture, la récurrence du désir établit un contrepoint à ce pourquoi son corps est mobilisé au travail, faire tourner les machines. Au contact de celles-ci, le corps manifeste d'autres aspirations que ce pourquoi il est là. Témoignage de ce qui advient dans l'écriture sur le travail quand celle-ci est quasi quotidienne, la formulation obstinée du fantasme et du rêve chez l'auteure constitue une résistance aux prescriptions du travail et à l'environnement non humain de l'atelier, incarné par les machines. L'ouvrière écrit à la fin de son journal, la « torture des machines creuse dans la chair, inévitablement, le besoin de caresses humaines. » (Peyre, 1964: 206)

Si l'on considère l'ensemble des journaux, les éléments d'individuation dans l'écriture quotidienne ou régulière sont très variables selon les scripteurs. Certains, tels Daniel Bouvet, Aurélie Lopez, Christiane Peyre, Constant Malva et Simone Weil, en font un espace où s'énoncent les états d'âme, les interrogations et les émotions (Luciani et Piétri, 2012). À l'exception de Simone Weil, dans ces ouvrages, on trouve également des évocations des mondes privés des travailleurs (Schwartz : 1990). En centrant la quasi-totalité des chroniques journalières sur les personnes de son atelier (les titres des chroniques sont très fréquemment des prénoms), Sylviane Rosière révèle quant à elle le « nous privé » des ouvriers et des ouvrières qui recouvre des pratiques, des relations et des conversations partagées par les travailleurs dans l'espace usinier<sup>25</sup>. À l'inverse, Sébastien Junca, à travers les réflexions critiques sur le fonctionnement d'une entreprise et les effets sur les salariés, fait disparaître la vie quotidienne de l'acteur dans son aspect ordinaire et produit finalement moins le journal d'un ouvrier que celui d'une entreprise dans ses modalités de management. Le journal de Jean-Pierre Levaray, malgré une écriture à la première personne plus prononcée que chez Sébastien Junca, s'apparente également à un ensemble de réflexions sur son usine, les licenciements et la situation économique du pays. Les journaux de ces deux ouvriers rejoignent ainsi la différenciation genrée relevée par Claude Poliak dans la manière de s'approprier cette forme d'écriture et de la qualifier, les hommes préférant le label « pensées et réflexions personnelles » plutôt que celui de journal intime. (Poliak, 2006 : 181-182).

## Conclusion

L'analyse des journaux, au plus près des mots et de la réalité décrite par les témoins, fait apparaître la manière dont ceux-ci se réapproprient une forme textuelle et l'adaptent à l'expression qu'ils entendent donner à leur témoignage : la centralité accordée aux situations de travail éloigne ces écrits de la forme générique du journal dans laquelle l'intimité est au centre, mais les éléments d'individuation révèlent des agencements identitaires spécifiques à chaque scripteur, et qui dépassent leur statut social et professionnel. Ainsi, les écrivains « plient » le journal à l'écriture de leur expérience professionnelle, tout en réaménageant une dimension essentielle de ce genre textuel, l'écriture de soi. La perception par les auteurs d'une écriture non publiable explique également l'imbrication entre les situations de travail et les évocations de *soi* que l'on trouve plus fréquemment dans les journaux que dans d'autres récits. Le peu d'intérêt pour la publication énoncé par

25. La révélation de ce « nous privé » dans des écrits ouvriers peut d'ailleurs être à l'origine des réceptions chaotiques de certains témoignages par les collègues de l'usine, lors de la publication. Voir Eliane Le Port, *Écrire sa vie, devenir auteur...*, op. cit., chapitre 6 : « Le soi, l'intime et le privé », p. 367-393.

plusieurs auteurs lorsqu'ils commencent à tenir un journal, est pourtant dépassé quand s'achève le manuscrit parce que l'identification au groupe, les représentations et les valeurs de celui-ci restent primordiales dans les écrits des diaristes ouvriers et ouvrières.

Le corpus ne montre pas des usages différenciés du journal selon le genre : les femmes comme les hommes mêlent des considérations sur le travail à des réflexions plus personnelles. En revanche, le nombre de femmes ouvrières ayant choisi le journal pour écrire une séquence de leur vie professionnelle<sup>26</sup> témoigne d'un attachement à un modèle littéraire dans lequel ce qui s'écrit sur le travail est mêlé à des énoncés qui individualisent fortement les témoins. Les chroniques se prêtent en effet à l'évocation des mondes intimes, à la mobilisation des sens et du corps au travail, à l'expression de la souffrance ou encore à la dimension sacrificielle de l'engagement dans la lutte.

Les conditions de production des journaux singularisent ces écrits des autres formes textuelles du témoignage ouvrier, en particulier le roman, l'autobiographie, le récit d'expérience, le recueil de poèmes. Les temporalités d'écriture – une pratique limitée dans le temps – ainsi que l'intention énoncée par les diaristes – l'observation du travail et la restitution écrite au jour le jour – laissent notamment apparaître des événements qui ne restent pas forcément dans la mémoire des ouvriers et des ouvrières ou qui, rétrospectivement, sont jugés anodins, quand l'écriture intervient de longues années après l'expérience vécue. Les multiples dimensions du travail dont rendent compte les témoins révèlent des manières différenciées de s'approprier les tâches, qui atténuent les discours sur la contrainte et la monotonie que l'on trouve fréquemment dans les textes ouvriers. En centrant le propos sur ce qu'ils font au travail et comment ils le font, en livrant des commentaires sur l'engagement du corps et de la pensée, sur les lieux, le temps et les gestes, certains chroniqueurs font apparaître un rapport aménagé à l'environnement humain et non humain du travail (Bidet, 2011) qui témoigne autant de la dureté d'une condition de travailleur peu qualifié que de la nécessité d'accorder quelques vertus à son travail (Flocco, Durand, Dubet, Lallement et Linhart, 2014 : 7).

## JOURNAUX OUVRIERS

- Bouvet D. (1975), *L'usine de la peur*, Stock.
- Journal d'un groupe d'ouvrières: Montpellier (1967-1968)*, Liaisons directes, 197...
- Junca S. (2014), *Au cœur de la crise. Carnets ouvriers*, Demopolis.
- Levaray J.-P. (2005), *Une année ordinaire. Journal d'un prolo*, Les Éditions Libertaires.
- Lopez A. (1979), *Journal d'une OS*, Les Éditions ouvrières.
- Malva C. (1978), *Ma nuit au jour le jour*, François Maspero, [1<sup>e</sup> éd. Terres et visages, 1954].
- Metz T. (1990), *Le journal d'un manœuvre*, Gallimard.
- Pedregno P. (2006), *Café amer. 643 jours pour l'emploi*, Éditions du Cerisier, 2006.
- Peyre C. (1962), *Une société anonyme*, Julliard.
- Rosière S. (2010), *Ouvrière d'usine, Petits bruits d'un quotidien prolétaire*, Les Editions libertaires.
- Thibaudeau P. (2016), *L'usine nuit et jour. Journal d'un intérimaire*, Plein Chant.
- Weil S. (2002), *La condition ouvrière*, Gallimard, [1<sup>e</sup> éd., 1951].

## ÉTUDES

- Albert J.-P. (1993), « Écritures domestiques », in Daniel Fabre (dir), *Écritures ordinaires*, P.O.L, p. 37-94.
- Bidet A. (2011), *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot?*, Presses universitaires de France.
- Bogaert C. et Lejeune P. (2003), *Un journal à soi: histoire d'une pratique*, Textuel.
- Boutet J. (2008), *La vie verbale au travail. Des manufactures aux centres d'appels*, Octarès.
- Cartier M. et Retière J. N. (2008), « Écrits d'hier et dits d'aujourd'hui sur le sexe dans les Tabacs », in *Observer le travail*, La Découverte, p. 77-94.
- Fabre D. (2002), « *Vivre, écrire, archiver* », Sociétés et Représentations, n° 13, p. 17-42.
- Flamant N. et Jeudy-Ballini M. (2002), « Le charme discret des entreprises. L'ethnologie en milieu industriel », *Terrain*, n° 39, p. 6-16.
- Flocco G., Durand J.-P., Dubet F., Lallement M. et Linhart D. (2014), « Clairvoyance ou aveuglement des travailleurs: qu'en disent les sociologues? », *La nouvelle revue du travail*, N°5.
- Grenouillet C. (2014), *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*, Classiques Garnier.
- Hatzfeld N. (2002), « La pause casse-croûte. Quand les chaînes s'arrêtent à Peugeot-Sochaux », *Terrain*, n° 39, p. 33-48.
- Hayat S., Lyon-Caen J. et Tarragoni F., « La singularité », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 34, 2018, p. 7-21.
- Lahire B. (1997), « Masculin-féminin, l'écriture domestique », in Fabre Daniel (dir), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Maison des sciences de l'homme, p. 145-161.
- Le Port E. (2017), *Ecrire sa vie, devenir auteur. Le témoignage ouvrier depuis 1945*, thèse d'histoire soutenue le 7 décembre 2017 à l'Université d'Evry, sous la direction de Nicolas Hatzfeld.
- Luciani I. et Piétri V. (dir) (2012), *Écriture, récit, trouble(s) de soi*, Presses universitaires de Provence.
- Poliak C. (2006), *Aux frontières du champ littéraire. Sociologie des écrivains amateurs*, Economica, 2006.
- Ricœur P. (1990), *Soi-même comme un autre*, Le Seuil.
- Schwartz O. (2002), *Le monde privé des ouvriers*, Presses Universitaires de France [1<sup>e</sup> ed. 1990].
- Sennett R. (2009), *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Albin Michel.
- Vigna X. (2015), *L'espoir et l'effroi. Lutttes d'écritures et lutttes de classes en France au XX<sup>e</sup> siècle*, La Découverte.

Fabienne Swiatly,  
auteure de *Gagner sa vie* (2006), fille  
(et petite fille) d'un  
ouvrier Lorrain,  
commence par  
évoquer le travail  
difficile de son père  
et le rapport particu-  
lier qu'il entretient  
à son métier. S'il est  
fier du travail bien  
fait, il a parfois du  
mal à continuer  
à supporter l'effort  
quotidien et cherche,  
en cachette du  
regard des autres,  
à s'octroyer des petits  
moments de liberté ;  
parenthèses qu'il  
ne peut apprécier  
pleinement du fait  
de la culpabilité.  
C'est sa place de  
soutien de famille  
et le poids des réputa-  
tions collectives  
(reconnaissance de son  
savoir-faire, peur de  
passer un tire-au-flanc)  
qui construisent son  
rapport au travail.  
(p.8-9)

Les hommes vont au travail, un point c'est tout. Le corps des hommes donné à l'usine qui donne le travail et l'argent en retour. L'usine donne l'argent, ça les mères et les enfants le savent. Le père est un ouvrier qui fait bien son travail, même si parfois il se fait porter pâle parce que certains matin eh bien non, ce n'est pas possible de se lever, de se mettre sur le vélo et de rejoindre les autres. Certains matins, le lit est trop profond. Mais déjà dans la journée, il regrette et s'ennuie, ne peut même pas en profiter pour s'occuper du jardin, sinon les voisins sauront alors qu'il n'est pas malade. Ils ne diront rien mais saurons qu'il a fait ça, se faire porter pâle. Alors le lendemain, il y retourne, casse-croute dans le sac, et les copains qui le traitent de feignant malgré tous les jours travaillés depuis l'âge de quatorze ans. Et c'est reparti, le bleu qu'on enfile assis sur le banc, les chaussures de sécurité soigneusement lacées et la boîte à outils et les journées qui s'étirent souvent pareilles. Parfois des événements, un four qui explose, une panne générale, un type qui se fait serrer par une barre d'acier chauffée à blanc. Parfois de grèves mais pas vraiment encore. Et tout de même ce gars tombé d'un pont roulant, on a bien cru qu'il était mort et puis non, juste paralysé, mais on ne savait pas dire si c'était de la chance ou pas.

Sa fille, avec la découverte de la littérature, du monde des idées, se rêve toutefois un autre destin ; destin contrarié par une orientation en bac professionnel « gestion commerce » (au lieu de la filière littéraire demandée). Rejetant ses études, à la fin des années 1970, elle part avec une amie dans le Sud de la France, puis à Paris, multipliant les emplois peu qualifiés à l'usine, dans les bureaux ou les services. Le travail n'est qu'un moyen de gagner de quoi financer un peu ses loisirs et ses projets et chaque emploi est rapidement quitté dès qu'un problème se pose. Il faut attendre un travail à temps partiel dans une radio libre, après 1981, pour qu'enfin la narratrice trouve un travail dans lequel elle ait le sentiment de « savoir enfin réaliser quelque chose » (p. 50). Mais dans l'emploi suivant, attachée de presse dans une agence de communication, le plaisir de s'approcher d'un métier d'écriture se mêle aux interrogations sur le sens du travail, au sentiment de se perdre quand l'on devient content d'avoir une bonne couverture presse,

Plaisir du travail que l'on sait faire et que l'on met en commun avec les autres animateurs, une consigne d'écriture qui a bien fonctionné ou un passage de livre qui dévoile sa mécanique. Et aussi douter ensemble et oser raconter ce qui ne va pas toujours de soi. Oui, plaisir de ce temps partagé mais de plus en plus rare parce qu'il faut répondre au téléphone, répondre aux mails, répondre à ceux qui viennent s'informer, s'inscrire et payer en plusieurs fois. Et chacun de l'équipe dans les réunions de dire les mots de trop. Le trop des déplacements et des réunions mal payées. Le trop de l'administratifs et des contraintes financières. Les dossiers à monter pour obtenir des aides, les cases contraignantes des appels d'offre qui rétrécissent la pensée. L'énergie du début qui s'épuise dans la besogne. Le travail qui vous emporte dans sa complexité. Avoir appris sur le tas et s'enliser dans la multitude des tâches qui chaque jour viennent s'ajouter. Le temps éclaté dans lequel il faut rassembler l'emploi du temps et ne rien perdre de vue. Le temps contraignant qui épuise et euphorisent à la fois.

de décrocher trois minutes de reportage sur une chaîne régionale. La quantité (d'articles, d'invités) qui remplace la qualité et la société de consommation (qui crée des besoins sans cesse nouveaux) donnent le sentiment

d'avoir perdu quelque chose. Cela pousse la narratrice à s'engager dans une ONG afin de retrouver de la grandeur et du sens, puis à développer des ateliers d'écriture. (p. 87-88)

# D'un Quai à l'autre.

## Florence Aubenas et George Orwell: deux manières d'écrire à propos du travail

Stephen Bouquin\*

**Résumé:** *Que penser du Quai de Ouistreham de Florence Aubenas, dix ans après sa publication ? Cette enquête sur la précarité, auprès des « gens de peu » nous livre des enseignements sur la dureté de la vie quotidienne, l'importance des liens de solidarité, la présence mémorielle des luttes sociales et la sourde volonté de continuer à exister, par-delà les difficultés à renouer avec la dignité. À l'inverse de George Orwell dans le Quai de Wigan, Florence Aubenas décrit les situations avec précision et sensibilité, se refuse de fournir des éléments d'explication et d'appeler à indignation. Si l'écriture et la narration se distinguent, l'un comme l'autre mettent en évidence la décence ordinaire des personnes appartenant aux classes populaires.*

### Introduction

Paru il y a une dizaine d'années, *Le Quai de Ouistreham* fut un grand succès éditorial. En moins de deux ans, près de 120 000 exemplaires furent vendus. Aujourd'hui, bien après la crise financière mais au milieu d'une crise sociale et politique marquée par un mouvement de contestation populaire des zones périphériques de l'hexagone, relire l'ouvrage de Florence Aubenas permet de mesurer toute la profondeur du sentiment de relégation et d'abandon qui s'exprime par la colère et le désespoir.

### I – De quoi Florence Aubenas nous parle-t-elle ?

Le livre de Florence Aubenas relate, à partir de son expérience personnelle, le vécu de personnes appartenant au salariat précarisé et fragilisé sur le plan économique et social. L'auteure décide en 2009 de mener une enquête à la manière de Gunther Walraff dans *Tête de turc* (1986), en se faisant passer pour une femme de son âge (40 ans à l'époque) qui tente de trouver un emploi « après une longue période d'inactivité suivie d'un divorce ». Sa narration invite le lecteur à la suivre pour lui faire découvrir de l'intérieur ce qu'est « la crise » :

« La crise. On ne parlait que de ça, mais sans savoir réellement qu'en dire ni comment en prendre la mesure. (...) Tout donnait l'impression d'un monde en train de s'écrouler. Et pourtant, autour de nous, les choses semblaient toujours à leur place, apparemment intouchées. J'ai décidé de partir dans une ville française où je n'ai aucune attache pour y chercher anonymement du travail »

Florence Aubenas garde son identité, ses papiers – sauf la carte de presse – et plaidera l'homonymie au besoin. Elle part pour la Basse-Normandie pour y chercher un emploi. Anonyme avec comme seul bagage le Bac, et

\* Sociologue, Centre Pierre Naville, Université d'Evry Val d'Essonne.

n'ayant eu qu'une activité de femme au foyer, elle se présente sans qualification ni expérience professionnelle. Elle décide de mener son enquête jusqu'au jour où elle décroche un CDI. Pendant six mois, elle plongera dans un monde de précarité et de souffrances sociales.

## 1.2. Être confronté au 'tri' et à la sélection

Pour aider à comprendre ce qui se passe, Florence Aubenas nous fait vivre ces situations. Elle s'inscrit au chômage et fait connaissance avec les agences d'interim, avec Pôle Emploi, les salons de l'emploi et bien sûr, les stages. On lui fait comprendre qu'elle ne peut espérer que des petits boulots: «Madame, vous êtes plutôt le fond de la casserole...». Florence Aubenas devient une «*prête à tout*» pour travailler jour ou nuit, les dimanches et jours fériés compris. Elle n'est pas la seule et elle accepte comme les autres les conditions de travail pénibles et les horaires de travail difficilement compatibles avec une vie de famille. L'emploi manque et une grande partie de son récit consiste à décrire le fonctionnement du système administratif d'aide et de soutien dans la recherche d'un poste de travail. Les rouages administratifs semblent aberrants. À Pôle Emploi, les agents doivent d'abord «faire du chiffre», tandis que le demandeur d'emploi est traité comme «client». Mais en réalité, nous montre-t-elle, ils sont plutôt occupés à maquiller les chiffres réels du chômage.

Être sans qualification, avoir plus de 40 ans, célibataire et sans enfant la conduit «dans la zone de Haut Risque Statistique». Elle est souvent traitée avec mépris sinon avec «une douceur d'infirmière dans un service de soins palliatifs». Après bien des déboires, Florence Aubenas devient «technicienne de surface» ou agent de nettoyage. C'est à peu près la seule option pour les gens comme elle considérés comme «non qualifiés». L'exercice de ce labeur demande néanmoins des formations «même si on devient un prolongement de l'aspirateur».

Le monde qu'elle traverse est plein de paradoxes, avec beaucoup de haines mais aussi quelques solidarités. C'est aussi une épreuve au quotidien lorsqu'il ne reste que 8 euros pour finir la semaine et qu'il faut néanmoins se nourrir, sans même penser aller chez le médecin et encore moins aller voir le dentiste. Aubenas constate ce que représente l'atonie du marché de l'emploi. Un poste de maçon en CDD sera payé 10 euros de l'heure. Le travail à temps plein est une chimère. Mais de toute manière, quand se succèdent les vacances de nettoyage avec des rallonges d'horaires non payés, la fatigue en pleine journée, les douleurs de dos matinales ou nocturnes, il ne sert à rien de vouloir travailler 35 heures... Pour elle, 20 heures, c'est le maximum physiologique que son corps peut supporter.

Son travail consiste à nettoyer les sanitaires sur les ferrys. Ce travail est minuté, chronométré: 3 minutes devraient suffire pour nettoyer les sanitaires du sol au plafond, changer les serviettes et les savons, les draps de la cabine et le reste. Toute cela pour en fait moins de 10 euros de l'heure. Sa conclusion est sans appel: «Aujourd'hui on ne trouve pas de travail, on trouve "des heures"». Dit autrement, des corvées.

Peut-on évoquer ici le «sale boulot» (dirty work), concept développé par Everett Hughes? Pas forcément car il le *dirty work* sert à mettre en évidence comme dans certaines professions une partie des tâches sera *déléguée*

1. Selon le psychanalyste Serge Tisseron, la résilience fait obstacle à la résolution de nos souffrances car elle prône l'adaptation sociale au détriment de notre besoin légitime de vérité. La « résilience » est alors associée à une vertu sociale associée à la réussite, s'appuyant sur une forme de capacité de rebond et de richesse intérieure. Le « résilient » peut lui-même devenir source de traumatismes et déployer une grande énergie destructrice. Plus gravement, comme le refoulement devient une sorte de mode de fonctionnement nécessaire, la prise de conscience et l'action contre les sources de souffrance n'ont aucune raison d'être. Ainsi, l'espoir qu'on peut légitimement placer dans la libération de contraintes se transforme-t-il insidieusement en son contraire. En effet, une personne *résiliente* n'est pas libérée de ses souffrances, mais bien asservie aux mécanismes de refoulement et de compensation, aux schémas de comportement qui lui permirent, jadis, de survivre à un environnement hostile. Si ce type de mode peut en effet avoir un sens lorsqu'il s'agit de traumatismes personnels vécus au passé par exemple pendant l'enfance, on ne peut dire la même chose des traumatismes sociaux tel que la pauvreté, la pénurie alimentaire, la violence domestique. La résilience devient alors une sorte d'injonction à l'acceptation et la capacité de « faire avec ». Voir Serge Tisseron, « Résilience » ou la lutte pour la vie, In *Le Monde diplomatique*, août 2003, <http://www.monde-diplomatique.fr/2003/08/TISSERON/10348>

à des catégories moins qualifiées. Il s'agit donc d'une logique de fonctionnement qui fabrique la division du travail. Or, les situations décrites par Florence Aubenas relèvent d'abord de tâches ingrates exercées dans des conditions pénibles et pour lesquelles on fait appel à des prestataires ou tout simplement à Pôle Emploi. Il s'agit à proprement parler d'un travail résiduel qui sont la plupart du temps externalisés auprès de sociétés prestataires.

Sans moyens de déplacement, l'emploi n'existe pas. Pour Aubenas, sans l'usage de son « tracteur » (surnom de sa petite Fiat de 1992) elle ne pourrait parcourir les distances entre les postes ou chantiers de travail. Parfois, il faut dormir dans la voiture. Que ce soit pour récupérer ou économiser l'essence des trajets incessants ou pour se reposer et gagner du temps. Outre la voiture, le téléphone portable est tout aussi indispensable. Ce qui donne lieu à des situations kafkaïennes. Citons par exemple ce passage :

« À l'accueil, un type qui transpire excessivement est en train de protester :  
 “ Je sais que je n'ai pas rendez-vous, mais je voudrais juste vous demander de supprimer mon numéro de téléphone sur mon dossier. J'ai peur qu'un employeur se décourage, s'il essaye d'appeler et que ça ne répond pas.

— Pourquoi? (...)

— Il ne marche plus.

— Qu'est-ce qui ne marche plus?

— Mon téléphone.

— Pourquoi il ne marche plus?

— On me l'a coupé pour des raisons économiques.

— Mais vous ne pouvez pas venir comme ça. Il faut un rendez-vous.

— Bon, on va se calmer. Je recommence tout : je voudrais un rendez-vous, s'il vous plaît, madame ”.

La jeune femme blonde paraît sincèrement ennuyée. “ Je suis désolée, monsieur, on ne peut plus fixer de rendez-vous en direct. Ce n'est pas de notre faute, ce sont les nouvelles mesures, nous sommes obligés de les appliquer. Essayez de nous comprendre. Désormais, les rendez-vous ne se prennent plus que par téléphone.

— Mais je n'ai plus le téléphone ”.

Au fil des pages, le lecteur fait connaissance avec des personnes courageuses, « résilientes » comme aiment le dirent les socio-psychologues<sup>1</sup>, certainement humains et ceci sans misérabilisme ni sentimentalisme. Cela représente sans doute le premier mérite du livre. Chacun•e compose avec ses peurs, ses hontes, ses faiblesses. Certes, celles ou ceux qui ont abandonné sont moins visibles au travers d'une enquête, proche de l'observation participante. Ceux-ci ont parfois sombré dans l'alcoolisme et tendent à s'enfermer chez eux. Ce qui fait que les scènes décrites restent supportables grâce à l'humour exprimé par les uns et les autres. Elle-même n'est pas en reste « je suis pas une très bonne nettoyeuse » et le « mono-brosse » ou le balai humide sont des outils maniés avec fort peu de dextérité.



Florence Aubenas ne s'intéresse pas qu'aux conditions de vie. Elle montre comment les personnes qu'elle fréquente ont gardé une volonté de résistance au moins sur le plan des opinions. Les protagonistes de son histoire refusent de se résigner. Les manifestations syndicales de 2009 représentent pour bon nombre d'entre elles l'occasion d'exprimer leur colère, leur refus d'une existence jalonnée par des injustices sociales cumulées. Le lecteur peut ainsi se rendre compte de l'importance de la mémoire collective et de la persistance d'une identité sociale qui revendique la dignité. Sur ce plan, la Basse-Normandie n'est pas en reste. Même si la désertification industrielle a frappé très largement la région du bocage, ses habitants gardent en mémoire les émeutes de jeunes ouvriers de la SAVIEM de janvier 1968. Cette dernière représente en quelque sorte le point culminant d'une rébellion de jeunes ouvriers-paysans et qui a, pendant plus de deux décennies, marqué de son empreinte les luttes sociales et syndicales.

En rappelant comment cet événement a laissé des traces mémorielles, l'enquête de Florence Aubenas indique que le monde social des ouvriers et plus largement, celui des classes populaires, demeure un « espace social oppositionnel » comme le nomme le sociologue allemand Oskar Negt (2007). Bien sûr, aujourd'hui, cet espace oppositionnel est affaibli et les institutions qui le structuraient sont divisées. Pire, certaines structures n'organisent plus que des catégories les plus âgées. Néanmoins, la lecture de chapitres évoquant le passé des luttes sociales tel qu'il existe dans la mémoire collective montre qu'il ne faut pas forcément considérer les syndicats, les protestations et les manifestations soient absents de la « quotidienneté ».

« C'est pendant cette période, celle de mes premiers pas à Caen, que j'ai connu Victoria. Je me souviens de la date, le 19 mars 2009, quand les syndicats ont appelé, tous ensemble, à une grande marche nationale contre la crise. (...). À Caen, la manifestation doit partir de la Place St. Pierre à 10 heures. Bien avant le départ, la foule a déjà tout recouvert et les gens continuent d'arriver. (...). On dirait que toute la ville s'est vidée sur le pavé. (...). Les vendeuses de la boutique de vêtements supplient le patron de les laisser défiler, elles ont vu passer les caissières du grand magasin et les filles de la poissonnerie. Elles veulent en être, elles aussi, s'il vous plaît. Et le patron finit par accepter, avec un sourire de Père Noël, allez, c'est une journée exceptionnelle, ça fait longtemps qu'on a pas connu ça. À force de voir passer les grandes manifestations ouvrières, un rituel à Caen, le patron se flatte de savoir reconnaître les défilés, de distinguer ceux qui agacent et ceux qui effrayent et ceux qui font râler les clients et ceux qui font baisser le rideau de fer. Là, il a beau regarder, il ne voit rien qu'il connaisse. »

Cette histoire sociale demeure vivace, ne serait-ce que parce que les acteurs des luttes passées ont poursuivi leurs engagements. Souvent issus de la mouvance de la JOC, ils sont passés par le syndicalisme CFDT, les collectifs de lutte contre le chômage et la précarité ou encore un combat féministe enraciné socialement<sup>2</sup>.

Pendant l'hiver 2018-2019, la protestation des gilets jaunes dans le Calvados ne sont pas en reste et sont l'occasion pour des réseaux militants de retrouver une audience plus large. Même si les intervalles peuvent parfois être très longues, la protestation fait partie intégrante de l'identité sociale des classes populaires ou subalternes.

### 1.3. Supporter le mépris et la violence symbolique

Par-delà la mémoire des luttes, le propos de Florence Aubenas permet aussi de comprendre que continuer à exister dans des circonstances difficiles est aussi une forme de résistance. Tenir le coup, s'accommoder des horaires de travail, des tâches peu réjouissantes et surtout, continuer à le faire pendant des années, ce n'est pas rien. Sa narration permet de mieux s'imaginer ce que c'est, en plus de la condition d'une femme précaire dans un monde qui ne laisse guère d'espoir de s'en sortir... Continuer à exister, c'est déjà résister et il y a mille façons de faire. Parfois il vaut mieux «faire le dos rond» ou feindre d'ignorer le mépris et la violence symbolique. Cette dernière est à la fois contenue dans les dispositifs administratifs de suivi des demandeurs d'emploi et dans les conduites des supérieurs et autres n+1. C'est pourquoi le travail (ou l'emploi précaire) est contraire à la dignité que l'on désire avoir.

En outre, la narration de Florence Aubenas permet de comprendre que le travail de nettoyage est un travail bien souvent invisible et invisibilisé<sup>3</sup>. Aubenas raconte comment elle devient invisible au travail aux yeux des autres catégories comme des clients. Pour preuve, cette situation où la rencontre amoureuse sur le lieu de travail ne se soucie guère de sa présence :

« Il ne restait plus qu'une femme sur le plateau collectif, une petite souris affairée (...) un homme a surgi d'une pièce voisine pour se précipiter sur elle. Il a soufflé : "Enfin, nous sommes seuls". Je n'étais pas cachée (...) en train de passer l'aspirateur avec fracas. Je m'efforçais de faire encore plus de bruit pour me signaler (...). Ils ne m'entendaient pas, ils ne me voyaient pas. Je n'étais plus pour eux qu'un prolongement de l'aspirateur, la même mécanique tout juste agrémentée d'une blouse et de gants en plastique ».

D'autres situations vécues rendent compte de la possibilité d'abus de pouvoir à l'égard des salariés précairisés. D'un côté, l'employeur présente le nettoyage des bungalows du camping comme « facile à faire » et donc « facile à terminer dans les 3h15 » impartis. Mais en réalité, il n'en est rien. Deux « dragons-femmes » – surnom qu'Aubenas donne aux deux gérantes-chef-taines – vérifient la propreté après le passage du service de nettoyage. Les reproches fusent et la liste des erreurs est mentionnée devant l'auteure qui commence tout juste son premier service :

« Vous avez mis deux alèses sur le lit du bungalow 13. Il restait de la poussière sous le canapé du bungalow 32. Le four à micro-ondes du bungalow 11 présentait des traces sur sa porte vitrée.(...) ».

2. CDTiste marqué par les traditions de la JOC et de la gauche chrétienne. Voir Pierre Cours-Salies (1987) et Franck Georgi (2014), *CFDT, l'identité en questions. Regards sur un demi-siècle (1964-2014)*, Arbre Bleu éditions, 288 p.

3. Voir Cristina Nizzoli, *C'est du propre. Syndicalisme et travailleurs du « bas de l'échelle »* (Marseille et Bologne) (Préface de Sophie Bérourd), PUF, Paris, 2015, 200 p.

Le lecteur ne s'étonne donc nullement quand Florence Aubenas et sa collègue cavalaient sans cesse et terminent péniblement leur travail en milieu d'après-midi, donc bien-au delà des 3 h 15 impartis. Suprême mépris, la cheftaine rigole en disant « quand Monsieur vous a dit que vous auriez fini à 13h30, on savait que vous n'y arriveriez-pas... ».

Le fonctionnement des dispositifs d'aide de retour à l'emploi n'est pas en reste en termes de mépris social. On pourrait citer le cours « cuisiner équilibré avec un colis du secours populaire » ou encore « utiliser son téléphone dans la recherche d'emploi » mais le propos tenu par un agent du Pôle Emploi résume sans doute encore mieux les épreuves subjectives à encaisser :

« L'employeur consacre en moyenne trente secondes et deux minutes pour lire un CV. N'évoquez pas vos difficultés matérielles, vos divorces, vos périodes de chômage. Il faut lui donner envie de vous rencontrer : toute vérité n'est pas bonne à dire. Avant de mentionner un détail, pensez qu'il indisposera peut-être celui qui vous lira. Dans le doute, abstenez-vous » (p. 103).

En partageant le vécu précaire, Florence Aubenas a pu être témoin, sans honte et en évitant aussi une sorte de fausse pudeur, de souffrances en tout genre : le mal de dents récurrent qui se soigne d'autant moins que les dentistes acceptent difficilement les patients avec la CMU. La vie quotidienne est donc loin d'être un fleuve tranquille. Continuer à vivre, à exister socialement s'apparente dès lors à un combat permanent dont on n'entrevoit pas la fin.

#### **1.4. S'entraider pour tenir**

Les liens que tisse Florence Aubenas avec les collègues ont une raison d'être. Il faut tenir le coup et donc s'entre-aider. Cette dynamique sociale de solidarité n'est pas spontanée ni facile. Dans bon nombre de situations, les tensions se font jour et les coups bas prennent le dessus. Les railleries, les conflits interpersonnels et le manque de respect sont fréquents. C'est le cas sur le ferry comme dans lors des vacances ou chantiers. La nature nomade du travail, le fait d'être « de passage » n'aide pas évidemment. Les remplacements effectués sont à cet égard les situations les plus difficiles. Les supérieurs expriment souvent un mépris qui peut aller jusqu'au sabotage du travail effectué comme par exemple le fait de salir l'espace ou l'objet qui vient d'être nettoyé (p. 208). Le travail est parfois semé d'embûches :

« Dans les bureaux, je me rends compte que des petits pièges me sont tendus un peu partout, des papiers semés sous les tables pour voir si j'y passe le balai, une pièce à faire soudain de fond en comble une demie heure avant de partir, des pots de peinture à nouveau entreposés dans la douche » (p. 214)

Bien sûr, le paternalisme social existe aussi. Certains employeurs comprennent l'intérêt de traiter avec humanité le personnel, en lui permettant de travailler dans des conditions de travail décentes (service de café,

outillage correct) et en restant à l'écoute des besoins en terme de disponibilité pour les autres temps sociaux (famille, le care). C'est donc plutôt à l'écart des espaces de travail que peuvent s'exprimer les élans de solidarité. Une bourse à l'emploi offre l'occasion de retrouvailles :

« (Nous), le club des pôles emploi se retrouve. Du coup on s'embrasse vigoureusement, en se demandant avec une chaleur subite ce que chacune est devenue. Pour l'une et l'autre, c'est pareil : tout et rien, on travaille tout le temps, sans vraiment avoir de travail, on gagne de l'argent sans vraiment gagner notre vie » (p. 217)

Si le travail est rarement intéressant, il apparaît que les liens sociaux entre les « techniciennes de surface » affectées à des chantiers différents ou embauchées en CDD par des employeurs distincts le sont doublement. Au sein des équipes, les rapports peuvent être tendus mais parce que la solidarité est souvent indispensable pour « tenir le coup », des liens se tissent.

## 2 – Historicité de la condition ouvrière, de la précarisation à la crise permanente

*Le Quai de Ouistreham* fut un succès commercial. Son propos plus que vraisemblable nous livre des tranches de vie de gens vivant la précarité au quotidien. Les protagonistes sont dans leur très grande majorité des femmes de milieu populaire provincial qui peinent à s'en sortir.

La réussite éditoriale témoigne de l'écho que son propos a pu avoir à ce moment-là. Beaucoup de lecteurs ont été émus, touchés par ce qu'ils ont lu. L'hypothèse que nous retenons (sans pouvoir la vérifier dans le cadre de cet article) est que la description de la condition précaire résonnait de manière particulièrement forte avec les peurs de déclassement qui ont commencé à émerger parmi les classes dites moyennes au moment de la crise financière. Auparavant, ces peurs pouvaient encore être jugulés par l'idée que le risque de déclassement existait mais que personnellement, on était encore en mesure d'y échapper, moyennant sacrifices et sur-engagement dans le travail. La crise économique et financière retourne la situation et révèle que personne n'est à l'abri des retombées d'un cataclysme financier... Dans ce sens, le succès de *Le Quai de Ouistreham* est à la fois différent et analogue à celui de *Souffrance en France* paru dix ans plus tôt. En effet, le livre de Christophe Dejours – vendu à plus de 100 000 exemplaires également – offrait aux catégories du salariat dotés d'un capital scolaire et social, un cadre de compréhension qui permet à la fois de comprendre en parti ce qui se joue au travail (usure, aliénation, mal-être) et de se situer par rapport à cela (« stop, je n'en peux plus »). Evoquer la souffrance permettait de dire aux salariés d'énoncer ce qu'ils éprouvaient pour ensuite dire stop pour cause d'épuisement. En d'autres termes, les lecteurs et lectrices pouvaient comprendre qu'ils et elles n'étaient pas en faute, ni disqualifiables, mais simplement au bout du rouleau...

Avec *Le Quai de Ouistreham*, je ferai l'hypothèse que c'est moins un effet d'identification qu'un effet empathique voire compassionnel qui a propulsé les ventes. Découvrir combien d'autres rament pour s'en sortir peut aussi rassurer (« je m'angoisse mais cela pourrait être pire ») tout en suscitant un

élan de compassion et de solidarité. Ce mécanisme est certainement facilité lorsqu'il se déroule sur un versant essentiellement féminin qui transcende plus aisément les frontières socioprofessionnelles ou générationnelles.

Avec le recul, en dix ans, on peut dire du livre de Florence Aubenas qu'il n'a pas pris une ride. En dix ans, nos sociétés européennes ont toutes connu une succession de mesures d'austérité, des réformes du marché de l'emploi ou de la protection sociale et par une précarisation du salariat. En 2010, les effets de la crise financière commençaient se faire sentir réellement sur le plan de l'économie réelle, avec des restructurations d'entreprises, des réductions d'effectifs et un gel des recrutements. À la crise économique et financière s'est ajoutée une crise sociale d'une grande ampleur.

Avec le recul des dix dernières années et mettant en perspective la condition populaire et ouvrière sur une période plus longue, disons des « trente piteuses », la première remarque à faire consiste à relativiser la notion de « crise » dès lorsqu'on évoque le travail et la société salariale. Avec ou sans crise financière, la condition ouvrière se dégrade depuis un certain temps déjà. Moi-même, lors de mes enquêtes de terrain en Basse-Normandie dans le cadre de ma thèse de doctorat (Bouquin, 2006), j'ai pu mesurer au cours de la période 1995-1999 combien la désindustrialisation rampante (fermeture de la SMN, restructuration chez RVI et menace de fermeture des usines Moulinex) se conjugait avec la précarisation. En comptant le flux de chômeurs et les transitions professionnelles passant par la précarité, on pouvait dire que déjà un salarié sur trois était exposé à des situations de détresse sociale. La « crise » correspond donc pour nombre de personnes en bas de l'échelle à une condition somme toute structurelle. Il y a fort à parier qu'un retour sur le terrain, des quais de Ouistreham comme du secteur du nettoyage, que la situation ne se soit pas beaucoup changée à la seule différence que des plus jeunes ont remplacé des personnes usées par le travail...

### 3 – Entre narration journalistique et raisonnement sociologique

L'ethnographie constitue selon Claude Lévi-Strauss au premier stade de la recherche anthropologique avec l'objectif de rassembler, à partir d'expériences personnelles faite d'observations, des données informatives auquel on ne peut avoir accès autrement.

Même si le livre de Florence Aubenas relève du journalisme d'investigation, en organisant son immersion parmi celles et ceux qui travaillent tout en bas de l'économie de services, l'auteure poursuit également une démarche ethnographique comme le firent, en leur temps, l'explorateur Paul-Émile Victor, qui s'introduisit parmi les populations esquimaudes du Groenland, partageant leur vie quotidienne et l'ensemble de leurs coutumes (1934-1937), ou l'ethnologue Jean Guiart aux Nouvelles-Hébrides, et bien d'autres aventuriers de l'ethnographie moderne.

En même temps, sa narration demeure purement descriptive et ne fournit aucune clef de compréhension. Il appartient au lecteur de se faire une idée à propos de l'ampleur de la détresse ou les difficultés à vivre. C'est pourquoi on peut dire que son cheminement s'arrête au seuil de la compréhension sociologique, parfois de façon assez incertaine, c'est à dire sans que l'on sache si elle a cherché à comprendre ou pas. Faut-il le regretter ? Pas vraiment. Cette écriture rend l'immersion plus réaliste car elle laisse des

« blancs ». Tout ne peut être dit et tout n'est jamais totalement compréhensible dans notre quotidien non plus<sup>4</sup>. En nous faisant partager ce voyage dans le monde du précaire, Florence Aubenas a su, par la force des mots, susciter émotions, empathie ou d'indignation. L'enquête est conduite avec précautions et, il faut le souligner, une vraie réflexivité sur son insertion, où elle a su faire preuve de sensibilité humaine, comme l'illustre, par exemple, le passage suivant :

« J'ai appris au ferry à ne pas me jeter d'un coup dans les conversations. Ça ne se fait pas, l'attitude est sévèrement jugée. Discuter est une activité à laquelle il est nécessaire d'être convié et il ne suffit pas d'être là pour avoir l'autorisation de poser des questions, de donner son avis ou d'acquiescer bruyamment. Même quand on ne comprend rien, il faut attendre, se raccrocher à quelques mots, se laisser porter au fil des phrases. Parfois, les soupirs en raclement de gorge, en avançant prudemment sur la pointe d'un rire, on arrive à se faire admettre et gagner une petite place entre les répliques. » (p. 204)

En somme, on ne peut parler à propos du *Quai de Ouistreham* d'un manque de regard sociologique. Ce regard n'était pas le sien et c'est normal, elle ne l'a jamais revendiqué non plus.

### 3.1. Les modes journalistiques d'approche de la réalité

Si on ne peut critiquer le livre de Florence Aubenas pour ce qu'il n'a pas l'ambition d'être, il n'en reste pas moins que l'approche journalistique de la réalité peut être très diverse elle aussi. La comparaison du *Quai de Ouistreham* avec le *Quai de Wigan* de George Orwell est à cet égard instructif. *Wigan Peer* (Quai de Wigan) est fondé sur une enquête minutieuse de la condition ouvrière du nord de l'Angleterre en 1935. Orwell, après avoir écrit notamment *Dans la dèche de Paris à Londres*, répond à une commande commerciale. Il utilise un réseau militant, celui des *National Unemployed Workers's Movement* (NUWM) pour entrer en contact avec le monde qu'il veut apprendre à connaître. Il joue franc jeu : « Au NUWM, tous les hommes présents se sont montrés très cordiaux et prêts à se mettre en quatre pour me fournir les informations souhaitées dès qu'ils ont su que j'écrivais et que je cherchais à rassembler des informations sur les conditions de vie de la classe ouvrière. Mais impossible d'être traité tout à fait en égal. Ils m'appellent tantôt « Monsieur », tantôt « Camarade » (Orwell, 1995 : 223).

Là où le *Quai de Wigan* démontre la puissance d'une démarche indissociablement politique, artistique et éthique, *Le Quai de Ouistreham* relève plus de ce que les Anglo-Saxons désignent par *Stunt journalism* où il s'agit d'avancer masqué dans des milieux peu accessibles à l'investigation à statut ouvert. À la manière des enquêtes de Gunther Walraff, il s'agit donc de mieux comprendre, par une participation travestie, les ressorts cachés d'une situation que les dominants ont tout intérêt à perpétuer sans la moindre publicité<sup>5</sup>.

Pour Orwell, la démarche journalistique est toute autre. Il ne cache rien et ne masque nullement son appartenance à la *lower-upper class* qui se mani-

3 Parfois, on aussi avoir du mal à se situer.

Ainsi, quand elle rend compte des montants de rémunération, on lit bien les chiffres de 250 ou de 400 euros mais on ne sait trop à combien on peut estimer le total perçu au niveau mensuel.

5. À l'origine de ce *Stunt journalism*, il y a l'enquête de Nelli Bly du *New York World*, qui se fait passer pour une folle. En septembre 1887, une jeune femme de 23 ans, Elizabeth Cochrane, cherche du travail à New York. Elle rencontre le rédacteur en chef du *New York World*, John A. Cockerill et lui soumet une liste d'idées de sujets et parmi celles-ci celle de se faire passer pour une folle afin d'être internée à Blackwells Island, un asile de sinistre réputation. Nellie Bly passera dix jours dans cet enfer et ses articles auront un immense retentissement, provoquant une prise de conscience des conditions de vie des aliénés. Les autorités débloquent en urgence 1 million de dollars, et les médecins, qui n'ont pas su détecter la supercherie seront la risée de tous.

feste notamment dans sa manière de parler et son langage corporel. Nul besoin de détailler pourquoi depuis que nous savons combien l'appartenance de classe est ancrée dans les faits et gestes du quotidien<sup>6</sup> comme dans les manières de parler et le choix des expressions.

Florence Aubenas adopte quant à elle une approche de type fusion-participative, réelle, émotive. Là où elle décrit et se décrit à partir du vécu, Orwell poursuit une démarche de description et d'objectivation ayant le souci de faire œuvre artistique (littéraire). On ne peut dire pour autant que le travail d'Aubenas est « plus sérieux ». Certes, son séjour en Basse-Normandie est de longue durée (six mois) et la manière de s'immerger s'accompagne d'une réelle sensibilité humaine, émotionnelle, de sorte que on pourrait presque y voir une sorte de sociologie intuitive.

Quant à Georges Orwell, il ne restera sur place que quelques semaines, avec des séjours entrecoupés par des retours en famille. Orwell ne décrit pas seulement la vie des ouvriers mineurs dont les conditions de logement et de travail sont extrêmement éprouvantes mais désire intégrer dans son tableau ces « *ouvriers socialistes* » qui appartiennent aux catégories plus qualifiées – et que l'on nommerait les ouvriers professionnels en France – déjà conscientisés et organisés syndicalement. Cette différence d'approche se traduit notamment par le fait qu'Orwell retravaille davantage les informations recueillies et qu'il offre une interprétation de ce qu'il observe :

« Le train m'emportait à travers un monstrueux décor de terrils, de cheminées, de ferrailles amoncelées (...) derrière une de ces maisons, une femme, jeune, à quatre pattes sur la pierre, enfonçant un bâton dans le tuyau de vidange de cuivre partant de l'évier. Elle leva la tête au passage du train (...) à la seconde où je l'aperçus, ce visage était empreint de l'expression la plus désolée, la plus désespérée qu'il m'ait été donné de voir. Ce que j'avais reconnu sur ce visage n'était pas la souffrance inconsciente d'un animal. Cette femme ne savait que trop ce qu'était son sort, comprenait aussi bien que moi l'atrocité qu'il y avait à se trouver là, à genoux dans le froid mordant sur les pierres glissantes d'une arrière-cour de taudis, à fouiller avec un bâton un tuyau de vidange nauséabond ».

Dans *Le Quai de Ouistreham*, Aubenas s'appuie sur son expérience personnelle – « en aspirant on devient aspirateur » – tout en restant lucide sur sa condition personnelle. Ainsi, il lui a semblé important de souligner la différence entre sa condition et celle de ces collègues :

« Les perspectives sont très différentes si vous avez en poche un billet de train pour Paris et un contrat confortable dans la presse : les personnes avec qui je travaillais n'avaient, elles, pas de “vie de rechange” (...) je n'étais pas dans la peau d'un autre, mais dans la situation d'un autre ».

Orwell a de son côté pris acte de l'impossibilité de se mettre dans la peau de l'autre :

« Je n'étais pas l'un d'eux, et cela, ils le comprenaient aussi bien, sinon mieux que moi... Ce n'est pas une question d'antipathie ou de répu-

6. Voir à ce propos Richard Hoggart, *The uses of literacy*, paru en français sous le titre *La Culture du pauvre* et dont la traduction demeure marquée par une interprétation fortement teintée par la grille de lecture de Pierre Bourdieu.

gnance instinctive, mais uniquement de différence, et c'est assez pour empêcher toute réelle communion de pensée ou de sentiment».

Que penser de ces différences ? Pour certains, il est certainement plus honnête d'assumer son statut d'observateur ou d'enquêteur. Pour d'autres, ce statut conduit à voiler la réalité, à rendre opaque certaines questions.

### 3.2. Points communs et divergences

De nouveau, en comparant les deux ouvrages, on peut admettre que les deux auteurs partagent, chacun à sa manière, le quotidien de personnes de classes ou milieux sociaux subalternes, fragilisés et parfois paupérisés. Nulle part, on peut lire une sorte de mépris pour les humbles, à l'inverse de certaines émissions de télévision (comme l'émission *Striptease* de Manu Bonmariage, lancé par la télévision belge dans les années 1980 et devenu il y a une dizaine d'année un classique de la télévision hexagonale). Aussi, aucun des deux auteurs ne l'a fait avec misérabilisme et voyeurisme ni même ce que Roland Barthes appelle « l'abbespierisme » (Barthes, 1970:56), sorte de regard empreint de charité et de compassion. Chacun révèle à sa manière la *common decency* – l'expression est d'Orwell – des gens observés, sans fard mais pas non plus avec condescendance<sup>7</sup>.

Pour Bruce Bégout, auteur d'un ouvrage *De la décence ordinaire* (Bégout, 2008), il ne s'agit pas seulement d'une qualité morale interne, au sens de l'honnêteté, mais aussi un comportement social et une certaine forme d'estime de soi qui comprend une pratique sociale. Hélas, la traduction française d'Orwell, a effacé l'unité du propos de l'auteur en utilisant parfois celui d'honnêteté parfois celui de décence.

Pour Orwell, il est important de reconnaître la générosité et la loyauté des gens simples « qui se voient habituellement bafouées et stigmatisées par le pouvoir ». Cette décence ordinaire s'exprimerait, selon Bégout, sous la forme « d'un penchant naturel au bien, et sert de critère du juste et de l'injuste, du décent et de l'indécent. Elle suppose donc, avant toute éducation éthique et pratique, une forme de moralité naturelle qui s'exprime spontanément sans faire appel à des principes moraux, religieux ou politiques » (2008, 17).

Cette décence commune est fondé sur des valeurs morales internes au groupe social qui sont fondées sur la réciprocité, l'égalité et l'équité, assez proches de ce que E.P. Thompson évoque lorsqu'il étudie l'économie morale de la justice et de l'injustice (Thompson, 1971 ; 1991). Il faut comprendre cela comme un canevas de codes de conduites fondés sur une éthique de vie et l'exigence de dignité.

Il s'agit donc pas d'une dignité fondé sur des impératifs catégoriques (qui viennent d'en haut), mais une moralité au quotidien qui tend à rejeter l'inégalité, la domination, qui est empreinte de simplicité et qui adopte un regard fait de méfiance et d'incrédulité à l'égard pouvoir.

Et si nous pouvons trouver une « vérité sociologique » dans l'ouvrage de Florence Aubenas comme dans celui de Georges Orwell, il s'agit bien de celle-là. Non, les personnes ne sont pas dupes, aveuglés par l'habitus et ayant incorporés à leur insu les normes et valeurs dominantes.

7. Voir à ce propos Bruce Bégout, *De la décence ordinaire*, Paris, Allia, 2008 : « Cette vie ordinaire recèle en elle-même, dans son apparente attitude, une valeur capitale pour la compréhension de l'expérience humaine ».



Au contraire, les personnes que Florence Aubenas a pu croiser, fréquenter, ont réflexivité et une conscience pratique qui peut même devenir discursive (je fais ici référence à Giddens) et réduire la part de méconnaissance sur le jeu social et la société environnante. Que cette vérité soit particulièrement vraie pour les sociologues qui se veulent « critiques » est certainement une ironie. Cela montre que la normativité, qu'elle quelle soit, est ni gage de scientificité ni de puissance heuristique.

L'enquête que Florence Aubenas a réalisée auprès du « peuple des ronds-points » lors des mobilisations des gilets jaunes récolte merveilleusement bien les fragments humanité meurtrie par la crise<sup>8</sup>. Voici trois extraits où se mélangent portraits, situations et opinions exprimées:

« Coralie arrive la première. À son mari, apiculteur, certains sont allés dire: "On a vu ta femme sur le rond-point avec des voyous et des cas soc'." "Moi aussi, je suis un cas social" constate Coralie, 25 ans. Elle a mis un temps à digérer le mot, mais "objectivement", dit-elle, c'est bien celui qui pourrait la définir. Elle vient de déposer à l'école ses deux fils d'un premier mariage. Garde le souvenir amer d'un élevage de chevaux catastrophique. Aimerait devenir assistante maternelle. Il fait très froid, il faudrait rallumer le feu éteint dans le bidon. "Qu'est-ce que je fais là?", se demande Coralie. Et puis, un grand gars arrive, qui voudrait peindre un slogan sur une pancarte. "Je peux écrire 'Pendaïson Macron?'" il demande. "Vas-y, fais-toi plaisir", dit Coralie. Personnellement, elle ne voit aucune urgence à pendre Macron. Et alors? On affiche ce qu'on veut. »

Dorothée, 42 ans, monteuse-câbleuse, 1 100 euros net, est l'une des deux porte-parole des « gilets » de Marmande. « Ça faisait des années que je bouillais devant ma télé, à me dire: "Personne ne pense comme moi, ou quoi?" Quand j'ai entendu parler des "gilets jaunes", j'ai dit à mon mari: "C'est pour moi." » À l'autre bout du rond-point, Yohann, l'autre porte-parole, est en train de se faire traiter de « traître »: il a négocié avec le maire (Constructifs/Agir) de Marmande, Daniel Benquet, et certains agriculteurs pour éviter le blocage de la ville. « On doit être des "gilets jaunes" exemplaires, aucune dégradation », sermonne Yohann, ton de bon pasteur. D'autres se mettent à l'accuser de viser une carrière politique, la pire insulte sur le rond-point. Lui, plus fort: « Je veux juste faire chier, je le jure. »

Un jeune homme en fauteuil roulant continue: « Dépendre de la société, c'est ce qui pouvait m'arriver de pire. On a une espèce de fierté, lâchons le mot. » Cet autre, un petit costaud, joue le Père Noël dans les écoles et les supermarchés, payé en nature. « Je vis au black, en fait. » La voiture de celui-là roule sans contrôle technique. « On est tous passés hors la loi, sans même le vouloir. On n'a même plus peur des gendarmes. Qu'est-ce qu'on va devenir? »

Toujours en retrait dès lors qu'il s'agit d'interpréter ce dont elle rend compte, Florence Aubenas se risque à une seule observation sociologique:

« Chacun a son histoire, toujours très compliquée, mais toutes se res-

8. Voir Florence Aubenas, « La révolte des ronds-points » in *Le Monde* daté du 15 décembre 2018, consultable [https://www.lemonde.fr/societe/article/2018/12/15/sur-les-ronds-points-les-gilets-jaunes-a-la-croisee-des-chemins\\_5397928\\_3224.html](https://www.lemonde.fr/societe/article/2018/12/15/sur-les-ronds-points-les-gilets-jaunes-a-la-croisee-des-chemins_5397928_3224.html)

semblent au fond, un enchevêtrement de problèmes administratifs, de santé, de conditions de travail. Pris à part, chacun des éléments paraît logique, voire acceptable, mais placés bout à bout, ils finissent par former une infernale machine à broyer. » (Le Monde, 15 décembre 2019)

On peut dire que Florence Aubenas se cantonne à décrire et à comprendre, expérimentalement dans le cas du *Quai de Ouistreham*, sans chercher à expliquer ni à imposer un cadre explicatif, laissant à chacun le soin d'en adopter une. Ce n'est pas le cas de George Orwell, qui propose un cadre interprétatif de critique sociale, de l'ordre établi, des rapports de classe en adoptant une position partisane, s'identifiant, lui qui était formé à Eton, l'école des élites, fait la démonstration d'avoir « choisi son camp ».

#### BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, R. (1956) [2010], *Mythologies*, Seuil, Paris, 256 p.
- Bégout, B. (2008), *De la décence ordinaire*, Paris, Allia.
- Bouquin, S. (2006), *La valse des écrous. Travail et action collective dans l'industrie automobile*, Syllepse, Paris, 285 p.
- Cours-Salies, P. (1987), *La CFDT, un passé porteur d'avenir*, La Brèche, Paris.
- Georgi, Fr. (2014), *CFDT, l'identité en questions. Regards sur un demi-siècle (1964-2014)*, Arbre Bleu éditions, 288 p.
- Hoggart, R. (1957), *The uses of literacy*, Essential Books, London, 320 p.
- Hoggart, R. (2018), *Everyday language and Everyday life*, Routledge, London 182 p.
- Hughes, C. Everett (1962), *Good People and Dirty Work*, in *Social Problems*, Vol. 10, No. 1, pp. 3-11.
- Negt, O. (2007), *Espace public oppositionnel*, Payot, 239 p.
- Nizzoli, C. (2015), *C'est du propre. Syndicalisme et travailleurs du « bas de l'échelle » (Marseille et Bologne)* (Préface de Sophie Bérourd), PUF, Paris, 200 p.
- Orwell, G. (1937 [1995]), *The Road to Wigan Pier*, Traduction française de Michel Pétris publié sous le titre *Essais, articles, lettres*, volume I (1920-1940), 1995.
- Thompson, E. P. (1971), «The moral economy of the English crowd in the eighteenth century», in *Past & Present*, vol. 50, no. 1, pp. 76-136.
- Thompson, E. P. (1991), *Customs in Common: Studies in Traditional Popular Culture*, London, Merlin Press, 1991.
- Tisseron, S. (2003), « Résilience ou la lutte pour la vie », in *Le Monde diplomatique*, août 2003.
- Walraff, G. (1986), *Tête de turc*, (trad. Alain Brossat et Klaus Schuffels Paris, La Découverte), 318 p.

2018 73-4 AUTOMNE FALL

REVUE TRIMESTRIELLE  
RELATIONS INDUSTRIELLES

RIIR

Revue trimestrielle bilingue publiée depuis 1945  
par le Département des relations industrielles  
de l'Université Laval

**CONFÉRENCE / CONFERENCE**

Réflexions sur les mutations de la  
négociation collective

Reflections on the Transformations  
of Collective Bargaining

CLAUDE RIOUX

**ARTICLES**

Evaluating the State of the Employment  
Relationship: A Balanced Scorecard  
Approach Built on Mackenzie King's Model  
of an Industrial Relations System

BRUCE E. KAUFMAN, MICHAEL BARRY, RAFAEL GOMEZ AND ADRIAN  
WILKINSON

Firmes multinationales et droits syndicaux :  
la contribution des alliances syndicales  
internationales à l'effectivité  
des Accords-cadres internationaux

MARC-ANTONIN HENNEBERT, CHRISTIAN LÉVESQUE,  
GREGOR MURRAY ET REYNALD BOURQUE

Going the Extra Mile: Managers and  
Supervisors as Moral Agents for Workers  
with Disability at Two Social Enterprises

TIMOTHY BARTRAM, JILLIAN CAVANAGH, STEPHEN SIM,  
PATRICIA PARIONA-CABRERA AND HANNAH MEACHAM

Syndicats et responsabilité sociétale  
de l'entreprise : analyse longitudinale  
des stratégies des Confédérations françaises

CHRISTELLE HAVARD ET ANDRÉ SOB CZAK

Social Movement Unionism as Union-Civil  
Alliances: A Democratizing Force?  
The New Zealand Case

JANE PARKER AND OZAN ALAKAVUKLAR

Les référentiels de compétences  
comme outils de gestion : concilier les apports  
déterministes et constructivistes

ROLAND FOUCHER ET AZIZ RHNIMA

La qualité d'emploi en France : cartographie  
et classification des professions d'exécution

OLIVER BROLIS ET FRANÇOIS-XAVIER DEVETTER

INDUSTRIAL RELATIONS  
QUARTERLY REVIEW

A bilingual quarterly published  
since 1945 by the Industrial  
Relations Department,  
Université Laval

**RI/IR EN LIGNE**

RI/IR est disponible en ligne  
sur le site Érudit :

[www.erudit.org/revue/ri](http://www.erudit.org/revue/ri)

Pour abonnement institutionnel,  
contacter Érudit.

Pour consulter les règles de  
publication ou vous abonner,  
visitez notre site Internet :

[www.riir.ulaval.ca](http://www.riir.ulaval.ca)

**RI/IR ONLINE**

RI/IR is available on line on Érudit  
website at:

[www.erudit.org/revue/ri](http://www.erudit.org/revue/ri)

For an institutional subscription  
to digitalized issues,  
please contact Érudit.

Visit our website for Notes to  
contributors or to subscribe:

[www.riir.ulaval.ca](http://www.riir.ulaval.ca)

**RELATIONS INDUSTRIELLES  
INDUSTRIAL RELATIONS**

Pavillon J.-A.-DeSève  
1025, avenue des Sciences-  
Humaines, bureau 3129,  
Université Laval  
Québec (Québec) Canada  
G1V 0A6

TÉLÉPHONE : (418) 656-2468

COURRIEL / E-MAIL :  
[relat.ind@rit.ulaval.ca](mailto:relat.ind@rit.ulaval.ca)

[www.riir.ulaval.ca](http://www.riir.ulaval.ca)

# La représentation du travail dans le champ littéraire et critique contemporain

Corinne Grenouillet\*

**Résumé :** Depuis les années 1990 et surtout au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, le thème du travail a émergé, à la fois dans les romans publiés à chaque rentrée littéraire, et en tant qu'objet d'études académique chez les chercheurs en littérature. C'est cette double émergence qui est interrogée. Cette contribution insiste sur ce qui caractérise l'approche littéraire du travail (soit la priorité accordée à une recherche et une mise en évidence de la valeur littéraire) et met l'accent sur deux aspects : si écrire sur le travail/étudier la littérature du travail peut signifier la quête d'une place dans le champ littéraire, elle exprime aussi une attente politique ou l'espoir d'une repolitisation de la littérature, dont la réception de l'œuvre de François Bon (Daweoo) est révélatrice.

\* Corinne Grenouillet, Maître de conférences HDR en littérature française à l'Université de Strasbourg, rattachée au Centre d'Étude sur les Représentations: Idées, Esthétique, Littérature XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles (EA 1337, Configurations littéraires) est une spécialiste d'Aragon. Ses travaux récents sont consacrés à la littérature française contemporaine. Elle a publié *Usines en texte, écritures au travail: témoigner du travail au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle* (2015).

1. Un panorama complet devrait élargir ce corpus aux livres, nombreux, publiés sur ce thème à l'étranger: La République des lettres, on le sait, s'est aujourd'hui mondialisée (Casanova, 1999); pour des raisons de place, mais aussi de spécialisation, nous avons réduit cette revue à la littérature française et renvoyons pour ce qui concerne la littérature italienne aux travaux de Claudio Panella rédigés en français et parus dans *La Licorne et Intercambiò*.

Depuis les années 1990 et surtout au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, le thème du travail a émergé, à la fois dans les romans publiés à chaque rentrée littéraire, et dans les études académiques des chercheurs en littérature, c'est-à-dire les spécialistes de littérature française et de littérature comparée (soit, pour reprendre la classification du Conseil National des Universités, respectivement les 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> sections) ou de cette discipline parente que sont les sciences du langage (7<sup>e</sup> section), dont l'objet n'est pas le texte littéraire, mais des phénomènes linguistiques. C'est cette double émergence que nous interrogerons ici. De leur côté, les sociologues s'intéressent depuis l'origine de leur discipline, ou peu s'en faut, aux mondes du travail, *mondes* au pluriel comme l'indique fort à propos le titre de la revue, tandis que les « champs du dialogue » entre sociologie et littérature (Viart, 2007) se sont ouverts depuis longtemps dans les œuvres des plus grands auteurs contemporains, qu'il s'agisse d'Annie Ernaux, François Bon, Pierre Michon ou Pierre Bergounioux, aucun de ces écrivains ne négligeant la place du monde du travail dans la vie des hommes.

Nous montrerons que ce nouveau « champ » (Bourdieu, 1991 et 1998) est traversé par une ligne opposant textes fictionnels (romans pour l'essentiel) et « factuels » (témoignages, narrations documentaires, récits de filiation entre autres), ligne volontairement brouillée dans certains textes de littérature contemporaine, et essaierons de comprendre ce qui caractérise l'approche littéraire du travail (soit la priorité accordée à une recherche et une mise en évidence de la *valeur* littéraire). Ce faisant, nous mettrons l'accent sur deux aspects : si écrire sur le travail/étudier la littérature du travail peut signifier la quête d'une place dans le champ littéraire, elle exprime aussi une attente politique ou l'espoir d'une repolitisation de la littérature, dont la réception de l'œuvre de François Bon nous semble révélatrice.

La littérature contemporaine s'est saisie du travail comme le montrent les corpus panoramiques établis par Isabelle Krzywkowsky (2011), Sonya Florey (2013), Aurore Labadie (2015 et 2016), Thierry Beinstingel (2017) ou moi-même (2015). Beinstingel (2017) étudie un corpus principal portant sur 55 « récits et romans étudiés » et complété par un « corpus complémentaire » de 174 entrées. Deux ans avant lui, Labadie avait établi un triple corpus, « corpus de référence » (11 titres), « resserré » (20 titres) et « élargi » (87 titres) – augmenté d'un corpus « généalogique » de 46 titres qui ne concernent pas la littérature contemporaine –, soit 118 titres révélant la variété et l'hétérogénéité des « romans d'entreprise » contemporains, en termes de contenus et de styles. Si faire la synthèse de cette production dans le cadre d'un article relève de la gageure, on peut noter en reprenant les catégories de ces deux auteurs<sup>2</sup> que tous les secteurs du travail sont aujourd'hui couverts par la littérature : l'usine, le secteur informatique, la grande distribution, la finance, les centrales nucléaires, les télécommunications, les sociétés de conseil, le secteur alimentaire, le commerce, la manutention et l'emballage, l'édition et la presse, les multinationales anonymes (Labadie, 2015). De même, toutes les grandes catégories socio-professionnelles sont représentées sous la forme de personnages et/ou de narrateurs : ouvriers, cadres, employés, chefs d'entreprise, agriculteurs ou professions intermédiaires (Beinstingel, 2017). Chacune des rubriques que nous venons de mentionner pourrait être illustrée par plusieurs titres, pour certains salués par la presse, récompensés par des prix littéraires ou ayant eu accès à la notoriété commerciale/populaire. Contentons-nous de citer quelques noms : François Bon, Jean-Pierre Levaray, Gérard Mordillat, Robert Piccamiglio (l'usine, l'industrie); Michel Houellebecq (l'informatique); Anna Sam (la grande distribution); Élisabeth Filhol et Aude Walker (les centrales nucléaires); Mathieu Larnaudie, Eric Reinhardt (la finance); Tatiana Arfel, Élise Bussière (les sociétés de consulting et d'audit); Nathalie Kupferman (l'édition); Thierry Beinstingel (le commerce; les télécommunications); Lydie Salvayre, Amélie Nothomb, François Emmanuel (les grandes structures multinationales et le monde des affaires); Zoé Shepard (les collectivités territoriales). Dans ce champ littéraire du travail, le monde ouvrier est l'objet d'une attention critique toute particulière alors qu'il ne constitue qu'une fraction minoritaire des productions littéraires actuelles (Beinstingel, 2017). Ce paradoxe s'explique à mon sens par trois facteurs : un premier facteur, général, est lié à la crise du monde ouvrier, au sentiment de sa relégation, voire à la croyance en sa disparition en tant que classe sociale; un second facteur, de nature social et individuel, est tributaire des trajectoires de déclassement par le haut, un certain nombre d'universitaires et d'écrivains étant issus de ce monde, dont ils ont pu observer la déréliction économique ou morale. Enfin, le monde ouvrier est certainement l'objet d'un investissement à la fois affectif et politique de la part de nombreux lecteurs (et chercheurs), ce qui explique sans doute l'éclairage apporté de façon plus insistante (eu égard aux autres mondes du travail représentés) à des livres consacrés au travail ouvrier.

Aussi conséquents qu'ils apparaissent, ces corpus n'embrassent pourtant pas toute la production littéraire, loin de là. Une rentrée littéraire, avec ses deux pics éditoriaux d'automne et de janvier, assortis de remises de prix (les

2. La thèse d'Aurore Labadie a obtenu le prix de thèse de l'Université de la Sorbonne Nouvelle et a donné lieu à la publication d'un livre en 2016 (voir biblio). Thierry Beinstingel est par ailleurs l'auteur reconnu de cinq romans traitant du monde du travail contemporain publiés chez Fayard : *Central* (2000), *CV Roman* (2007), *Retour aux mots sauvages* (2010), *Ils désertent* (2012).

grands prix d'automne, les prix « des lecteurs » de janvier) comporte actuellement environ 1000 à 1200 livres, dont la plupart sont aussitôt oubliés, pilonnés et donc méconnus. Un travail quantitatif de dépouillement de cette masse révélerait sans doute d'autres titres qui n'ont pas eu la chance d'être placés au centre de l'attention par les différentes instances de légitimation de la littérature que constituent les journalistes de la presse généraliste, les critiques spécialistes de littérature, les universitaires, et, de plus en plus aussi, les amateurs<sup>3</sup> exerçant leur jugement sur des blogs et des chaînes vidéo. Pour un tel travail, les littéraires ne sont pas armés, et préférant le qualitatif au quantitatif, portent plutôt leur analyse sur la crête émergente de ce qui semble être un mouvement de fond, régulièrement mis sous les feux des projecteurs médiatiques par les dossiers spéciaux de grands organes de presse ou de libraires<sup>4</sup>. C'est là qu'un travail conjoint avec les sociologues pourrait sans doute porter ses fruits en alliant exhaustivité quantitative et approche textuelle.

Les formes dans lesquelles s'expriment ces mondes du travail sont à la fois anciennes et nouvelles. Nous avons porté notre intérêt sur les genres « factuels » (Genette, 1991 : 142), c'est-à-dire des productions qui relèvent de la « non-fiction ». Ce sont des livres qu'Ivan Jablonka qualifie de son côté de « littérature-vérité » ou de « littérature du réel » (Jablonka 2014). Il est acquis qu'aucune propriété textuelle intrinsèque ne distingue un récit « factuel » d'un récit « fictionnel<sup>5</sup> », pas plus la référentialité (autrement dit le fait qu'un livre se réfère à des objets existant réellement dans le monde) qu'aucun des procédés de composition et d'écriture, qui sont depuis toujours empruntés à la fiction tels les dialogues ou les descriptions. Le seul trait définitoire susceptible d'être retenu est que ces livres font l'objet d'un contrat avec leurs lecteurs, un pacte « autobiographique » (Lejeune, 1975), « testimonial » (Lacoste, 2011) ou « documentaire » (Zenetti 2012) établi par le biais de différentes affirmations situées dans « péritexte » (les propos qui entourent le texte comme les préfaces, postfaces, épigraphes ou notes de bas de pages) ou dans « l'épitéxte », c'est-à-dire dans les discours qui escortent la parution d'un livre (publicité, interviews de l'auteur, etc.) (Genette, 1987) ; cet ensemble discursif dénommé « paratexte » (péritexte + épitéxte) prédétermine la lecture qui sera faite des nouvelles parutions – le rôle des « prescripteurs d'opinion » médiatiques n'épargnant pas les universitaires eux-mêmes. Ce pacte délimite un horizon d'attente : le lecteur est fondé à attendre de ces livres qu'ils lui fournissent des informations fiables et vérifiables sur des faits sociologiques ou historiques et, si possible, qu'ils accroissent ses connaissances et l'aident à comprendre le monde. Ces livres ne transposent, ni ne romancent la réalité, ils délaissent « l'assertion feinte » de la fiction (Searle 1982). « Tout est fait pour que le lecteur ne lise pas le texte qu'il a sous les yeux comme une fiction » formule très clairement Marie-Jeanne Zenetti (Zenetti, 2014). Cette littérature « factuelle » a donc une portée et une visée prioritairement cognitives, même si elle peut donner lieu à un double régime de lecture, référentiel et littéraire – successif ou simultané.

Au sein de cette littérature intéressée par le monde du travail, se distinguent différents genres ou sous-genres, tels les récits d'expérience laborieuse, qui relèvent du témoignage (Grenouillet, 2015<sup>6</sup>), les récits de filiation ouvrière (Engelibert, 2012 et Grenouillet, 2012) ou les narrations documen-

3. Qu'ils soient amateurs n'empêchent pas qu'ils soient tout aussi soumis à la pression du marché, les grands éditeurs qui détiennent une force de frappe promotionnelle ayant aujourd'hui compris la nécessité d'envoyer gratuitement des livres à ces amateurs... livres qui sont par conséquent lus et commentés sur les pages des blogs.

4. Par exemple, le numéro de la revue d'un collectif de libraires *Initiales*, dossier n° 25, « Écrire le travail », Sophie Garayoa et Sébastien Le Benoist (dir.), Paris, mars 2011, 59 p.

5. John Searle, « Le statut logique du discours de la fiction », *Sens et expression*, 1972 (cité par Genette 1991 : 143).

6. Nous avons mis l'accent sur les témoignages ouvriers dans nos travaux, mais sans exclusive.

taires (Ruffel, 2012 et Grenouillet, 2018). Chacun de ces sous-genres a été (et doit être) défini avec une relative précision car ils regroupent des ensembles parfois considérables de livres publiés ; en effet, c'est à ce type de classification que s'attachent de nombreux chercheurs en littérature, qui tentent de dégager les tendances esthétiques de notre époque.

Les caractéristiques du témoignage, genre qui a mauvaise presse parmi les disciplines littéraires, ont été précisés de manière restrictive par Jean-Louis Jeannelle (« récit rétrospectif en prose qu'un individu fait d'un événement circonscrit ayant marqué son existence, afin d'en certifier les conséquences ou d'en tirer un message destiné à être largement diffusé » – Jeannelle, 2004 : 94), puis par Charlotte Lacoste, qui associe elle aussi ce genre à l'écriture de l'événement historique, notamment aux massacres de masse du xx<sup>e</sup> siècle. Or le témoignage du travail (en particulier ouvrier) renvoie moins à un « événement » qu'à des pratiques quotidiennes et ordinaires (même si les traumatismes de l'accident du travail sont souvent déclencheurs de l'écriture – Levaray, 2002), et il est d'autre part rarement centré sur le seul travail – cette variété en constitue au demeurant très souvent l'intérêt comme chez Daniel Martinez par exemple, qui alterne les descriptions de missions d'intérim et les réflexions sur sa vie conjugale (2003). L'auteur atteste avoir été un témoin oculaire de ce qu'il raconte, ce qui « factualise » d'emblée le récit. En centrant notre analyse sur les livres de Jean-Pierre Levaray, Daniel Martinez ou Marcel Durand, nous avons été attentive à la fois aux conditions de production, mais également aux conditions de réception des écrits testimoniaux du travail, qui dépendent des *pactes* (implicites ou explicites) mis en œuvre.

Du côté de la fiction, ce sont les « romans d'entreprise », tels que les a définis Aurore Labadie, qui accueillent aujourd'hui la réflexion la plus novatrice, à la fois sur les nouvelles modalités du travail, sur les transformations de la langue qui les accompagnent, et sur les formes littéraires. Ces romans sont en effet caractérisés par un double trait : en premier lieu, ils rendent compte du monde de la grande entreprise, que les médias et les discours politiques ont placée au premier plan, des phénomènes de concentration économique et du passage à un capitalisme financier que la mondialisation suscite (Labadie : 15–18). En second lieu, ces romans constituent eux-mêmes des « entreprises » formelles, proposant de nouvelles façons d'écrire, de composer et de mettre en textes, certains mettant en œuvre une véritable expérimentation qui sollicite un lectorat rompu à la fréquentation de formes marginales, dissidentes ou déconcertantes. On en donnera un unique exemple, celui d'*UBU roi* de Nicole Caligaris (2014), *remake* de la pièce de théâtre éponyme d'Alfred Jarry qui met en scène un homme d'affaire et d'intrigue, Urbain Burn Urnier, « sous-tête number one de la meilleure sous-tête d'une holding multinationale » (Caligaris, 2014 : 12).

## 2 – Vrai, faux, indécidables récits du travail.

Le partage fiction/non fiction, si importante à notre sens dans l'appréhension du contenu de la littérature (et de l'ensemble des discours sociaux), car il procède d'un accord sur l'existence d'un monde commun et qu'il est sans doute une des conditions de possibilité d'une vie sociale, est mis à mal et régulièrement brouillé par l'écriture littéraire, ce qui oblige à une

lecture circonspecte du contenu des œuvres et ce dont l'approche sociologique centré sur le contenu de ces écrits doit prendre en compte. Les nouvelles formes considérées comme « novatrices » ou « modernes », telle l'autofiction – qui raconte sous le nom de l'auteur qui en est le narrateur et le personnage principal une ou des histoires qui ne lui sont jamais arrivées<sup>7</sup> – refusent précisément cette distinction, jugée archaïque bien qu'elle détermine, on le sait, l'approche commune, autrement dit la plus largement partagée, de toute œuvre littéraire. Depuis les années 1980, et en dépit du retour manifeste du référent et du récit, l'époque est en effet aux « récits indécidables » (Blanckeman, 2008) générant l'inconfort éthique du lecteur et mettant à mal les critères de vérité/fausseté rendus impropres à l'analyse. Ainsi Aurélie Filipetti (*Les Derniers jours de la classe ouvrière*) et Didier Castino dans son premier roman remarqué (*Après le silence*, Liana Lévi, 2015) empruntent-ils tous les deux l'inflexion du récit de filiation (une fille ou un fils évoque la trajectoire et le travail d'un père ouvrier disparu), mais en endossant la posture du romancier. Ces deux livres sont en effet sous-titré *romans*; bien qu'Aurélie Filipetti insère dans son texte des documents (authentiques et vérifiables), et qu'on reconnaisse dans la trajectoire d'Angelo l'histoire de son propre père mineur et militant communiste tôt emporté par la silicose, rien n'oblige le lecteur à lire ce roman comme un récit factuel. De même, le père du narrateur dans le livre de Castino se nomme « Louis Castella », ce qui interdit l'assimilation complète avec le père de l'auteur, mort lui aussi dans un terrible accident du travail. Le brouillage est consommé dans le livre de François Bon, *Daewoo*, ce qui nous conduit à nous interroger conjointement sur les postures des auteurs et les attentes des lecteurs de littérature du travail.

### 3 – *Daewoo*, histoire d'une réception

Paru en 2004, *Daewoo* de François Bon s'impose comme un livre majeur sur une classe ouvrière en déshérence dont il dresse une sorte d'acte de décès; à sa sortie, le livre fait sensation dans le monde littéraire et parmi les lecteurs de gauche. Pour une fois, et depuis longtemps, un « grand écrivain » allait au-devant de la « classe ouvrière », rencontrait des femmes licenciées, les interrogeait et faisait de leurs voix l'élément d'une composition littérairement sophistiquée, mêlant la voix enregistrée et retravaillée aux extraits d'une pièce de théâtre. La presse, unanime, salua la qualité et l'originalité du livre, dont la « promotion » toucha tous les espaces culturels nationaux: F. Bon fut invité sur la radio de l'élite culturelle, France-Culture, donna des entretiens aux *Inrockuptibles* et à *L'Humanité*; *Daewoo* fit la Une du *Monde des livres* et figura dans les sélections littéraires (FNAC, JDD/France culture)<sup>8</sup>. Les universitaires ne tardèrent pas à se saisir de cet objet étrange, où le projet de Bourdieu dans *La Misère du monde* semble se combiner à l'expérimentation littéraire de haut vol et à l'éclatement post-moderne. Andrée Chauvin (2005) compare la démarche de F. Bon dans *Daewoo* et celle de Jean-Paul Goux dans *Mémoires de l'enclave* (1986) qui vient d'être réédité en 2003. À la sortie du livre, Philippe-Jean Catinchi imaginait l'auteur au travail, tel que le donne à voir Bon dans son livre: « Armé d'un de ces carnets noirs qu'il griffonne depuis l'adolescence, d'un Sony Mini Disc et d'un crayon, Bon vient se confronter au réel dont il a préparé la rencontre

7. Pour le dire de manière simplificatrice. Philippe Vilain définit ainsi ce genre inventé par Serge Doubrovsky (*Fils*, 1977) qui a pris acte de la préemption de l'ancienne *autobiographie*, genre supposant l'unicité du sujet: « En résumé, j'écris à la première personne et raconte une histoire depuis un fait réel, vérifiable [...] mais transposée, à laquelle je donne un prolongement romanesque possible, un élargissement poétique sans me nommer mais sous la caution de mon patronyme ». Philippe Vilain, *L'Autofiction en théorie*, Édition de la transparence, 2009 p. 72. Voir les travaux de Philippe Gasparini, *Est-il je?: roman autobiographique et autofiction*, Paris, Éd. du Seuil, 2004, 398 p.

7. Voir sur le site de F. Bon, la page: <http://www.tiers-livre.net/livres/DW/>, consulté le 12 janvier 2018.



en lisant les coupures de presse ou en surfant sur le Net» (P.-J. Catinchi). C'est moins le *travail* proprement dit qui intéresse Bon que sa disparition, son absence et les effets induits dans les vies de femmes licenciées qui sont au cœur du roman. Le livre fait mémoire de l'histoire des vaincus, de ces ouvriers mis sur la touche par le néolibéralisme (Servoise, 2017).

Le livre est sous-titré *roman* mais beaucoup pensent, à l'instar de P.-J. Catinchi dans *Le Monde*, qu'il s'agit là d'une sorte de «défi littéraire» ou comme Martine Laval, dans *Télérama* y voient un «roman enquête, un roman réalité» dans lequel «[F. Bon] fait l'écrivain autant que le journaliste cit[ant] chiffres et noms, élabor[ant] la liste des entreprises en perdition (Moulinex, Metaleurop, Levis...)» (M. Laval). Un colloque à Clermont-Ferrand en 2007 place le livre (et les autres textes de l'auteur) sous la loupe de l'analyse littéraire en convoquant les meilleurs spécialistes. Pas moins de quatre intervenants analysent le roman (Sonya Florey, Stéphane Chaudier, Christine Jérusalem et Manet Van Monfrans). C'est dans ce cadre particulier, soit le champ de «production restreinte» pour parler comme Bourdieu, cet espace «où les producteurs n'ont pour clients que les autres producteurs» (Bourdieu, 1991 : 4), autrement dit où l'écrivain s'adresse à ses critiques ou à ses pairs – P. Bergounioux consacre d'ailleurs à F. Bon un texte dans les actes de ce colloque – que F. Bon «rèvel[e] au cours d'un entretien qu'il n'a pas pu rencontrer les ouvrières de Daewoo et que tous les entretiens sont inventés» (Jérusalem, 2010 : 181). Depuis 2017, François Bon le dit clairement sur son site à deux endroits<sup>9</sup>.

En 2004, à la sortie du livre, l'enjeu – pour l'auteur – est sans doute d'occuper une place particulière dans le champ, laquelle n'est d'ailleurs plus exactement celle qu'il occupe aujourd'hui. Pour ce faire, F. Bon laisse croire aux journalistes qui l'ont interviewé, qu'il a bien «colligé scrupuleusement les témoignages» et réalisé une «enquête de terrain» pour reprendre la formule de Jean-Claude Lebrun (*L'Humanité*, 27 août 2004). Il ne détrompe jamais explicitement ses interlocuteurs, les laissant imaginer que ces pseudos «entretiens réels» (qui occupent 22 séquences sur 49 dans le roman, 11 autres séquences étant des extraits de la pièce de théâtre *Daewoo*, écrite par F. Bon et montée par C. Tordjman) ont été récoltés à la manière d'un Bourdieu dans *La Misère du monde* ou d'un Jean-Paul Goux dans *Mémoires de l'enclave*. Des signaux contradictoires sont alors envoyés en direction du lectorat par l'épitéxte (les interviews de Bon dans la presse) et par le péritexte (l'indication *roman* sur la page de titre). Si la méprise éventée d'abord dans le champ de production restreinte<sup>10</sup> par les deux ouvrages cités (Viart 2008 ; Viart et Vray 2010) puis plus largement par le biais du site Internet de F. Bon, a pu donner aux lecteurs le sentiment d'avoir été «berné» (David, 2016 : 190), elle ne remet pas en cause l'intérêt strictement littéraire du texte, qu'on peut tenir comme décuplé par cette fictionnalisation, mais elle interroge le fonctionnement et les attentes du champ dont il est question ici.

Tout auteur, Bourdieu l'a montré (1991), se situe dans un champ littéraire marqué par des rapports de force, des positions de domination. Ce champ littéraire est un espace complexe où opèrent différentes instances de légitimation (les journalistes culturels, la presse écrite, les jurys de prix littéraires, la critique universitaire, les programmes scolaires). Par l'action conjointe de la publication et de la réception de *Daewoo*, François Bon va

9. Dans un entretien en anglais avec Milena Heinrich («About Daewoo as a novel – interview with Milena Heinrich» mis en ligne le 28 février 2017 – <https://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article4394>, consulté le 17 juillet 2018) et dans «L'élégance à minuit» où il affirme que son livre résulte d'une enquête «uniquement menée par Internet», à une époque (2003), où il était facile de «hacker» et «cracker les sites et archives» («L'élégance à minuit», <http://www.tierslivre.net/krmk/spip.php?article1927>, mis en ligne le 27 août 2017, consulté le 17 juillet 2018).

10. Dans *François Bon, étude de l'œuvre*, Dominique Viart attirait l'attention de ses lecteurs sur le fait qu'«il ne faudrait pas croire à un pur document. Le texte ne livre pas de véritables entretiens, contrairement à ce que la presse a pu croire en commentant le livre, mais un vrai travail de fiction, une "mécanique de creusement oral", inspirée de Nathalie Sarraute, qui sert de guide à l'écrivain pour "faire émerger du réel, là où il n'y a plus de témoin". (Lettre de F. Bon à D. Viart). "Il n'y a pas à témoigner" déclarait François Bon lors du colloque qui lui fut consacré à Saint Étienne, en mars 2007, "le réel est déjà surdocumenté"» (Dominique Viart, *François Bon, étude de l'œuvre*, Bordas, 2008, p. 115).

11. «*Daewoo Fameck, l'usine. / Refuser: Faire face à l'effacement même. / Pourquoi appeler roman un livre quand on voudrait qu'il émane de cette présence si étonnante parfois de toutes choses, là devant ce portait ouvert mais qu'on ne peut franchir, le silence approximatif des bords de ville un instant tenu à distance, et que la nudité crue de cet endroit précis du monde on voudrait qu'elle sauve ce que béton et ciment ici enclosent, pour vous qui n'êtes là qu'en passager, en témoin?*» (Bon, 2004: 9).

12. Pas moins de quinze articles académiques ont été consacrés à ce livre, dont il est question aussi dans les deux monographies consacrées à l'œuvre de F. Bon (Viart, 2008, et Bonnet, 2012)

13. Voir les propos tenus par l'écrivain Danièle Sallenave en 1990 (*Littérature*, février 1990, n° 77, p. 93) cités par Bruno Blanckeman (2008): «Si l'écriture aujourd'hui s'est libérée, je crois que c'est d'un slogan, qui était qu'écrire est un art intransitif. La grande affaire de ces dix dernières années, qui continue, ce n'est pas qu'on revienne à une écriture naïve, c'est qu'on ne mette plus l'accent sur le caractère auto-réflexif de l'écriture. Nous sommes tous d'accord que la fiction parle d'elle-même [...]. Mais je crois que nous sommes sortis de cet enfermement autonymique et que nous avons tous d'une manière ou d'une autre découvert la transitivité de l'écriture.». Sur cette nouvelle «transitivité», voir les analyses de Dominique Viart (2005).

occuper une place nouvelle dans le champ ou plutôt va simultanément (et paradoxalement) occuper deux places quelque peu antagonistes. L'occupation de la première, dans le champ de production élargie, nécessitait qu'un grand nombre de lecteurs (lecteurs ordinaires, prescripteurs d'opinion, voire universitaires) soient convaincus que F. Bon était allé rencontrer effectivement ces femmes licenciées par l'entreprise Daewoo en 2003, des ouvrières qui peinaient à joindre les deux bouts, reléguées dans leurs petites villes de Lorraine. Cette croyance a été rendue possible par la forte illusion réaliste dans laquelle le roman entraîne le lecteur (Manet Van Monfrans, 2010, 189): rappelons encore une fois l'impossibilité de distinguer *textuellement* la réalité de la fiction. Elle a été confortée par les attentes des connaisseurs des travaux de F. Bon, ce dernier ayant à plusieurs reprises rencontré des populations défavorisées, des prisonniers ou des SDF, dans le cadre d'ateliers d'écriture, expériences dont il a tiré des livres. Toutes les conditions étaient ainsi créées pour qu'un malentendu régisse la réception du texte. La seconde place, dans le champ de production restreint pourvoyeur d'un fort capital symbolique, est octroyée par les chercheurs en littérature, refusant une lecture référentielle jugée naïve, et célébrant les qualités d'invention d'un texte considéré comme formellement novateur.

La position haute, occupée alors par F. Bon dans le champ littéraire contemporain, concilie les bénéfices d'un capital symbolique issu de deux assignations. La première est la croyance éthique et politique (des lecteurs) qui définit cette position comme l'homologue de la place autrefois occupée par les grands auteurs de l'engagement de gauche au xx<sup>e</sup> siècle (Aragon, Sartre, Bourdieu) dont elle récupère l'héritage. Cette position pourrait se gloser ainsi: «grand écrivain de gauche allant au-devant de la classe ouvrière». La seconde, largement travaillée par les multiples «prises de position» de F. Bon lui-même, dans son roman et ses interviews, définit une position strictement esthétique et littéraire, insistant sur la *fiction* mise en œuvre dans *Daewoo*, puisqu'il s'agit pour lui d'y redéfinir le roman (le livre s'ouvre d'ailleurs sur un propos méta-narratif concernant le sens du mot *roman*<sup>11</sup>), refondation à l'étude de laquelle se sont attelés ensuite les critiques, nombreux, qui se sont penchés sur ce texte<sup>12</sup>. La posture qu'il adopte est alors celle d'un écrivain exclusivement préoccupé par des questions artistiques et langagières et refusant les termes habituels de l'indignation politique (F. Bon juge le langage syndical empli de clichés; il récuse le militantisme aussi bien que le roman traditionnel). Dans un deuxième temps de la réception, universitaire, ce sont alors des considérations esthétiques qui l'emportent, avec dans certains travaux académiques une tendance à l'abstraction qui fait fi de ce que disent concrètement les voix ouvrières (du travail, des effets d'un licenciement, de la situation de la condition ouvrière aujourd'hui).

Depuis la parution de *Sortie d'usine* (1982), son premier roman, entièrement consacré à l'univers industriel, et des livres qu'il a publiés ensuite en lien avec le monde industriel (*Temps machine, Paysage fer, Mécanique*), F. Bon est considéré comme l'écrivain emblématique de la nouvelle «transitivité» à laquelle se livrent les romanciers français contemporains au tournant des années 1980; cette transitivité<sup>13</sup> signifie qu'après les expérimentations formalistes du nouveau roman dans les années 1950-1970, les écrivains se sont (re)mis à parler du monde, notamment du monde social, en l'occurrence

ici de l'usine. Mais ce retour au sujet social s'accomplit chez lui dans le cadre d'un renouveau de la forme romanesque et fictionnelle, souvent déroutante, « déconcertante » dirait D.Viart (2013), lequel voit dans la capacité de la littérature à ébranler les repères habituels du lecteur un signe de sa qualité, autrement dit de sa *littérarité*. Comme tout auteur ayant le sens du placement, F. Bon n'est pas resté à l'endroit où ses lecteurs (ou critiques) auraient peut-être souhaité le voir cantonné. Par une œuvre multiforme, et bientôt multi-supports, il est en train de définir une littérature qui ne passe plus exclusivement par le livre, mais s'exprime et s'exporte sur différents supports numériques, notamment sur son blog *Le Tiers livre*. En raison de l'ampleur de son œuvre, des prises de risque souvent fascinantes qu'il assume dans le changement de ses « positions », de sa présence sur les réseaux sociaux, de sa conjonction avec les critiques (notamment avec D.Viart), François Bon a acquis ainsi peu à peu une forme de suprématie dans la République des lettres françaises, et si la représentation du monde du travail lui a incontestablement permis d'acquérir le capital symbolique et littéraire qui est désormais le sien, il a su – et sait – le faire fructifier en se renouvelant et en sortant de l'écriture du travail, où l'on aurait mauvaise grâce de le fixer.

#### 4 – Valeur littéraire vs invisibilisation

Si nous avons si longuement parlé de F. Bon, c'est non seulement parce que l'appel à communication de ce numéro de *Mondes du travail* citait un extrait de *Daewoo* où le narrateur – c'est-à-dire le personnage autofictionnel et non l'auteur, donc – rendait compte de sa difficulté à restituer les témoignages qu'il avait recueillis, mais aussi parce que ce cas nous permet de mettre en lumière une des positions dominantes du champ littéraire de production restreinte à laquelle la représentation du travail (ou des ouvrières) a pu donner accès.

De leur côté, d'autres auteurs, parfois mis sous le feu des projecteurs par l'obtention d'un prix littéraire, occupent – temporairement ou plus longuement – des places enviées, qui se situent à mi-chemin entre le sous-champ de production restreinte et le sous-champ de la « grande production » dont Bourdieu explique qu'il se trouve « symboliquement exclu et discrédité » (Bourdieu, 1991 : 4). Si les romans d'usine et de révolte ouvrière de Gérard Mordillat, qui affiche sa volonté de bâtir une œuvre populaire, sont plébiscités par le public, ils ne sont ainsi pas pris en compte dans les analyses universitaires manifestant ainsi le discrédit dont ils sont l'objet (exemple par Labadie, 2015 : 32). De même les romans noirs où le monde du travail est souvent au premier plan n'ont-ils fait l'objet que d'un seul article critique, à ma connaissance du moins (Krzywkowski, 2011). Mais la distinction établie par Bourdieu entre les deux « sous-champs » ne nous semble pas aussi net aujourd'hui avec l'exemple de plusieurs auteurs de littérature du travail conjuguant la triple consécration publique, critique et académique : Maylis de Kerangal, Lydie Salvayre, et dans une moindre mesure Thierry Beinstingel et Elisabeth Filhol. La première – qu'on donnera ici en exemple – déroule une vision optimiste et épique du travail mondialisé dans *Naissance d'un pont*, roman pour lequel elle obtient une première consécration avec le prix Médicis (2010) avant d'obtenir un

immense succès public avec *Réparer les vivants* (2014)<sup>14</sup>, tandis qu'un colloque, qui s'est tenu sur son œuvre, a donné lieu à la publication récente d'un volume<sup>15</sup>. L. Salvayre de son côté a certes obtenu le Goncourt, mais pas pour ses romans ayant trait au travail (*La Médaille*, 1993 ; *La Vie commune*, 1991) ou au monde des affaires (*Portrait de l'écrivain en animal domestique*, 2007). Les œuvres de ces quatre auteurs ont donné (et donnent encore) lieu à de nombreux travaux académiques en littérature que nous ne pouvons citer tous ici.

Mais éclairer l'accès (et le maintien) à l'une des positions hautes du champ de la littérature du travail ne doit pas conduire à négliger les positions basses, où s'inscrivent de multiples livres et auteurs dédaignés par la critique littéraire car insuffisamment « littéraires » – et peut-être aussi par la sociologie, mais pour des raisons tout autres ; en effet la plupart de ces livres rendent compte du monde du travail de manière romanesque et fictionnelle, et ne présentent aucun gage de véridicité<sup>16</sup>. Comme ils n'utilisent pas non plus la méthodologie et les outils scientifiques de la sociologie ou de l'ethnologie participante, ils ne peuvent pas être exploités comme des documents fiables sur le monde du travail.

Certains chercheurs littéraires considèrent qu'il leur revient de dire ce qu'est ou non la vraie littérature et refusent de perdre leur temps avec des textes mineurs (Viart, 2013). Ainsi la majorité de la production contemporaine – et pas seulement celle qui se consacre à la représentation du travail – se trouve réduite à une invisibilité dans le champ parce que les livres ne sont pas considérés comme *littéraires* par essence. C'est justement le cas des témoignages, notamment ouvriers – sur lesquels l'historien Xavier Vigna a récemment écrit un livre essentiel et non dépourvu de sensibilité littéraire : *L'Espoir et l'effroi* (2017) et que j'ai moi-même intégrés à un travail littéraire en 2015, à l'encontre des usages de ma propre discipline.

Il convient aussi de noter les nombreux textes (littéraires) contemporains publiés chez de petits éditeurs, mal diffusés, et ne connaissant aucun écho (ou presque) dans la presse malgré l'intérêt incontestable de nombre d'entre eux tel celui que Maryse Vuillermet a consacré aux frontaliers français travaillant en Suisse dans les secteurs de l'horlogerie, des travaux publics ou de l'enseignement (Vuillermet, 2016<sup>17</sup>). Les livres de cette catégorie sont confinés dans un espace régional et se diffusent petitement grâce à des rencontres de l'auteur avec ses lecteurs en librairie. Dans le sillage d'un Jean-Paul Goux (*Mémoires de l'enclave*, 1986 réédité en 2003) et bien sûr du *Daewoo* de F. Bon, qui a incontestablement fait date, des textes hybrides fleurissent, ces « narrations documentaires » (Ruffel, 2012) qui n'ont pas toujours l'heur de plaire au grand public, dont on fait l'hypothèse qu'il apprécie davantage les lignes claires et les partages disciplinaires. Citons à titre d'exemple l'historien et romancier Sylvain Pattieu, qui consacre deux de ses narrations à des mouvements sociaux chez PSA et dans la coiffure à Paris, auxquels il s'est joint (Pattieu, 2013 et 2015).

De véritables angles morts subsistent donc dans l'appréhension par la discipline littéraire de la littérature du travail. Les « contre-littératures » (Mouralis, 1975) y sont négligées, soit : la littérature jugée trop commerciale, qui contrevient aux principes de gratuité et d'autonomie de la littérature et qui est souvent associée à une forte médiatisation des auteurs ; les sous-genres jugés faciles de la littérature comique ou « jeune » ; les livres qui

14. Un bandeau éditorial présente *Réparer les vivants*, l'histoire d'une transplantation cardiaque, comme le livre aux « dix prix ». Ces derniers sont tous des prix de « lecteurs » – tel le prix des étudiants France-Culture/Télérama –, ce qui ne signifie pas que des lecteurs opèrent eux-mêmes la présélection des livres qu'il vont départager, laquelle est réalisée par des professionnels du livre.

15. *La Langue de Maylis de Kerangal*, sous la dir. de Mathilde Bonazzi, Cécile Narjoux et Isabelle Serça (Éditions universitaires de Dijon, 2017).

16. Un exemple : Zoé Shepard, *Absolument débor-dée, ou le paradoxe du fonctionnaire*, Albin Michel, coll. « Document », 2010.

17. Nous citons l'exemple unique de Maryse Vuillermet, auteur de *Frontaliers pendulaires, les ouvriers du temps*, en ayant conscience qu'une recherche plus approfondie sur ces littératures « dominées » ou ces « contre-littératures » (Mouralis, 1975) devrait être menée.

reprent des schémas littéraires anciens jugés éculés; enfin les témoignages, considéré comme un genre contraint où ne pourrait pas s'exprimer l'originalité créative d'un auteur.

Mais si l'identification d'une potentielle valeur littéraire détermine le choix d'étudier ou pas certains livres concernant le travail, il est indéniable qu'une autre axiologie gouverne l'intérêt des chercheurs en littérature.

## 5 – Valeur littéraire, valeur politique

La visée des chercheurs travaillant sur le contemporain consiste à mettre en lumière la valeur littéraire de leurs objets d'étude puisque contrairement à celle qui est attribuée par la tradition et l'enseignement aux grands auteurs du patrimoine (Du Bellay, Racine, Diderot, Balzac...) la valeur littéraire du contemporain reste toujours à définir/à trouver. La notion de « roman entreprenant » forgée par Aurore Labadie vise ainsi à discriminer, dans la masse de la production littéraire, les textes les plus intéressants du point de vue de la forme, de la composition, de la langue. Il s'agit de déceler dans la production d'aujourd'hui ce qui constituera le canon littéraire de demain, aux risques que l'avenir donne tort aux chercheurs (Viart, 2013). On reconnaît là un des enjeux centraux des rivalités littéraires selon Bourdieu, soit :

« le monopole de la légitimité littéraire, c'est-à-dire, entre autres choses, le monopole du pouvoir de dire avec autorité qui est autorisé à se dire écrivain et qui a autorité pour dire qui est écrivain ; ou, si l'on préfère, le monopole du pouvoir de consécration des producteurs ou des produits. » (Bourdieu, 1991 : 14 ou 1998 : 366)

Mais si on peut se placer du point de vue des chercheurs (une des composantes du champ), l'étude de la conjonction (ou au contraire la divergence) de leurs points de vue avec ceux des écrivains est intéressante. Les chercheurs ont ainsi toujours un temps de retard sur les écrivains, occupés, eux, à écrire leurs œuvres tout en tentant d'occuper (en les créant) des positions prestigieuses et/ou rémunératrices. Ainsi Jean-Charles Massera se plaignait-il, lors d'un colloque à Strasbourg<sup>18</sup>, que les chercheurs aient concentré leurs efforts (en 2013) sur ses premiers livres, publiés en 2000 et 2002, méconnaissant l'évolution récente de son œuvre vers des formes moins « scripturales » (la vidéo, la chanson, les installations artistiques). Pour Bon aussi, l'écriture du travail a été un tremplin vers l'occupation d'autres positions, marquées par des prises de positions formalistes et un délaissement de ce thème initial. D'autres auteurs suivent une trajectoire similaire : les derniers livres de Beinstingel (*Journal de la canicule, Vie imaginaire d'Arthur Rimbaud*) s'éloignent considérablement du thème des restructurations du travail dans les télécommunications.

Enfin, s'il est certain également qu'une volonté de repolitisation du littéraire anime à la fois écrivains et critiques du champ littéraire du travail, on note là aussi avec des divergences parfois significatives, auxquelles il n'est pas étonnant que T. Beinstingel ait été sensible, lui qui est à la fois écrivain et chercheur (Beinstingel, 2017 : 335-339). Les problématiques contenues dans les titres de certains articles (Inkel, 2012), d'ouvrages collectifs comme

18. Intitulé *Discours économique, discours du travail, discours du management: représentation / fiction*, il s'est tenu en juin 2013 à l'Université de Strasbourg et a donné lieu à la publication de *La Langue du management et de l'économie à l'ère néo-libérale* (Grenouillet et Vuillemot dir, Presses Universitaires de Strasbourg, 2015).

*Écrire le travail au XXI<sup>e</sup> siècle, quelles implications politiques ?* (Adler et Heck, 2016) ou exposées dans des thèses (Labadie, 2015 : 26<sup>19</sup>) expriment l'attention portée à cette question. Or, dans les entretiens qu'ils accordent, les écrivains contemporains les plus connus du champ (L. Salvayre, F. Bon, D. Daeninckx ou l'auteur de SF J.-M. Ligny) ont à cœur de distinguer leur « engagement » propre de celui de leur ancêtre Sartre (Florey, 2013 : 35-44) ; ils adoptent des postures individualistes, récuse dans le même temps avec force toute idée de militantisme. Mettant systématiquement en avant un engagement qui passerait par l'écriture, ils soulignent qu'ils sont d'abord et avant tout des écrivains.

Pour pallier peut-être ce manque d'enthousiasme politique explicite des écrivains, une tendance critique chez les chercheurs d'aujourd'hui consiste à trouver chez le philosophe Jacques Rancière des arguments pour identifier un « partage du sensible » et une « politique de la langue » chez les auteurs étudiés (Bonnet, 2012). Plus convaincante me semble la notion d'« implication » forgée par Bruno Blanckeman (2012), qui prend acte de cette distance prise d'avec le politique et d'une conception issue de Sartre ; pour ce dernier, la littérature est un message tourné vers l'autre et peut agir sur le monde pour le transformer, tandis que l'écrivain est nécessairement « situé » dans son époque. La nouvelle « implication » des romanciers procéderait, elle, d'une immersion dans le monde réel et ses activités laborieuses, puisqu'ils « partagent l'univers, voire la situation, de leurs personnages », le travailleur ayant cessé d'être « cette figure sociale de l'altérité pour laquelle l'écrivain, nécessairement privilégié, doit s'engager, mais l'organe d'une communauté à laquelle lui-même appartient » (Labadie, 2015 : 124). Les romanciers du travail contemporains éprouveraient un sentiment de responsabilité face au monde qui ne s'exprime pas (ou plus) dans une parole collective qu'ils semblent au contraire désapprouver, sinon fuir. Par « implication politique », il faut alors surtout « entendre la manière dont les écrivains font du roman le lieu d'une prise de position contre les discours déréalisants tenus sur le monde de l'entreprise » (Labadie, 2015 : 128 et 2016 : 56).

Ainsi peut-on voir dans cette notion la possibilité offerte aux chercheurs d'identifier chez les écrivains du travail l'expression d'un souci politique qui passerait par des voies nouvelles ; et soupçonner, avec T. Beinstingel que « le désir politique est [...] peut-être plus une envie critique qu'une réelle préoccupation d'auteur » (Beinstingel, 2017 : 335).

## Conclusion

L'écriture du travail a eu des conséquences sur la redéfinition du champ littéraire global. Tout d'abord parce qu'il a permis la mise en place, notable, d'un sous-champ particulier avec plusieurs centaines d'ouvrages parus ces dernières années, mais aussi parce qu'il a redéfini à l'intérieur du champ général des positions à la fois politiques et littéraires. Écrire le travail a pu permettre ainsi à certains auteurs d'atteindre, soit la visibilité, soit des positions de prestige. Ces dernières se situent dans le champ de production restreinte, là où les travaux des chercheurs en littérature sont susceptibles de dégager en faveur de certains écrivains un fort capital symbolique. F. Bon est le principal (mais non l'unique) bénéficiaire de cet intérêt critique, et est parvenu à capitaliser les bénéfices issus de deux assignations, l'une

19. « En quoi le roman d'entreprise participe-t-il d'une repolitisation du littéraire ? En quoi est-il, pour le romancier, un lieu d'implication politique et de renouvellement des formes narratives ? » (Labadie, 2015 : 26).

politique, l'autre littéraire, même si la première résulte en partie, à notre sens, d'un malentendu dont toutes les conditions ont été créées pour qu'il ait lieu. L'écriture du travail a été (est toujours) incontestablement l'artisan d'un réinvestissement, critique et/ou artistique, de la question politique en littérature. Elle mobilise un lectorat situé à gauche qui est parfois davantage politisé que les auteurs eux-mêmes.

## BIBLIOGRAPHIE

- Beinstingel, T. (2017), *La représentation du travail dans les récits français depuis la fin des Trente Glorieuses*, thèse de doctorat sous la dir. d'Hervé Bismuth et de Jacques Poirier, Université de Bourgogne-Franche-Comté.
- Blanckeman, B. « L'écrivain impliqué: écrire (dans) la cité », in Blanckeman B. et Havercroft B. (éd.) (2012), *Narrations d'un nouveau siècle, romans et récits français (2001-2010)*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris.
- Blanckeman, B. (2008), *Les récits indécidables: Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq. DOI: 10.4000/books.septentrion.13760.
- Bonnet, G. (2011), « François Bon: Porter les mots dans la lumière publique In: Roman et politique: Que peut la littérature? ». In: Durand-Le Guern, I. (éd.) (2011), *Roman et politique: Que peut la littérature?*, Presses universitaires de Rennes, Rennes. DOI: <http://books.openedition.org/pur/39247>.
- Bourdieu, P. (1991), « Le champ littéraire ». In: *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, pp. 3-46.
- Bourdieu, P. (1998 – 1ère éd. 1992), *Les règles de l'art: Genèse et structure du champ littéraire*, Ed. du Seuil, Paris.
- Caligaris, N., *UBU roi* (2014), Éditions Belfond, coll. « Remake », Paris.
- Casanova, P. (1999), *La république mondiale des lettres*, Ed. du Seuil, Paris.
- David, A.-M. (2016), *Le roman sans projet. Représentations du travail et de la débâcle industrielle dans la littérature française contemporaine*, thèse de doctorat sous la direction de Pierre Popovic, Université de Montréal, Département des littératures langue française, Faculté des arts et des sciences.
- Dulong, R. (1998), *Le témoin oculaire: Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales, Paris.
- Florey, S. (2013), *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve-d'Ascq.
- Goux, J.-P. (2003 – 1ère éd. 1986), *Mémoires de l'Enclave*, Actes Sud, Arles.
- Genette, G. (1987), *Seuils*, Éditions du Seuil, Paris.
- Grenouillet, C. (2012), « Le monde du travail dans les récits de filiation ouvrière ». In: *Intercâmbio*, Série II, n° 4, sous la direction de José Domingues de Almeida, Instituto de Estudos Franceses da Universidade do Porto, Porto (Portugal). URL: <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id05id1184id2581&sum=sim>
- Grenouillet, C. (2015), *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*, Éditions Classiques Garnier, coll. « Études de littérature des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles », Paris.
- Initiales*, dossier n° 25, « Écrire le travail », Sophie Garayoa et Sébastien Le Benoist (dir.), Paris, mars 2011, 59 p.
- Inkel, S. (2012), « Archéologie du politique chez François Bon ». *@nalyse* [en ligne], Dossiers, *Réel du récit/Réel du réel*, vol 7, n° 1, pp. 9-28. URL: <https://uottawa.scholarsportal.info/ojs/index.php/revue-analyses/article/view/385/298>
- Intercâmbio*, 2e série, vol. 5, *La littérature et le monde du travail. Inspiration, représentations et mutation* (2012), Almeida J. D. de et Joao Reynaud M. (éd.), 2012. Revue en ligne: <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id05id1184id2581&sum=sim>. Page consultée le 1er janvier 2018.
- Jablonka, I. (2014), *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Seuil, Paris.
- Jérusalem, F. (2010), « Tournage, ajustage et fraisage: copeaux de mémoire ouvrière dans *Daewoo* et *Billancourt* de François Bon ». In Viart D. et Vray J.-B. (éd.), *François Bon, éclats de réalité*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, pp. 177-183.
- Krzywkowski, I. (2011), « Travail en noir: le travail dans le roman policier contemporain », In: Servoise, S. (2011), *Raison publique* n° 15: *Le Travail sans fin. Discours et représentations à l'œuvre*, Paris, PUPS.
- La Licorne*, n° 103, *Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980*, (2012) Bikialo S. et Engélibert J.-P. (éd.), Presses universitaires de Rennes, Rennes.
- Labadie, A. (2015), *Le roman d'entreprise français depuis les années 1980*. Thierry Beinstingel, François Bon, Nicole Caligaris, Élisabeth Filhol, thèse dirigée par le professeur Bruno Blanckeman et soutenue à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris III.
- Labadie, A. (2016), *Le Roman d'entreprise français depuis les années 1980*. Thierry Beinstingel, François Bon, Nicole Caligaris, Élisabeth Filhol, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. « Fiction / Non fiction », Paris.



Lacoste, C. (2011), *Le témoignage comme genre littéraire en France de 1914 à nos jours*, thèse de doctorat en Sciences du langage réalisée sous la dir. de Tiphaine Samoyault et François Rastier, Université de Paris Ouest Nanterre La Défense.

Lejeune, P. (1975), *Le pacte autobiographique* (Poétique), Ed. du Seuil, Paris.

Levaray, J.-P. (2005- 1ère éd.: 2002), *Putain d'usine*, suivi de *Après la catastrophe* et de *Plan social*, Agone, Marseille.

Martinez, D. (2003), *Carnets d'un intérimaire*, préface de Michel Pialoux, Agone, coll. «Mémoires sociales», Marseille.

Mouralis, B. (2011 – 1<sup>re</sup> éd. 1975), *Les contre-littératures*, Hermann, coll. «Fictions pensantes», Paris.

Panella, C. (2012), «Nouveaux profils de travailleur dans la littérature italienne contemporaine». In: *Intercâmbio*, 2e série, vol. 5, *La littérature et le monde du travail. Inspiration, représentations et mutation*, Almeida J. D. et Joao Reynaud M. (éd.), 2012

Panella C. (2012), «Le retour au réel, entre fiction et témoignage, dans la littérature italienne des 20 dernières années». In: *La Licorne*, n° 103, *Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980*, Bikialo S. et Engélibert J.-P. (éd.), Presses universitaires de Rennes, Rennes.

Pattieu, S. (2013), *Avant de disparaître. Chronique de PSA-Aulnay*, Plein Jour, Plein Jour.

Pattieu, S. (2015), *Beauté parade. Récit*, Paris, le Livre de poche.

Ruffel, L. (2012), «Un réalisme contemporain. Les narrations documentaires». In: *Littérature*, n° 166, *Usages du document en littérature. Production. Appropriation. Interprétation*, pp. 13-25.

Viart, D., Vercier B. et Evrard F. (2005), *La littérature française au présent*, Bordas.

Viart, D. (2007), «Littérature et sociologie, les champs du dialogue». In: Baudorre P., Rabaté D., et Viart D. (éd.), *Littérature et sociologie*, Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, pp. 11-28.

Viart, D. (2008), *François Bon. Étude de l'œuvre*, Bordas, Paris.

Viart, D. (2013), «Au risque du contemporain. Pour une critique des enjeux», *Les Temps Modernes* 2013/1, n° 672, pp. 242-253. DOI 10.3917/ltm.672.0242.

Viart, D. et Vray, J.-B. (éd.) (2010), *François Bon, éclats de réalité*, Publications de l'université de Saint-Étienne, Saint-Étienne.

Vigna, X. (2016), *L'espoir et l'effroi: luttes d'écritures et luttes de classes en France au XX<sup>e</sup> siècle*, La Découverte, Paris.

Vuillermet, M. (2016), *Frontaliers pendulaires, les ouvriers du temps. Récit*, La Rumeur libre éditions, Sainte-Colombe-sur-Gand.

Jacky Schwartzmann, *Mauvais coûts*. Dans ce polar qui dévoile le cynisme et l'inhumanité de l'entreprise moderne, Jacky Schwartzmann, qui a travaillé chez Alstom et dit s'inspirer dans ses romans, des discussions à la machine à café décrit le parcours d'un manager individualiste, tiraillé entre les formes traditionnelles de gouvernances et la gestion à distance. Dans cet extrait, le narrateur qui vient de perdre son père, est confronté à sa supérieure qui ne comprend pas qu'il pose des jours alors que leur service doit gérer des difficultés :

— Le chantier des cinq transfos à Tricastin commence le mois prochain, on a des dizaines de pièces non prévues à commander, on a des tonnes de rapports de non-conformité sur des matières, sur des emballages de joints, on a des dizaines de fournisseurs qui ne sont pas créés, c'est l'enfer...

— Je sais, je sais.

L'affaire des transformateurs de la centrale nucléaire de Tricastin, c'était cent trente millions d'euros. Certaines pénalités de retard pouvaient monter jusqu'à soixante-dix mille euros par jour. Autant dire qu'on était tous tendus. Les commerciaux faisaient de l'huile de peur d'avoir mal vendu la prestation, et donc de tuer la marge. Les techniciens faisaient de l'huile de peur de ne pas tenir les délais, et donc de tuer la marge. Et les acheteurs faisaient de l'huile de peur de ne pas tirer assez les prix des fournisseurs, et donc de tuer la marge. Si tout le monde déconnaît à l'unisson, alors là la marge se chargerait en négatif comme un putain d'électron et ça ferait un beau gâteau à la merde avec une grosse part pour chacun de nous. Itsuka, faiseuse d'huile en chef, n'était pas du genre à garder la pression sur elle. Ça non, elle inondait bien tout le monde, elle avait le stress ultra généreux et le venin super facile. Et pis elle aimait pas du tout le gâteau à la merde. Alors, que mon père soit mort... Ça ne représentait pas un drame, c'était juste un fâcheux contretemps.

Dans ce second extrait, le narrateur évoque les nouvelles formes de management qui ont creusé un fossé avec les anciens ouvriers professionnels, à la fois fiers de leur savoir-faire et soucieux de défendre leurs droits, comme Robert, vieux militant à la CGT :

C'est ça, l'entreprise moderne. T'es à Lyon et, pour payer ton fournisseur de Villeurbanne, tu dois écrire en anglais à un merdeux en Inde. Les directives viennent de trop haut, de connards avec des bonus gros comme ton annuité. Tous les services ont des objectifs précis et fermes qui font que tous les services sont en concurrence. Imaginez : des pompiers qui tendent une toile, pour un mec qui saute par la fenêtre. Eh bien, chacun des pompiers est un service et la toile est l'entreprise. Tout le monde tire de son côté, c'est le statu quo, c'est fébrile, c'est provisoire... Une seule certitude : les services ont des objectifs différents et surtout divergents. Au final, on va dans le mur. La toile se déchire. Dans le même temps, tous les employés sont submergés de mails de communication venus d'on ne sait où, rédigés en anglais par des trous du cul qui intègrent une photo dans leur signature email et qui ont la tête des couillons à qui je cassais la gueule dans les cours de récré. Et faut faire ça, et faut être comme ça, et on est une famille, et la sécurité c'est important, et on doit tous avancer dans le même sens... On dirait du Goebbels, saupoudré sur les PC d'Arema Monde. C'est ça, l'entreprise moderne, c'est globalisé, on n'aime pas les savoirs particuliers et uniques, on n'aime pas les Robert qui savent démonter un disjoncteur de 1956, on veut des process, on veut des méthodes, on veut des certitudes. À plus forte raison depuis qu'American Electrics nous avait rachetés. Ce n'était pas dans toutes les bouches mais ce qui est sûr c'est que c'était dans toutes les têtes : American Electrics. Petit séisme. Des Américains nous avaient achetés, rendez-vous compte. Et pas n'importe quels Américains, attention : ils faisaient dix fois notre taille alors qu'on se croyait énorme. Ils allaient nous bouffer, ou pas, on savait pas trop.

## Quand des romanciers évoquent le travail dans les abattoirs

Marc Lorient\*

**Résumé :** *Le travail en abattoir fait aujourd'hui partie des activités professionnelles les plus dévalorisées et stigmatisées. En plus de conditions de travail particulièrement pénibles et dégradantes (qui en fait potentiellement un sale boulot), les campagnes de dénonciations des conditions de mise à mort des animaux, avec la diffusion de vidéos, ajoute une condamnation morale. Comment est vécue, et éventuellement gérée, la honte associée à un travail si décrié ? La littérature, par sa force d'évocation des processus psychologiques et sociaux en œuvre, apporte un éclairage original et suggestif. Deux romans récents notamment illustrent les apports possibles d'un regard littéraire sur les ouvriers et ouvrières des abattoirs. Dans *Jusqu'à la bête*, Timothée Demeillers (2017) replace l'histoire de son personnage dans les relations sociales complexes et parfois tendues avec ses collègues et sa hiérarchie pour mieux expliquer son geste de révolte. Arno Bertina avec *Des châteaux qui brûlent* (2017) éclaire une autre dimension des processus identitaires : celle de l'action collective et des ambivalences des politiques de la gauche sociale-démocrate face aux travailleurs des abattoirs en particulier et au monde ouvrier en général.*

Parmi les activités professionnelles décriées et déconsidérées, le travail en abattoir occupe une place de plus en plus remarquable, suite aux campagnes de dénonciations des conditions de mise à mort des animaux et à la diffusion de vidéos et la condamnation morale par certains de la consommation de viande.

La recherche scientifique et les écrits littéraires ont parfois contribué à renforcer ces stéréotypes négatifs. Dans les années 1990, différents travaux américains ont tenté de mettre au jour une corrélation statistique entre d'une part la présence d'un abattoir et d'autre part la délinquance, les viols et la criminalité dans des villes ou des comtés concernés ; les travailleurs de ces abattoirs étant supposés porteurs de déshumanisation (Gouveia and Stull, 1995 ; Broadway, 2000 ; Stull et Broadway, 2004, cités par Richier, 2016). De même, de nombreux romans, notamment policiers, ont dépeint les ouvriers des abattoirs comme des monstres cruels et sanguinaires (Izner, 2006 ; Millar, 2010 ; Léon, 2014). Le journaliste Geoffrey Le Guilcher (2017) est d'ailleurs allé enquêter et travailler quarante jours dans un abattoir, pour, selon ses propres termes, « voir si les usines à viande ont enfanté des hommes-monstres. » L'ouvrier d'abattoir est une sorte de stéréotype de « méchant » littéraire, rendu souvent responsable de ses conditions de travail et complice de ses employeurs. Dans cette même veine, Jean-Baptiste Del Amo dans *Règne Animal* (2017), retrace l'histoire d'une exploitation agricole familiale.

\* IDHES Paris I.

Cette famille paysanne est définie par un rapport pathologique au travail : élevant des animaux pour les tuer, la lignée est marquée par la violence qui les déshumanise, en fait des monstres à la fois au physique et sur un plan moral (déviances, cruautés gratuites, misère affective...), du fait de la corruption jugée inéluctable de l'Homme par la mise à mort des animaux.

Le sociologue Séverin Muller, qui a mené une enquête ethnographique dans un abattoir de l'Ouest de la France, rappelle que la stigmatisation et la dévalorisation du travail des « tueurs » s'inscrivent dans un mouvement historique long : « Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce métier était très valorisé et l'est resté tant qu'il était réalisé par les bouchers, c'est-à-dire jusque dans les années 1950, 1960 en France. À partir de cette période, nous sommes passés dans une logique de productivisme alimentaire et agricole. Les bouchers sont sortis des abattoirs, se sont chargés de découper la viande et de la préparer pour la consommation finale. L'abattage est désormais réalisé par des « tueurs » professionnels et donc dévalorisé tandis que la boucherie est restée un métier « noble ». C'est également lié au changement de sensibilité à l'égard de la mort animale. Tant que les populations vivaient majoritairement en milieu rural, il était admis qu'on tue les animaux pour les manger ensuite. C'était souvent un moment festif. L'abattage dans un système industriel fait peur car plus distant de notre vie quotidienne. On préfère que tout reste invisible. Or, la mort est violente. On a tendance à l'oublier car nous sommes dans une société qui esthétise la mort, la rend acceptable, notamment quand elle a lieu à l'autre bout du monde. Cela devient scandaleux à partir du moment où l'on voit des images. C'est choquant parce que les actes sont violents mais aussi parce que cela nous renvoie à notre propre responsabilité de consommateur de viande ». <sup>1</sup> Il poursuit en expliquant que « l'industrialisation de l'abattage, l'augmentation régulière des cadences, ont conduit à durcir encore la mise à mort des animaux, considérés comme des produits et non des êtres vivants. Or, ce sont les ouvriers des abattoirs, pourtant les premières victimes de ces conditions de travail, qui sont rendus responsables des mauvais traitements. »

Cette « culpabilisation des victimes » a été dénoncée et critiquée par des journalistes et des romanciers qui se sont intéressés aux travailleurs des abattoirs. Upton Sinclair avec son roman *La Jungle* (publié en 1906) avait voulu pointer les conditions de travail et de vie déplorables des travailleurs de la viande à Chicago. Mais, comme il le regrette lui-même (dans un entretien au magazine *Cosmopolitan* d'octobre 1906), ses lecteurs auraient été plus sensibles à la question de la qualité des aliments qu'à la souffrance des travailleurs et de leur famille : « J'ai visé le cœur du public et par accident je l'ai touché à l'estomac ». La plupart des romanciers ou journalistes (Lepe- tit, 2015; Le Guilcher, 2017; Bertina, 2017; Demeillers, 2017), qui ont depuis voulu rendre compte du travail épuisant et des difficultés des salariés de ce secteur ont fait un constat similaire. La question du bien-être animal ne fait que s'ajouter au discrédit public. Comment la littérature peut-elle rendre compte des souffrances vécues par des travailleurs stigmatisés et des moyens qu'ils tentent de mettre en œuvre pour y faire face ? Peut-elle présenter les ouvriers des abattoirs comme des acteurs de leur construction identitaire collective plutôt que comme des monstres ou des victimes ? Que peut-elle nous apprendre du rapport au travail dans ce contexte difficile ? Comment éclaire-t-elle les ressorts de la honte sociale ?

1. Entretien au magazine *Politix*, numéro du 23 septembre 2016 : « Abattoirs : Le rythme de travail des salariés n'est jamais remis en question. »

La honte sociale reste un objet encore peu étudié par les sociologues. Vincent de Gauléjac (1996) envisage la honte par rapport au décalage social ressenti par l'individu en raison de sa biographie. Il évoque notamment la dévalorisation narcissique d'appartenir à un milieu social mal loti, déconsidéré, qui fragilise inconsciemment la construction identitaire. Cette analyse laisse une large place au psychisme du sujet et aborde finalement assez peu le contexte collectif et social. La littérature est devenue une source d'inspiration pour les sciences sociales. Les récits d'écrivains sur la honte ressentie par des intellectuels par rapport à leur milieu social modeste d'origine constituent une référence en sociologie : Annie Ernaux (1974, 1997), Didier Eribon (2009) ou plus récemment Edouard Louis (2014) ou l'américain J. D. Vance (2016). Plus centrés sur les parcours personnels, ces récits accordent donc peu de place également aux pratiques et stratégies collectives de résistance et gestion du stigmate et du « sale boulot »<sup>2</sup>.

La façon dont un groupe stigmatisé ou mal-aimé tente de défendre son image et son identité est pourtant un sujet classique la sociologie depuis les travaux d'Everett Hughes (1951). Dans le cadre du travail, des études ont par exemples explorés la façon dont les policiers, par l'entraide, la solidarité de corps, la construction collective de la noblesse de leurs missions, des stratégies relationnelles avec la population, résistent à la mauvaise image qu'ils ont dans une partie du public (Loriol, 2012). D'autres recherches ont porté sur les éboueurs (Corteel et Lelay, 2011), les prostituées (Pryen, 1999 ; Comte, 2010), les salariés des pompes-funèbres (Bernard, 2009), etc.

L'étude de la honte associée à un travail décrié et dévalorisé comme celui des ouvriers des abattoirs devrait donc permettre de mieux préciser les éléments qui font qu'un groupe professionnel se voit déconsidéré, mais aussi les éventuelles ressources collectives qui peuvent être mobilisées ou non pour faire face à cette stigmatisation ; autrement dit, la construction sociale de l'indignité ou de la fierté professionnelle. Deux romans récents offrent à cet égard un éclairage intéressant et complémentaire. Dans *Jusqu'à la bête*, Timothée Demeillers (2017) replace l'histoire de son personnage dans les relations sociales entretenues avec ses collègues et sa hiérarchie pour mieux expliquer son geste de révolte. Arno Bertina avec *Des châteaux qui brûlent* (2017) éclaire une autre dimension des processus identitaires : celle de l'action collective et des ambivalences des politiques de la gauche sociale-démocrate face aux travailleurs des abattoirs en particulier et au monde ouvrier en général.

## I – *Jusqu'à la bête* de Timothée Demeillers (2017) : un collectif ouvrier fragilisé

Timothée Demeillers a lui-même travaillé quelques mois dans un abattoir – où sa mère avait également été embauchée – semblable à celui décrit dans son roman. Il y a d'ailleurs occupé un poste similaire à celui de son personnage principal. Pour son deuxième roman, cette expérience lui a semblée propice à une création littéraire sur un univers dur et intense. Sa situation d'étudiant-travailleur et la connaissance de l'entreprise par sa mère lui ont donné en même temps une bonne compréhension du travail et une certaine distance, car il n'envisageait pas de faire toute sa carrière dans le secteur. Cela pourrait expliquer sa vision particulière des relations sociales et de l'individualisation du travail.

2. Pour le sociologue Everett Hughes, le « sale boulot », qui recouvre les tâches physiquement dégradantes et humiliantes ou contraires à la morale commune est souvent délégué ou rejetée auprès de travailleurs subalternes qui, de leur côté tentent de limiter la souillure morale qui en découle (Hughes 1951).

Le récit est fait par le narrateur, Erwan, ancien ouvrier des abattoirs et incarcéré à la maison d'arrêt de Rennes pour un crime que l'on ne connaîtra précisément qu'à la fin du livre (même si le lecteur est amené petit à petit à reconstituer l'histoire). Les souvenirs personnels et professionnels du narrateur alternent avec de petites vignettes sur sa vie en prison, souvent comparée à la vie à l'usine (enfermement, temps bloqué, fausses relations sociales, privation de liberté, surveillance humiliante...). Les bribes de souvenir permettent peu à peu au lecteur de recomposer son itinéraire : révolte contre un père autoritaire, abandon scolaire ; entrée provisoire à l'abattoir qui devient définitive (contrairement à ce qu'a vécu l'auteur) ; histoire d'amour éphémère mais intense avec une intérimaire venue travailler à l'abattoir pour financer ses études ; rejet de plus en plus exacerbé des conditions de travail après cette déception amoureuse ; renvoi pour « faute grave » suite à plusieurs absences en début de semaine et, pour finir, meurtre d'un commercial qu'il a toujours ressenti comme arrogant et méprisant à son encontre (reflet de la domination croissante du marketing sur la production).

La trame narrative mêle problématiques psychologiques (père maltraitant, consommation de drogue précoce, déception amoureuse, misère affective, rivalité sexuelle inégale avec le commercial...) et problématiques sociales (pauvreté, échec scolaire, conditions de travail usantes avec des cadences de plus en plus élevées, écarts croissants entre le monde des bureaux et celui des ateliers, mépris...) pour expliquer la dérive du personnage. Si l'intrigue semble à première vue conforter le préjugé traditionnel (les travailleurs des abattoirs seraient des assassins en puissance), la proximité créée avec le lecteur conduit à une réflexion plus subtile, malgré l'issue fatale.

Ce qui caractérise le travail en abattoir, pour Erwan, c'est d'abord l'effet de la fatigue, de l'usure, des TMS, des douleurs qui s'installent : « C'est ce qui se dit, que le temps nous roule dessus. Nous écrase comme un 3,5 tonnes qui nous passerait sur le corps, comme si de rien n'était, comme par mégarde, et tous les jours on se relèverait un peu plus fripés, un peu plus cabossés, un peu plus déformés par la vie qui trace des tranchées dans nos gueules, des rides dans nos existences, des vallons dans nos organes, qui font qu'à vingt ans on en paraît quarante et qu'à la retraite on est bons pour la morgue. On est déjà foutus, le cœur, les poumons, le foie, les articulations, les muscles, les os, tout ça salement amoché, et on revient s'amocher tous les lundis, retour au poste, comme aimantés, pour un nouveau lundi et une nouvelle semaine. Une de plus vers la retraite. Et une autre et encore une autre. Un nouveau lundi. Et le temps qui passe. Et le temps qui ronge. Le temps qui peu à peu rend fou. On le sent. Venimeux et destructeur. Qui s'infiltre dans les pores de nos peaux. Dans les fibres de nos muscles. Le temps nous faisant vieillir alors que l'horloge tourne à peine. »

L'usure n'est pas que physique, elle est aussi morale, celle de la course sans fin que l'on ne peut jamais être fier d'avoir finie ; pour laquelle il n'y a pas de reconnaissance ni de réalisation de soi. « Suivre la cadence infernale de la chaîne, de la chaîne où l'on ne peut que mal faire son boulot. Pas de récompense. Pas de félicitations. Pas de moyens de se rattraper. Soit on suit le mouvement, et c'est ce qui est attendu de nous. Soit on ne le suit pas et on est sanctionné. On ne peut pas aller plus vite. On ne peut pas être plus efficaces. On peut juste suivre. C'est tout. » (55)

Les rythmes de travail ne sont pas imposés par la nature de l'activité ni par les exigences du métier, ce qui les rendraient plus supportables (Roche, 1987), mais par des impératifs commerciaux et de rentabilité, ce qui renvoie à la subordination du salarié et non à son engagement personnel. «Au moment des fêtes, des promotions, le rythme de la chaîne est sournoisement augmenté, sans que la direction ne le reconnaisse ou juste “à demi-mot” : C'est juste que tout devenait un peu plus rapide. Qu'on avait l'impression d'être fatigué. De ne pas y arriver aussi bien que les autres jours. C'était simplement le rythme que devenait à peine tenable» (77)

Etre soumis à une organisation du travail décidée de l'extérieur et ne pas pouvoir mettre en œuvre véritablement son savoir-faire inhibe toute fierté professionnelle. Il n'y a pas de grandeur du métier qui justifierait les contraintes : « Quel intérêt quand on n'a pas la noblesse du boucher qui travaille ses viandes, qui les bichonne, qui les rend belles pour les vendre. Qui les aime, qui les chérit, qui gagne sa vie avec. Nous, on gagne notre vie avec rien. On est juste au service de la machine, qui transporte de la viande. Elle pourrait transporter des pastèques, des conserves ou des générateurs électriques, ça ne changerait rien. On serait payé pareil. Sauf que je n'aurais pas besoin de travailler dans ce froid. Dans cette odeur.» (66) La comparaison avec un autre métier plus prestigieux, celui de médecin, illustre par l'humour noir et l'ironie la difficulté à mettre à distance le « sale boulot », le contact avec le sang et les cadavres : « Deux tabliers par jour. Qu'on jette avec désinvolture dans le bac de linge sale. Dans des grands sacs en toile de jute. Tous les tabliers maculés. Des litres de sang. On a presque l'air de médecins. Dans un hôpital. Un hôpital où on serait occupé à tuer. Pas à sauver. Pas à guérir. Juste à tuer. Pas à recoudre mais à découper » (121). Neutraliser le « sale boulot », c'est valoriser la noblesse ou du moins l'importance de la tâche (à l'instar du chirurgien qui sauve de vie) et déléguer les aspects les moins valorisants à des groupes subalternes (les aides-soignantes ou les agents de service pour les médecins hospitaliers). Rien de tel n'est possible pour les ouvriers des abattoirs relégués et même cachés par leur direction. Leur rôle dans la chaîne alimentaire est dénié.

L'indignité sociale est ainsi renforcée par la subordination hiérarchique et l'existence de mondes sociaux séparés entre les salariés de la tuerie et l'encadrement ; ce qui empêche une représentation partagée du travail et de ses difficultés : « Deux mondes hermétiques côte à côte. L'administration et la production. L'administration avec leurs belles affiches d'ouvriers heureux, qui ouvrent de belles bouches remplies de belles dents bien blanches. Qui rient de bon cœur. Personne n'a des dents comme ça, sur la chaîne. Tous ont la dentition amochée. Les dents noircies par des années de tabac. Les dents jaunies par les abus d'alcool. Les trous béants dans le sourire. On remplace jusqu'aux prémolaires, et après tant pis. C'est pour ça qu'on ne rit jamais à gorge déployée, à l'usine. On serre les lèvres. Qui cachent les trous. Qui cachent la misère. Mais c'est l'image que les patrons se font de leurs travailleurs. Des ouvriers heureux. Des ouvriers joviaux. Des ouvriers blagueurs. Mais ici, dans cette petite salle, pas d'ouvriers radieux » (128-129). C'est ainsi une fausse image des ouvriers qui est montrée, la vraie étant cachée, dénigrée, stigmatisée, d'autant que le collectif ouvrier ne parvient pas à forger ses propres représentations pour inverser le stigmate et valoriser le travail.



L'ambiance dans les ateliers permet en effet tout juste de supporter le travail, mais ne permet pas la création d'un véritable collectif capable de porter une parole alternative sur le travail, comme le montre l'usage des blagues (de cul, sur les Arabes...) sans rapport avec l'activité ou l'entreprise. « Les railleries qui fusent, les histoires qui se répètent d'une semaine à l'autre. D'un mois à l'autre, d'une année à l'autre. Celles qui étaient racontées par les anciens, qui les transmettent aux plus jeunes. Et puis, dès que quelqu'un de vaguement nouveau arrive dans le service, c'est l'occasion d'une bonne tranche de rigolade. Les mêmes blagues pour faire passer un peu le temps. Les mêmes ricanements. Pour penser à autre chose. Pour créer quelque chose qui n'est pas du lien. Mais pas du vide non plus. » (12) L'humour déconnecté du travail et des situations collectivement partagées est un signe de la précarité des collectifs de travail (Loriol, 2018). Ne pas pouvoir rire de soi-même, de l'absurdité des situations qui nous sont imposées, révèle les fragilités et les doutes du groupe, empêche une mise à distance du « sale boulot » comme du stigmaté.

Il s'agit en effet d'une fuite, souvent individuelle, plus que d'une lutte collective ; un peu comme le recours à la drogue : « Alors si tout devient trop bruyant, il n'y a toujours moyen d'aller fumer un joint, se planquer quelques minutes avec Paul, un petit jeune qui bosse sur la chaîne d'abattage. Pour échapper à cet endroit. Aux gestes répétés à l'infini. Paul et moi à côté de la guérite des fumeurs, adossés au hangar, un peu en retrait, un peu planqué, un joint fumé en silence, en aspirant de grosses bouffées pour faire monter l'effet plus vite. L'odeur qui se répand à la guérite. Personne n'est dupe. Mais on n'irait pas dénoncer. Chacun a sa technique pour rendre l'environnement supportable. Tout le monde à sa solution. » (61). On pourrait parler d'une sorte d'individualisme collectif bienveillant, mais qui ne témoigne pas d'une vraie solidarité entre ouvriers. D'ailleurs, Paul, le seul ami d'Erwan, ne le défendra pas lors de son procès. Il ne pourra pas apporter le point de vue des ouvriers, ni évoquer de circonstances atténuantes liées aux conditions de travail et d'emploi, au geste fatal de son collègue, trop pris qu'il est dans sa propre souffrance et sa propre solitude.

La situation de salarié provisoire ou de salarié de passage avant la fin des études, comme pour Timothée Demeillers, s'avère de plus en plus fréquente, résultat d'une stratégie délibérée de gestion de la main-d'œuvre selon un syndicaliste : « La direction semble maintenant avoir une nouvelle stratégie pour traiter l'usure précoce des salariés : les faire tourner plus vite. Elle joue sur le turnover de jeunes qui ne resteront qu'un ou deux ans dans la boîte. » (Geffroy, 2016). Cela rend la genèse de collectifs de travail plus délicate et réduit les capacités de résistance collective, la construction d'une confiance et de normes partagées. À quoi bon intégrer et socialiser les nouveaux arrivants s'ils ne sont pas destinés à rester, si la poursuite des études ou les dures conditions de travail les font fuir précocement. Sans transmission des règles de métier, pas de transmission de la fierté du travail bien fait ni des stratégies collectives de défense (Loriol, 2018).

## 2 – Arno Bertina – *Des châteaux qui brûlent* (2017): une identité politique confisquée?

L'approche d'Arno Bertina est différente car elle porte moins sur l'activité de travail (même si celle-ci est évoquée à travers l'usure des corps) que sur l'emploi et la place des ouvriers dans l'économie contemporaine ; mais aussi sur la façon dont la gauche sociale-démocrate gère cette question. À travers le combat contre la fermeture annoncée de leur abattoir, c'est une forme de dignité, voire de revanche sociale, qu'essayent de retrouver les salariés qui décident de prendre en otage le secrétaire d'état chargé de gérer la « reconversion » ou plutôt les licenciements. C'est en s'inspirant librement du combat des Fralib qui ont partiellement sauvé leur entreprise en créant une société coopérative et participative (Scop), mais aussi de l'histoire des abattoirs Doux en Bretagne, que l'auteur imagine ces dix jours de confrontation. En se mettant successivement dans la tête d'un grand nombre de personnages, ce roman polyphonique parvient à dépasser les histoires individuelles pour rendre compte des identités blessées et de la violence qui peut en résulter. Le secrétaire d'Etat lui-même est un personnage composite qui amalgame des postures d'Arnaud Montebourg (il s'appelle Montville!), des déclarations méprisantes d'Emmanuel Macron sur les ouvriers, des fragments de discours écologiques, etc. Il finit par camper un personnage à la fois totalement improbable et imaginaire, mais qui offre un bon résumé des contradictions de la gauche socialiste française en 2016 face aux restructurations et à la mondialisation financière.

L'entreprise, présentée comme non rentable, ne peut plus être une source d'identification positive : « Un groupe agroalimentaire couvert de dettes se casse la gueule ? C'est nous, La Générale Armoricaïne. On était 4 000 il y a cinq ans, on n'est plus que 2 000 maintenant et le sort de l'entreprise est entre les mains du tribunal de commerce ? Magnifique ! » De plus, pour justifier son projet de reconversion, le secrétaire d'Etat dévalorise la fonction même de l'entreprise qui ne serait plus de produire des aliments utiles aux autres, mais d'être au contraire polluante, néfaste : « Et il nous explique que l'entreprise pour laquelle on se casse le cul est un acteur de la malbouffe, que c'est un rapport dégueulasse aux animaux – est-ce qu'il a pas dit “ criminel ” ? »

Le modèle économique que la direction de l'entreprise a choisi (et sur lequel les ouvriers n'ont aucune prise) en décidant d'exporter vers les pays du Golfe sous forme congelée la production de poulet ne permet pas de mettre en avant le rôle social positif de l'entreprise. Il apparaît en outre peu écologique : « Le kérosène des avions qui emportent nos poulets en Arabie saoudite c'est la faute à nos collègues licenciés le mois dernier ? S'il y avait du boulot, est-ce que j'en prendrais pas un autre, plus propre... ? » Mais l'opprobre retombe sur les ouvriers, comme s'ils étaient responsables tant de leur activité que du chômage qui les frappe. Comme le dit l'un des personnages, les pouvoirs publics devraient « s'en prendre aux familles régnantes qui préfèrent continuer à vivre sur les subventions à l'export – salut patron ! – en se foutant de préparer le jour où elles tomberont plus... » Il faudrait au contraire « lutter contre les PDG qui plantent la boîte avec des stratégies débiles. Un mec doit payer s'il raye l'aile d'une voiture, mais quand il envoie 3 000 salariés à Pôle emploi il peut continuer à faire de la voile tous les week-ends, ou un golf. »

Dès lors, tenter d'être tout de même fier de son travail, c'est risquer d'être accusé d'entériner les objectifs de la direction, d'être complice de fautes qu'on ne reproche pourtant qu'aux ouvriers : « On est la graisse noire des engrenages qu'on ne peut pas accuser des directions prises par le chauffeur. Dans sa tête de ministre, les deux strates sont bien collées, il nous aura entendues – certaines – parler fièrement de l'abattoir parce qu'on vend nos poulets et nos plats cuisinés dans le monde entier, et il croit qu'on est solidaires des choix de la direction, à cause de ça. Il ne voit pas que c'est le visage de notre drame, cette fierté. — C'est le visage de notre drame, cette fierté. » N'ayant pas choisi de produire de la volaille halal pour l'exporter sous forme congelée, les ouvrières tentent toute de même, pour rendre leur travail plus supportable de valoriser leur travail. Mais cette valorisation se retourne contre elles, les faisant les faux comparses d'une politique d'entreprise qu'ils ne contrôlent pas. Le travail bien fait n'est plus dès lors une valeur positive, source de fierté, mais un piège qui renvoie à l'indignité.

L'auteur attribue à son personnage de secrétaire d'Etat la fameuse phrase d'Emmanuel Macron sur les ouvrières d'un abattoir de volailles en Bretagne qui auraient des problèmes d'emploi car elles seraient illettrées et sans permis de conduire. Cette remarque est perçue comme une nouvelle humiliation : « Quand t'as dit qu'on est des illettrées t'as dit un vrai truc alors merci pour ça. Pas toutes évidemment, y en a qu'ont leur brevet – et quand on se blague c'est toujours la plus grosse carte : “Hé oh la pouilleuse, j'ai mon brevet moi madame !” Puis, y a aussi toutes celles qu'ont pas connu l'école d'ici, mais seulement au bled... » Un peu plus loin, cette ouvrière continue son monologue interne : « Tu t'es pas demandé si j'avais l'argent pour le passer ton foutu permis, non t'as tout de suite choisi une seule explication : celle qui fait mal. Si t'avais dit “Elles ont pas l'argent”, ça m'aurait fait moins mal. » Elle termine évoquant les autres ouvrières qui rejettent le plan social : « Je comprends les collègues quand ils disent : “La mobilité que vous nous servez tout le temps c'est de l'Aspégic pour supporter des conditions de travail encore plus dures”, en ayant du trajet en plus, et des frais de voiture, qu'on aille où est le boulot (par exemple, et peu importe si notre vie elle est à gauche, ou nos parents, ou les écoles des mômes). La seule chose qui m'intéresse c'est c'que ça m'a fait. Eh ben là, “illettrée”, et “voiture”, et “chercher plus loin”, tout est entré dans ma tête et c'est descendu sur le cœur, sur le ventre, et ça s'est mis à peser lourd... ! » Le coût de la mobilité est en effet comparativement beaucoup plus élevé pour les classes populaires aux revenus modestes. Elles sont en outre plus dépendantes des réseaux locaux d'entraide qu'ils soient familiaux ou de voisinage. S'en couper, c'est perdre une partie des ressources nécessaires à la survie dans la précarité.

L'humiliation et la stigmatisation des ouvriers sont enfin renforcées par les campagnes menées par les mouvements de protection des animaux. C'est notamment l'introduction de caméras pour réaliser des images clandestines des salariés au travail, souvent obligés par les rythmes de production d'effectuer des gestes apparemment cruels, qui est perçue comme une atteinte à la dignité : « En fait on veut pas être vus en train de faire ces gestes-là, avec la façon qu'on a de les faire, c'est-à-dire en s'en foutant complet apparemment, comme des machines. Et l'image filmée par ce type elle dira rien d'autre, elle montre pas la tempête dans nos crânes, bien sûr.

Prendre les poussins vivants, qui piaillent et tout le monde autour de nous, et à la télé, et dans les magazines, tout le monde trouve ça mignon, tout doux, eh ben les prendre et les jeter comme les machines qu'on est. On fait des gestes mécaniques parce qu'on nous dit d'aller vite. Car c'est pas nous qu'on règle la vitesse du tapis roulant!»

Pourtant, c'est bien l'ouvrier qui est rendu moralement responsables des actes que le décalage entre le travail prescrit et le travail réel le contraint à effectuer, comme donner un coup de pied pour stopper un poussin qui a quitté le tapis roulant. «On s'demandera pas si faut choisir, vraiment, entre un poussin et un salarié de La Générale. Le témoin c'est notre visage sans expression qu'il va retenir, sous la charlotte, c'est nos mains qu'il va fixer, les coups de pied qu'on peut donner quand y en a un qui réussit à sauter du tapis roulant...» La compassion des militants de la cause animale pour le sort des bêtes d'élevage, victimes innocentes, contraste alors avec l'absence de compassion pour les ouvriers, perçus comme des êtres cruels du fait de l'image qu'ils renvoient.

### **2.1. La lutte comme moyen de se revaloriser collectivement**

La lutte sociale, même désespérée, même si elle met en œuvre une certaine violence, est d'abord un moyen, face à cette situation difficile et à la stigmatisation des ouvriers, de retrouver un peu de dignité, de prouver à soi-même et aux autres que l'on vaut plus que ce qu'ils pensent. «Je viens du salariat, de l'usine, je parle cette langue – celle des conditions de travail, celle des conflits dans lesquels on se lance pour pas crever sans avoir dit un dernier mot, c'est-à-dire sans véritable espoir, juste pour l'honneur, couler la tête haute ou espérer la mettre une dernière fois aux gens de la direction, et bien profond» explique ainsi l'un des organisateurs de la séquestration.

La lutte commune est aussi l'occasion de rapprochements, de confidences, de partages des émotions et des difficultés que l'on n'aurait pas osé faire auparavant. Il est possible d'avouer ses fragilités, puisque tout le monde partage finalement des difficultés et des angoisses similaires, comme l'évoque cet ouvrier qui est surpris qu'un collègue et membre de sa belle-famille, avec lequel il avait eu peu de rapports auparavant, lui fasse part de tourments personnels : «Il a eu le sentiment qu'en étant honteux il pouvait enfin me parler, me trouver? Qu'il était redescendu sur terre et bien dans la merde où je me trouvais moi, en étant manut à l'abattoir crotté, honteux...? Ou c'est un hasard, et il aurait pu aussi bien me parler d'un truc glorieux...?» La «honte sociale», si elle peut être partagée, si elle est exprimée dans le cadre d'un conflit collectif, pourrait devenir moins «honteuse»?

Si l'on peut plus facilement se sentir solidaires, c'est que la lutte est enfin vécue comme une action positive, une action dont on peut être fier : «On te parle tous de communauté parce qu'on bosse pour la même boîte, mais aujourd'hui je sais que ça suffit pas car avant qu'on s'installe dans l'abattoir et qu'on y dorme j'ai jamais voulu tomber dans les bras de mes collègues, ceux de mon atelier pas plus que les autres. Au contraire, là, d'heure en heure, et malgré les engueulades, on est tellement fiers, à s'embrasser chaque fois qu'on se croise – même ceux que je connais à peine. C'est la communauté par le haut, ça n'a rien à voir avec la communauté par le malheur ou bien l'abrutissement.»

Résister, c'est reprendre, ne serait-ce que symboliquement, son destin en main, décider ensemble de faire quelque chose : « On s'est comme promis de ne pas laisser quelqu'un nous rendre honteux une autre fois, de ne pas ajouter à la misère. » Cela passe par une prise de parole, la capacité à pouvoir mettre ses propres mots sur les situations, à raconter leur propre vision de l'histoire, même si elle est moins clinquante, moins prestigieuse : « Quand les pauvres laissent des bourgeois parler pour eux, ceux-là finissent par dire tout autre chose, leurs mots sont plus stylés – ils puent moins des chaussettes et ils ont l'haleine plus fraîche, leurs mots. »

Il s'agit de renverser la représentation des choses, de ne pas se laisser définir par l'adversaire : « Tant qu'on s'insurge pas, on valide que c'est nous qui coûtons cher, que c'est nous qu'on travaille mal ou pas assez, que c'est nous la "masse salariale", les charges, et pas le "capital" ou l'essentiel, la richesse. » Aux discours sur le coût du travail, des réponses sur celui du capital. Contre les reproches de mobilité et d'adaptabilité insuffisantes, la remise en cause des choix de gestion des décideurs économiques et politiques. Une tentative désespérée pour que la honte change de camps.

## Conclusion

Ce qu'il a de commun dans ces deux mises en scène du travail en abattoir, c'est la difficulté et la fragilité du groupe pour se définir lui-même et se réapproprier le travail et le métier ; pour reconquérir un peu de fierté. Définis pas les autres, la hiérarchie, les hommes politiques, les salariés se voient imposer une identité dévalorisée, stigmatisante contre laquelle ils tentent de lutter malgré les armes inégales ; d'où le recours à la violence, individuelle dans le premier cas, collective dans le second.

Le fait de « penser » avec les personnages, de rattacher leur situation, leur parcours, leurs relations avec leurs pensées intimes, leurs émotions, leurs colères, apporte des pistes stimulantes pour en quelque sorte « sociologiser » leur psychologie, et non pas, comme cela est trop souvent le cas, psychologiser les relations sociales. Pour Anne Barrère et Danilo Martuccelli (2009), le projet sociologique et le projet romanesque partagent la même intention de replacer l'individu dans son contexte, dans les situations, les récits. Mais il s'en distingue par la façon dont cette inscription est pensée. Il ne s'agit pas de donner sens à un personnage ou une situation à travers une grille de lecture particulière (comme la psychanalyse ou la sociologie des positions ou des dispositions sociales), mais de donner à voir et entendre une multitude de petites choses banales qui donnent chair et réalisme aux personnes et évènements décrits sans que ces multiples détails fassent forcément sens. Cette démarche permet de redonner toute sa place à l'imaginaire, aux rêveries, à la nostalgie et la subjectivité, sans devoir nécessairement les rattacher à quelques principes explicatifs qui dépasserait les personnes et les situations.

La force de ces deux romans est d'offrir à la fois une présentation réaliste des situations et une évocation symbolique des enjeux sociaux et politiques. Leur lecture croisée apporte ainsi de nouveaux éléments d'intelligibilité et de compréhension du vécu des restructurations dans des emplois stigmatisés ; d'affiner la sensibilité du lecteur aux petites formes de domination et aux stratégies collectives difficiles ou entravées pour y faire face.

Bref, de relier des faits particuliers et des pensées personnelles à des enjeux sociaux, politiques et économiques, c'est-à-dire à développer l'imagination sociologique au sens de Charles Wright Mills (1959).

Par rapport à une enquête ethnographique ou à un travail de sciences politiques, ces deux ouvrages apportent une proximité ressentie avec des personnages d'autant plus éloignés du quotidien de la plupart des lecteurs qu'ils sont souvent cachés et stigmatisés dans le monde réel. Le partage des émotions avec des personnages dominés et dévalorisés mais qui résistent (par un acte individuel violent dans un cas, par l'action collective dans l'autre) pourrait induire, suivant les lecteurs et leur propres trajectoires sociales, des formes d'identification cathartique, d'empathie, d'indignation, de remise en cause des préjugés, etc. En créant ainsi, notamment par un style direct proche du langage parlé et vernaculaire, des détails précis et concrets, des références à l'actualité, une impression de réalité plus sensible que pour un simple compte-rendu académique, c'est à une autre forme d'intelligence du social qu'invitent ces investigations littéraires. Leur puissant arrière-fond symbolique leur donne une portée qui dépasse les cas décrits. Et cela d'autant plus que ces romans ne peuvent être vus, contrairement à d'autres sur la souffrance ou le stress au travail<sup>3</sup>, comme une simple illustration de théories psychologiques ou sociologiques antérieures. C'est pourquoi, il est possible d'en proposer une lecture sociologique, comme dans le présent article, tout en laissant la porte ouverte à d'autres interprétations.

3. À l'instar d'Emile Zola, marqué par les théories de son époque sur la maladie mentale et la dégénérescence héréditaire. Parmi les romans contemporains beaucoup sont influencés par les approches psychologiques voire psychanalytique comme *Les heures souterraines* de Delphine de Vigan (2009) retraçant un cas de harcèlement proche des analyses de Marie-France Hirigoyen; *Je vais mieux* (2013) de David Foenkinos sur des douleurs psychosomatiques au dos; Françoise Bourdin, décrit le burn-out d'un libraire dans *Face à la mer* (2016). En symétrie, un texte comme *Qui a tué mon père*, d'Edouard Louis (2018) doit beaucoup aux travaux sociologiques de Pierre Bourdieu. Pour une discussion plus large, voir l'introduction de ce dossier.

- Barrère A., Martuccelli D. (2009), *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Lille, Presses universitaires du septentrion, 336 p.
- Bernard, J. (2009), *Croquemort – Une anthropologie des émotions*, Paris, Éditions Métailié, 216 p.
- Broadway, M. J. (2000), Planning for change in small towns or trying to avoid the slaughterhouse blues, *Journal of Rural Studies*, (16): 37-46.
- Comte, J. (2010), Stigmatisation du travail du sexe et identité des travailleurs et travailleuses du sexe, *Déviance et Société*, 3 (Vol. 34) : pp 425 – 446.
- Corteel, D. et Lelay, S. (2011), *Les Travailleurs des déchets*, Préface d'Alain Corbin, Èrès, col. Clinique du travail, 331 p.
- De Gauléjac, V. (1996), *Les sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Logique clinique ».
- Eribon, D. (2009), *Retour à Reims*, Fayard, coll. « A venir », 247 p.
- Ernaux, A. (1974), *Les Armoires vides*, Gallimard.
- Ernaux, A. (1997), *La Honte*, Gallimard, 1997.
- Geffroy, S. (2016), *A l'abattoir*, Éditions du Seuil, collection Raconter la vie, 96 p.
- Hughes, E. C. (1951), Work and Self, in J.H. Rohrer, M. Sherif (eds): *Social Psychology at the Crossroads*. Harper & Row, p. 313-323
- Izner, C. (2006), *Le talisman de la Villette*, 10-18.
- Le Guilcher, G. (2017), *Steak machine*, Editions Goutte-d'Or.
- Leon, D. (2014), *L'inconnu du Grand Canal*, Calmann-Lévy, « Noir ».
- Lepetit, B. (2015), *Un séjour en France – Chronique d'une immersion*, Plein jour.
- Loriot, M. (2018), *Le rapport au travail des jeunes*, *Revue de la littérature*, INJER, 110 p.
- Louis, É. (2014), *En finir avec Eddy Bellegueule*, Le Seuil.
- Millar, S. (2010), *Redemption Factory*, Fayard.
- Paulin, F. (2017), *La peste soit des mangeurs de viande*, Manufacture De Livres.
- Pryen, S. (1999), *Stigmate et métier. Une approche sociologique de la prostitution de rue*, PUR.
- Richier, J-P (2016), « Opérateur d'abattage: un métier comme les autres? » 14 mars 2016, Blog Médiapart: Pour un monde un peu moins pire. <https://blogs.mediapart.fr/jean-paul-richier/blog/140316/operateur-dabattage-un-metier-comme-les-autres>
- Stull, D. & Broadway, M. (2004), *Slaughterhouse blues: The meat and poultry industry in North America*. Toronto, Ontario, Canada: Wadsworth.
- Stull, D. et Griffith, D. (1995), *Any Way You Cut It: Meat Processing and Small-Town America*. Lawrence: University of Kansas Press.
- Vance J.D. (2016), *Hillbilly Elegy*, Harper & Row.

Simone Weil à la fin de l'année 1934 entame une expérience de travail en usine. À partir de ses notes, elle écrit un article sous le pseudonyme de S. Gallois intitulé «La vie et la grève des ouvrières métallos» paru dans le numéro 234 du 10 juin 1936 de la revue La Révolution prolétarienne.

Me voici sur une machine. Compter cinquante pièces... Les placer une à une sur une machine, d'un côté, pas de l'autre... manier à chaque fois un levier... ôter la pièce... En mettre une autre... Compter encore... Je ne vais pas assez vite. La fatigue se fait déjà sentir. Il faut forcer, empêcher qu'un instant d'arrêt sépare un mouvement du mouvement suivant. Plus vite, encore plus vite! Allons bon! Voilà une pièce que j'ai mise du mauvais côté. Qui sait si c'est la première? Il faut faire attention. Cette pièce est bien placée. Celle-là aussi. Combien est-ce que j'en ai fait les dernières dix minutes? Je ne vais pas assez vite. Je force encore. Peu à peu la monotonie de la tâche m'entraîne à rêver. Pendant un temps, je pense à bien des choses. Réveil brusque: combien est-ce que j'en ai fait? Ce ne doit pas être assez. Ne pas rêver, forcer encore. Si seulement je savais combien il faut en faire! Je regarde autour de moi! Personne ne lève la tête, jamais. Personne ne sourit. Personne ne dit un mot. Comme on est seul! Je fais quatre cent s pièces à l'heure. Savoir si c'est assez? Pourvu que je tienne cette cadence au moins.



La contrainte. Ne jamais rien faire, même dans le détail, qui constitue une initiative. Chaque geste est simplement l'exécution d'un ordre. En tout cas pour les manœuvres spécialisés. Sur une machine, pour une série de pièces spécialisées, pour une série de pièces, cinq ou six mouvements simples sont indiqués qu'il faut simplement répéter à toute allure. Jusqu'à quand? Jusqu'à ce qu'on reçoive l'ordre de faire autre chose. Combien durera cette série de pièces? Jusqu'à ce qu'un chef donne une autre série. Combien de temps restera-t-on sur cette machine? Jusqu'à-ce-que le chef donne l'ordre d'aller sur une autre. On est à tout instant dans le cas de recevoir un ordre. On est une chose livrée à la volonté d'autrui. Comme ce n'est pas naturel à un homme de devenir une chose, et comme il n'y a pas de contrainte tangible, pas de fouet, pas de chaîne, il faut se plier soi-même à cette passivité. Comme on aimerait pouvoir laisser son âme dans la case où on met son carton de pointage et la reprendre à la sortie! Mais on ne peut pas. Son âme, on l'emporte dans l'atelier. Il faut tout le temps la faire taire. À la sortie, souvent on ne l'a plus parce qu'on est trop fatigué.

## Trois textes de Didier Daeninckx sur le monde du travail

Présentation par Roland Pfefferkorn

Didier Daeninckx a commencé à travailler à seize ans et demi, en 1965-1966 après avoir fréquenté l'enseignement technique dans la banlieue parisienne où il vit toujours. En Mai 68 il a tenté avec une poignée de collègues de monter une section syndicale CGT dans une entreprise à capitaux américains. Vers 1970-1971, il a découvert le roman noir américain et Manchette quand il était ouvrier imprimeur. Il lisait les textes surréalistes, Desnos, Breton, Éluard, Picabia, il allait voir Brecht, des expositions. Quand un patron lui faisait une réflexion qui ne lui plaisait pas, le soir même il lui disait d'aller de se faire voir et le lendemain il avait du boulot. Avec la crise de l'imprimerie, il s'est retrouvé avec cette mentalité de dire «va te faire foutre» mais sans boulot assuré à la suite et obligé d'accepter n'importe quoi.

*«À un moment, j'ai dû rester dans une imprimerie qui était vraiment bas de gamme. Pendant des mois et des mois, j'ai imprimé le même formulaire. Je m'en souviens, c'était le formulaire de réparation des voitures Renault, un formulaire en liasses autocopiantes sur un papier d'une couleur la première semaine, et une autre couleur la suivante, je devenais dingue. J'étais comme Charlot dans Les temps modernes. [...] c'était vraiment la déprime totale : le sentiment de faire pour l'éternité un boulot totalement dégradé, le sentiment aussi de voir disparaître un métier et pas n'importe lequel. [...] D'un seul coup, tout s'effondrait. Je me suis retrouvé au chômage sans retrouver de boulot. Je crois que c'est en réaction au fait d'avoir imprimé toujours la même chose que je me suis mis à écrire. Là, chaque mot est différent, on a le sentiment d'inventer. En 1977, je commence à écrire un bouquin, Mort au premier tour, [...] Et ça ne marche pas. J'envoie le texte à dix éditeurs, neuf me répondent négativement, le dixième ne me répond pas. Donc je retourne travailler, je recommence à être un peu imprimeur, un peu animateur et cinq ans après, en 1982, alors que je suis journaliste localier à Villepinte, le dixième éditeur me répond qu'il veut me publier. Cela m'a donné le courage d'en écrire un deuxième. Pendant cinq ans, j'avais complètement abandonné toute idée d'écrire un second bouquin.»*

Chez Didier Daeninckx la préoccupation sociale et la résistance à l'ordre établi est toujours là, il est à l'opposé de l'écriture de la soumission, comme par exemple celle d'un Houellebecq porté aux nues par les médias dominants. Dès son second roman, *Meurtres pour mémoire*, paru en 1983, Daeninckx se passionne aussi pour les enquêtes historiques en mettant en lumière les activités sinistres passées d'un Papon qui, faut-il le rappeler, était ministre sous Giscard en compagnie d'un Bigeard. Il tente plus largement de comprendre, et de faire comprendre, pourquoi et comment des institutions fortes, prestigieuses, comme l'université ou l'armée, éprouvent le besoin de transformer leur personnel en exécutants soumis.

*Meurtres pour mémoire*, le propulse parmi les auteurs de polars les plus en vue. « Grâce à l'écriture, j'ai réussi à me libérer du travail. Ce que je fais, c'est un véritable travail mais librement consenti, j'ai la maîtrise de mes horaires, j'ai réussi à conquérir ma part d'utopie. Par exemple, j'ai décidé de travailler autour d'un personnage de la Commune de Paris, personne ne m'a rien demandé, je me suis passionné pour ça, je lis plein de livres, je rassemble de la documentation et je consacre des mois à ça. En même temps, mon appartenance au milieu littéraire ne m'a pas coupé des relations avec des gens impliqués ; dans ma famille, tout le monde bosse. Je me sens à l'aise et en symbiose avec les gens qui s'en prennent plein la gueule. Ce n'est ni du misérabilisme ni de la solidarité, je suis bien là. Ce sont des gens avec lesquels il n'y a pas de chiqué. Il y a une vérité des rapports humains qui fait qu'on est véritablement à l'aise pour tracer son chemin ».

Ça m'est tombé dessus fin mars sous la forme d'un coup de téléphone de Jean-Marc Salmon, un ami chercheur en sciences sociales.

- Les cheminots vont se mettre en grève pour la défense du service public et ça risque de s'installer dans la durée. Tu serais d'accord si on lançait, à quelques-uns, un appel à la solidarité financière ?

Je ne me doutais pas que la syllabe « oui » aussitôt prononcée allait envahir les deux mois suivants et que les projets d'écriture consignés sur de petites feuilles volantes allaient être recouverts par l'urgence. En quelques semaines, la cagnotte hébergée sur leetchi.com allait gonfler jusqu'à dépasser le million d'euros versés par près de 30 000 citoyens sociaux, qu'il allait falloir inventer, avec les organisations syndicales cheminotes, une association pour indemniser les grévistes demandeurs de manière égalitaire, participer à nombre de rencontres, d'assemblées générales, répondre à des demandes d'interviews, bachoter sur les propositions de l'intersyndicale pour aiguiser les arguments à opposer au rouleau compresseur de la propagande des chaînes à jet continu.

Et comme toute rencontre fait naître une étincelle, le fait que plusieurs dizaines d'écrivains soient signataires de l'appel à la générosité solidaire, a fait germer l'idée qu'il serait utile de produire du texte pour expliquer notre présence auprès des travailleurs du rail. Nous nous y sommes mis, avec Jean-Marie Laclavetine et l'appui d'une maison d'édition enthousiaste, Don Quichotte. Une académicienne, Danielle Sallenave, un prix Renaudot, Annie Ernaux, un prix Médicis, Geneviève Brisac, un maître de la bande dessinée nobélisable, Jacques Tardi, et Lola Lafon, Gérard Mordillat, Laurent Binet, François Morel, Guillaume Maurice, Bernard Chambaz, Mako, trente en tout, ont répondu à l'appel. Ils ont évoqué leur rapport à l'imaginaire ferroviaire, utilisant toutes les formes de la création littéraire, poèmes, souvenirs, carnets de voyage, fiction policière, anticipation. On a réussi à boucler le projet en quinze jours, un record, sous le titre « La bataille du rail. Cheminots en grève, écrivains solidaires », un bouquin vendu en librairie et dont l'ensemble des droits d'auteur seront reversés à la caisse de grève.

Lors de ce « contrat à durée déterminée par le mouvement de grève » né d'un « oui » rapide au téléphone, j'ai réussi à grappiller quelques heures pour travailler à certains des projets notés sur les petites feuilles volantes recouvertes par l'urgence. Il y a celui-ci, par exemple, qui évoque le travail et la jeunesse :

#### JEUNESSE, BANLIEUE DE LA VIE

Si l'enfance est le cœur de la vie, la jeunesse est la première de ses banlieues. Une manière de s'éloigner tout autant que de continger. Et comme dans la géographie urbaine, un simple tour de périphérique suffit pour constater qu'aucune banlieue n'est semblable à une autre. De la Chapelle à Passy, de Montreuil à Saint-Cloud, les portes sont ouvertes en permanence. La ville n'est plus close, en apparence. Pourtant, des frontières beaucoup plus étanches que les anciens pointillés, sur les cartes d'Europe, régulent les mouvements. Certaines contrées sont plus propices aux adolescences attardées, d'autres vous précipitent sans retard dans l'âge adulte. Peter Pan demeure le contemporain d'Oliver Twist. De porte en porte, le temps de la jeunesse n'est pas égal pour tous.

Je ne connais de la jeunesse des rallyes mondains que des échos auxquels font pendants en stéréo ceux de la jeunesse des tournantes. Ce que je vois autour de moi dans le cadre sans fard du réel n'est pas un entre-deux. Beaucoup de ceux que je croise ont dans les yeux cette écharpe de rêve, ces nuages effilochés qui embrument le quotidien de fantastique.

Depuis deux ans, Francis passe la moitié de sa vie adossé à la vitre du restaurant, côté salle l'hiver, côté terrasse l'été. Au début, il parlait avec les cinq autres livreurs, mais depuis il a pris l'habitude de rester branché sur sa musique. On lui tape sur l'épaule pour le prévenir que c'est cuit, il enfourne les pizza dans la caisse fixée sur le porte-bagages de la mob, prend la feuille de route et passe son casque par-dessus les écouteurs. Il bosse le samedi et le dimanche, et en horaires décalés trois autres jours de la semaine, enfile les sens interdits, roule sur les trottoirs, indifférent aux gueulantes des piétons. L'avenir, pour le moment, est borné par sa roue avant. A vingt-deux ans, la seule chose qui l'obsède, c'est de mettre assez d'argent de côté pour s'arracher de chez ses parents, prendre un appart et vivre avec Laurent, un vendeur de chez Virgin qui lui fournit pas mal de CD empruntés au trust.

Nasser ignore que le quartier qu'il habite fait partie de ce grand ensemble diffus baptisé "Zones Urbaines Sensibles" où le chômage est passé à 35 % de la population dans le même temps où il tombait sous la barre des dix au plan national. Personne ne lui a expliqué, quand il était encore temps, qu'il pouvait y avoir un rapport entre ces chiffres et sa vie personnelle. Il était passionné d'informatique, d'exploits sportifs. Sa vie a basculé à l'entrée d'une boîte de nuit, en vacances, quand un "physionomiste" lui a tiré dessus. La balle a frôlé l'oreille, juste la sensation de brûlure, et ce bruit de tonnerre, surtout, qui n'est plus jamais sorti de sa tête. Il y a quelques temps, une fausse bouche de métro avait été édiflée sur la place de la mairie d'Aubervilliers, pour exiger le prolongement de la ligne de La Chapelle jusqu'au centre-ville. Une superbe imitation en style Guimard tout droit sortie d'un atelier de décors de cinéma. Elle est restée un mois en place, puis on l'a démontée. J'ai croisé Nasser. Il m'a pris à part, m'a montré l'emplacement vide.

— Il se passe de drôles de choses ici aussi : ils ont volé la station de métro de la mairie.

La dernière fois où j'ai entendu parler de lui, il avait cassé la vitrine d'un magasin. Chopé par les flics, un nom revenait sans cesse dans son délire, celui de Richard Durn, le tueur fou de Nanterre qui avait fait un carnage en plein conseil municipal.

Stéphanie a toujours été fascinée par les mystères du corps humain. Son plus beau cadeau de Noël reste la panoplie de chirurgien trouvée au pied du sapin, pour ses dix ans. L'oeil collé au microscope, elle observait une gouttelette de sang avec le même émerveillement qu'un astrophysicien découvrant une nouvelle planète. Soutenue par toute la famille, elle s'est accrochée au-delà du possible pour obtenir son bac, l'entrée en fac de médecine. Elle a perdu pied au bout de deux ans, et galère aujourd'hui dans une maison de retraite. La hargne la tient, elle sait qu'un jour, elle reprendra ses études. Elle prouvera qu'on avait raison de miser sur elle. Elle y parviendra. Il lui faut simplement dix fois plus d'énergie qu'à d'autres mômes nés près d'autres portes : les enfants de cadres supérieurs qui représentent 13 % des lycéens obtiennent 47 % des bacs de la série C. Les enfants d'ouvriers qui représentent 40 % de la même tranche d'âge doivent se contenter de 8 % de ces diplômes.

Lisa a toujours voulu ressembler aux filles de papier glacé. Il faut avouer qu'elle avait de sacrées dispositions pour ça. De longues jambes, une taille haute, une bouche amoureuse, des yeux infinis. Elle a ajouté un tatouage sur l'épaule, un diamant dans la narine et du volume à ses seins. Le monde de la nuit l'a toujours fasciné. J'ai eu peur pour elle quand elle approchait de trop près les sables mouvants. Hôtesse d'accueil, serveuse, barmaid, elle a fréquenté le monde du showbiz jusqu'à croire, un moment, que le tutoiement signifiait que les portes étaient ouvertes. Elle s'est présentée au casting du Loft 2 mais n'a pas été retenue. Avec deux cents autres collègues, elle branche son casque et son micro à mi-temps pour répondre aux questions des abonnés d'un service de téléphones portables. Elle affine sa silhouette pour le casting du Loft 3.

Une guerre civile africaine a jeté la famille d'Abdul sur les récifs espagnols et de là sur les contreforts du bassin parisien. Ce qu'il avait vu là-bas avait fait de lui une bête sauvage. A l'école, personne ne pouvait comprendre que les seuls rapports que le monde avait entretenus avec lui étaient d'une violence inouïe, que ses agressions tant verbales que physiques n'étaient que préventives. Si on le regardait encore, c'était pour constater que la vitesse de la chute s'accélérait. Jusqu'au jour où une main s'est attardée sur son épaule, celle d'un éducateur qui aurait dû le virer du centre, à cause d'une centième connerie et qui, au lieu de lui parler du pays lui a parlé de «son» pays, de «son» histoire, du continent africain, des griots, des poètes, d'Amadou Hampaté Ba, de Wole Solynka. Abdul a fini par les lire, et s'y retrouver. Aujourd'hui, il écrit de drôles d'histoires, des contes africains de Seine-Saint-Denis dans lesquels les personnages traditionnels de son enfance, leurs croyances, percutent la vie des quartiers périphériques. Il commence à les lire dans les écoles. Il récolte en échange les centaines de sourires innocents qui, à un moment, lui ont fait défaut.

Je pourrais encore évoquer Bouba, un Burkinabé sans papiers dont je suis devenu le parrain républicain. Bouba qui, après le travail clandestin, vient apprendre la sculpture traditionnelle sur bois et sur coloquintes aux gamins du quartier du Landy. Je pourrais évoquer Coralie qui de stage en stage apprend son métier de journaliste, de Renaud aussi qui, à vingt-trois ans, vient de trouver son premier boulot à «durée indéterminée». Qui n'y croit toujours pas. Je pourrais parler d'Aurélie, la copine de tous ceux-là, qui bâtit une thèse sur la banlieue nord et sa représentation au cinéma tout en s'occupant de la réinsertion de gamins aux destins partis en quenouille.

Je les regarde en me disant qu'un rêve peut garantir tous leurs rêves. Et ce rêve tient en un seul mot : égalité.

Le groupe de tête venait juste de dépasser le panneau émaillé marquant la sortie d'Amiens quand Alexis se décida à allonger le pas pour refaire son handicap et se porter à hauteur d'une fille dont le balancement des hanches faisait chavirer ses nuits depuis qu'il l'avait aperçue, au départ de Lille. Il rajusta le sac dans son dos, d'un haussement brusque des épaules, se faufile entre deux groupes de marcheurs silencieux, et vint se placer dans son sillage. Il profita du passage d'une voiture pour se déporter sur la droite. Leurs bras nus entrèrent en contact. Elle tourna la tête pour s'excuser d'un sourire. Il se jeta à l'eau avec ses pauvres mots.

— Ça commence à être dur... Je n'ai pas trop l'habitude...

Il eut droit à un autre sourire.

— Vous marchez depuis quand ?

— Je suis parti de Roubaix. Et vous ?

— De Bruxelles.

— Bruxelles ? Je croyais qu'il n'y avait que des Français.

— Non, hier j'ai rencontré un Danois. Moi je fais partie d'une petite troupe de chômeurs belges.

— Vous devez être fatiguée, non ?

— Pas vraiment... Il faut se raconter des histoires, se chanter des chansons, dans la tête, et surtout ne pas penser à ses jambes.

Le problème, c'est que c'était ça son problème : penser à ses jambes... Ils couvrirent un bon kilomètre en silence. La route partageait le morne paysage picard en deux espaces identiques. Une rangée d'arbres, un océan de terres betteravières parsemées de quelques villages îlotiers à droite comme à gauche. Ils contournaient le bourg endormi de Boves quand elle ranima la conversation.

— Et qu'est-ce que vous faites, à Roubaix ?

— Pas grand-chose...

— Je voulais dire... avant...

— J'ai bossé dans une imprimerie pendant une dizaine d'années. J'étais conducteur offset. Sur une machine à feuilles... Ça me plaisait bien... On imprimait de la pub, des bouquins, des pochettes de CD, de DVD...

Il dévida sa vie. Dans le désordre. Avec ses parties droites, évidentes, ses nœuds facilement démêlables, ses embrouillaminis supportables et ses accumulations de problèmes inextricables. Les mots coulaient naturellement, et pourtant cela faisait des mois, des années, qu'il n'avait pas eu le courage de réunir les morceaux épars de sa propre existence, de s'avouer ses défaites... La gamine qu'il voyait de moins en moins, les amitiés distendues, les démenagements improvisés, l'apprentissage de la solitude. L'impression de se dématérialiser, de ne même plus être l'ombre de soi-même... Tout en parlant, il se demandait ce qui le poussait à se confier ainsi. Depuis trois ans, les échecs s'étaient accumulés, comme si le malheur prenait un malin plaisir à se dédoubler... Il se posa la question, un bref instant, de savoir si l'inventaire de la déchéance pouvait exercer la moindre séduction sur la jeune femme.

Ils s'arrêtèrent pour fumer une cigarette dans un abri en béton des cars Citroën. Les autres marcheurs les saluèrent au passage. Il y avait là une majorité de types largués depuis des lustres, des fantômes que les statisticiens planquent sous le sigle commode de S.D.F., des êtres qui payent de leur

morcellement le retour à la compétitivité des entreprises, les cobayes oubliés des plans d'adaptation de l'économie qui rendent l'individu inapte au quotidien. La veille, ils avaient été reçus par le maire communiste d'une petite ville de la périphérie amiénoise. Après le discours de bienvenue et de solidarité, tout le monde s'était retrouvé dans la salle des mariages pour un vin d'honneur. Au deuxième toast, une bagarre avait éclaté entre le fils d'un ancien mineur du Pas-de-Calais et un ex-chauffeur poids lourd à propos du chien du premier qui, selon l'autre puait plus que de raison. L'adjoint à la culture s'était pris un pain de trois livres en tentant de les séparer, et c'était lui, Alexis, qui avait rétabli le calme et la concorde.

Il apprit qu'elle se prénomrait Sylvie, et que son diplôme de puéricultrice ne lui avait servi qu'à décrocher des boulots de serveuse, de caissière dans les boutiques de Saint-Gilles, d'Ixelles ou de Molenbeek.

— Le seul rapport avec la puériculture, c'est que les patrons se prenaient pour des mômes et qu'ils voulaient que je les cajole...

Ils reprirent la route alors que le gros de la troupe disparaissait de leur vue, derrière un rideau d'arbres, dans un des seuls virages du parcours. Ils accélérèrent pour que l'écart ne se creuse pas jusqu'à l'étape du soir, un foyer de jeunes travailleurs perdu au milieu de la marée des entrepôts, dans la zone industrielle de Roye. Quelques militants d'extrême gauche, une poignée d'anarchistes vinrent les saluer, puis ils eurent droit à un repas standard sous le regard vitreux des pensionnaires habituels avant d'aller récupérer des forces sur les tatamis du gymnase attenant. Ils prirent une douche à tour de rôle, dans les vestiaires, puis Alexis déroula son sac de couchage près de celui de Sylvie. Ils parlèrent longuement dans la lumière douce qui tombait de la verrière, et s'endormirent à l'aube, main dans la main.

Le départ eut lieu vers neuf heures, le lendemain matin. Une demi-douzaine de nouveaux marcheurs s'étaient joints au cortège qui empruntait toute la largeur de la rue principale de la zone industrielle obligeant les camions citernes, les camions toupies, les semi-remorques à rouler au pas. De temps en temps, des klaxons rythmaient les slogans des manifestants : « Cho, cho, chômage ras l'bol »... Alors qu'ils s'engageaient dans le cœur commerçant de Roye, Alexis se détacha soudainement de Sylvie. Elle fit quelques mètres, emportée par le défilé, puis rebroussa chemin pour le rejoindre sur le trottoir où il se débarrassait de son sac.

— Qu'est-ce que tu fais ? Ça ne va pas ?

Pour toute réponse, il leva la tête vers l'inscription qui surmontait la devanture d'une vaste boutique aux fenêtres obscurcies par des affiches : « Imprimerie picarde ».

— Quand tu as demandé poliment, pendant des années, une chose à laquelle tu avais droit et qu'on te l'a toujours refusée, il ne te reste plus qu'une chose à faire...

Elle le fixa droit dans les yeux.

— Et c'est quoi ?

— La prendre !

Les doigts d'Alexis se posèrent sur le bec-de-cane. Il traversa le bureau d'accueil, entra dans l'atelier et repéra du premier coup d'œil une petite machine japonaise, une Hamada, qu'on avait dissimulée sous de larges feuilles de papier pour la protéger de la poussière. Les vingt ouvriers suspendirent leur travail pour l'observer tandis qu'il découvrait la presse. Alexis fit



comme s'ils n'existaient pas. Il vérifia les rouleaux, l'encrier, le blanchet, les margeurs, brancha la prise de force et la mit en marche, par à-coups, graissant les rouages au moyen d'une burette qu'il avait dénichée sur une étagère, entre les boîtes d'encre. Le patron de l'imprimerie s'était approché et l'observait, les yeux écarquillés.

— Je peux vous demander ce que vous êtes en train de faire ?

Alexis avait levé la tête tout en s'essuyant les mains avec un chiffon.

— Vous le voyez bien, je la remets en route...

L'homme avait choisi d'en rire.

— Mais c'est moi qui commande ici, et je ne vous ai rien demandé !

— Je sais, mais ça ne change rien...

Alexis avait chargé la marge de papier, accroché une plaque autour du cylindre, empli l'encrier à l'aide d'une spatule et les premières feuilles imprimées commençaient à tomber dans la recette quand les ouvriers imprimeurs, les relieurs, le massicotier, le clicheur, se décidèrent enfin à faire mouvement vers lui. Le conducteur de la Nébiolo quatre têtes, la plus grosse des machines de l'atelier, s'était dévoué. Pas très grand mais râblé, des muscles entretenus à la gonflette qui tendait le tissu de la salopette.

— C'est quoi ton gag exactement ?

— Quel gag ?

— Ben de rentrer dans l'imprimerie et de te mettre au boulot comme si tu faisais partie du personnel... Où tu veux en venir ?

— Je ne veux en venir nulle part : je suis arrivé. À partir de maintenant, je bosse avec vous.

— Mais tu es complètement dingue ! On n'a jamais vu ça. On ne sait même pas qui tu es. Personne ne t'a embauché. Le taulier ne te filera pas un centime...

Alexis se baissa pour prendre une cigarette dans son sac à dos.

— J'ai l'habitude. Ça fait des mois et des mois que je ne touche plus rien. Ici au moins, je servirai à quelque chose.

Alertés par la direction de l'Imprimerie picarde, les gendarmes de Roye refusèrent de bouger. Ils avaient déjà assez à faire avec les chômeurs en marche. Le cas d'un « demandeur d'emploi » prenant un poste de travail en otage ne s'était jamais présenté, on avait même pris l'habitude de les présenter comme des « fainéants », et le brigadier de permanence ne savait quel article de loi invoquer pour intervenir. Le plus sage était de s'en remettre aux tribunaux. Les correspondants de la presse régionale se montrèrent plus décidés que les corps constitués. L'action du marcheur pour l'emploi fut annoncée et amplement commentée sur les ondes des trois radios du secteur puis relayée dans la France entière par leurs réseaux. Un premier rebondissement s'afficha en milieu d'après-midi sur les écrans des portables : une marcheuse belge qui répondait au prénom de Sylvie venait d'occuper un poste de puéricultrice dans une crèche de Montdidier, à une vingtaine de kilomètres de Roye. Au cours de la semaine qui suivit, plusieurs dizaines de milliers de personnes se conformèrent à l'exemple d'Alexis et de Sylvie. Des gens remettaient en marche des lignes de production chez Goodyear, chez Whirlpool, des bricoleurs toutes mains réhabilitaient les écoles poubelles de Marseille, on rebouchait les nids de poule sur les nationales abandonnées, on jardinait bio sur les pelouses des grands ensembles, on venait tenir compagnie aux employés des péages, dans leurs guérites, des parents donnaient des cours de

rattrapage, on organisait des cours de français, de géolocalisation dans les maquis administratifs pour décrocher le papier planqué qui change la vie, on lançait des centres de loisirs pirates, des équipes doublaient les ouvriers sur les chaînes de productions, des randonneurs nettoyaient les abords des villes couplés à des brigades de recyclage, des hôtes improvisées remplissaient les caddies, à la demande, des comédiens privés de scènes envahissaient les hôpitaux, les maisons de retraite pour lire le journal, de la poésie aux grabataires...

Quelques jours plus tard, il y avait une tête de plus, où que vous alliez. Un pilote supplémentaire dans la cabine de l'Airbus, un agent de renseignement à la sécurité sociale, un médecin scolaire au collège, un inspecteur du travail au coin delà rue. Le mouvement ne cessait de prendre de l'ampleur et après un mois de ce bouleversement, tout le monde attendait avec angoisse la date fatidique du 30 septembre et la réaction des presque trois millions de personnes qui avaient pris un poste de travail en otage sans être assurées de recevoir le moindre salaire en retour du travail effectué. La grande majorité des habitants du pays mesurait à quel point ce doublement de la présence humaine avait changé le climat dans les rues, mais quand l'usager laissait la place au salarié régulier, le jugement se teintait d'inquiétude : « C'est bien beau tout ça, mais combien ça va me coûter ? »

Le Président de la République se décida à prendre la parole la veille du jour crucial, à treize heures, sur l'ensemble des chaînes de télévision publiques et privées et cela depuis les bureaux à dorure de son palais. Les caméras étaient en place et il s'apprêtait à répondre aux questions de Jean-Pierre Pernaut quand Alexis vint prendre place à côté du journaliste vedette de TF1. Le Président, interloqué voulut intervenir mais Sylvie ne lui en laissa pas le temps. Elle lui tendit la main :

— On fait équipe...

Et c'est un quart d'heure plus tard, alors que La Marseillaise résonnait encore dans les salons de l'Élysée, que la première grève éclata. Les salariés réguliers des transports cessèrent le travail pour exiger l'embauche immédiate de leurs doubles. Ceux-ci se réunirent aussitôt et leur apportèrent leur soutien.

Ça peut paraître idiot, mais ce matin-là j'étais assez fier d'étrener mon nouveau cartable. Je n'aime pas les sacs à dos, surtout ceux avec des peluches, des fanfreluches, et il avait fallu fouiner dans les rayonnages du magasin pour mettre la main sur une sacoche assez grande pour contenir tous mes livres de cours, les cahiers ainsi que la trousse de crayons et de stylos. Que du neuf pour me porter chance, me donner du courage. Je suis arrivé le premier dans la cour de récréation de l'école de formation accélérée, rue de Bagnolet, puis je les ai vus pousser la grille un à un. Le seul qui m'a serré la main, c'est Gérard. Une sorte de gros nounours autiste qui s'est plongé dans la lecture de L'Équipe. Les autres se sont contentés de tourner la tête, de passer devant moi comme si je n'existais pas, l'air absent. À part Richard et Sébastien qui m'ont toisé en se poussant du coude, le rictus aux lèvres. J'ai pris l'habitude de l'hostilité ou de l'indifférence, par contre je n'ai jamais pu me faire au mépris. Je sais que je n'aurais pas dû, mais j'ai soutenu leur regard. On a toujours un peu peur dans ces cas-là, sauf qu'on ne peut pas s'empêcher d'y mettre une once de défi, on sent que l'œil brille et que l'autre, en face, ne le supporte pas.

La salle se situe au deuxième étage. Les tables étaient empilées dans le fond, avec les chaises, et il a fallu les installer face au bureau. Je me suis retrouvé isolé, entouré d'une sorte de vide sanitaire. Le problème c'est que quand le prof a commencé son cours, il a fait comme si c'était normal, il n'a rien trouvé à y redire. La même chose s'est reproduite pendant toute la semaine, personne n'a réagi à cette mise à l'écart, même le directeur lorsqu'il est venu saluer la nouvelle promotion. À la cantine, j'étais le seul à manger seul. C'est Richard qui a ouvert les véritables hostilités. On avait décidé de jouer au foot, au moment d'un inter-classes. Le tirage au sort m'a désigné pour faire partie de son équipe. Il m'a repoussé vers l'autre camp.

— Nous, on ne veut pas de morts-vivants !

Ils se sont tous mis à rire, sauf Gérard qui a piqué du nez vers ses chaussures. C'est peut-être pas grand-chose, mais je lui suis reconnaissant de ne pas s'être joint à la meute. Je suis allé me mettre dans un coin. J'ai passé le temps en matant, au loin, les filles qui faisaient de l'exercice de l'autre côté des grilles, au-dessus des voies abandonnées de la Grande Ceinture.

En remontant les escaliers, j'ai compris que le « mort-vivant » de Richard leur avait plu. Ils l'avaient tous adopté à une exception près. Le lendemain, une affiche d'un film d'horreur, « Le retour des morts-vivants » était scotché sur ma table, puis j'ai trouvé des petites figurines de monstres en plastique glissées dans mon cartable. J'ai fini par me plaindre au responsable de la formation qui a noté l'ensemble de mes griefs avant de m'adresser au psychologue scolaire. L'homme en blouse blanche a commencé par me dire que ce n'était pas bien méchant, que vu mon état je ne devais pas m'attendre à autre chose. J'ai tout d'abord pensé qu'il plaisantait à froid, j'ai lu ça quelque part, que c'est souvent ce que font les psychologues pour évacuer le stress des consultations. Je me suis vite rendu compte que ce n'était pas le cas lorsqu'il m'a fait passer les tests : en me penchant je voyais qu'il notait « B » quand je répondais « A » et qu'il inscrivait « A » quand je disais « B ». À l'issue de l'entretien que j'avais moi-même sollicité, j'étais classé comme inapte aux études auxquelles j'avais pourtant accédé grâce au concours national de sélection.

J'étais tellement anéanti, tétanisé, par cette décision que je ne me suis pas présenté aux cours, le lendemain. C'est ma femme qui m'a conduit à la consultation psychiatrique de l'hôpital Lariboisière pour passer une contre-expertise qui s'est soldée par des conclusions exactement inverses.

Au cours des semaines suivantes, j'ai écrit à toutes les autorités possibles et imaginables pour attirer leur attention sur la manière dont j'avais été traité, j'ai déposé des recours au tribunal correctionnel, au tribunal administratif, j'ai alerté les journaux, les radios, les télévisions. Ça commence à bouger, mais je sais que même s'ils me donnent raison, je ne retournerai jamais à l'École de Formation Accélérée de la Police Parisienne : on n'y aime pas les flics albinos.

### **Workers diaries since the 1950s: The double experience of work and writing**

Eliane Le Port

Based on a dozen diaries written by female and male workers published since the early 1950s and from interviews made with authors, this article focuses on the motivations and ways of the diarist practice of workers, in order to grasp what changes daily writing brings to the writing about work. When authors write about professional experiences on a daily basis, a close link is established between the concrete experience of reality and its immediate recomposing through writing in other spaces than the workplace. The multiple dimensions of professional activity and of the actors themselves which appear in the books weaken the discourse on stress and monotony that is frequently found in workers' texts. While the first motivation of the workers who choose to write in diaries is to describe and explain what goes on daily in the workplace, other aspects can be found, which relate to the singularity of witnesses, and have an effect on the discourse concerning work.

### **The representation of work in the literary field and contemporary criticism**

Corinne Grenouillet

Since the 1990s and especially at the turn of the twenty-first century, the theme of work has emerged, both in the novels published at each year, but as an object of academic study among literary researchers. It is this double emergence that is questioned. This contribution emphasizes what characterizes the literary approach to work (ie the priority given to research and highlighting the literary value) and focuses on two aspects: to write about the theme of work or to study this literature may mean the search for a place in the literary field, or also expresses a political expectation or the hope of a repolitization of literature, whose reception of the work of François Bon (Daweoo) is revealing.

### **Work in slaughterhouses and collective management of social shame. The gaze of two contemporary novelists.**

Marc Lorient

Slaughterhouse work is today one of the most devalued and stigmatized occupations. In addition to particularly painful and degrading working conditions (which potentially makes it a "dirty work"), campaigns to denounce the conditions for killing animals, along with the broadcasting of videos, adds a moral condemnation. How is lived, and possibly managed, the shame associated with so much criticized work? Literature, by its force of evocation of the psychological and social processes, sheds an original and suggestive light. Two recent novels illustrate the possible contribution of a literary gaze on the slaughterhouse's workers. In *Jusqu'à la bête*, Timothée Demeillers (2017) puts the story of his character in the complex and sometimes tense social relations with his colleagues and his hierarchy to better explain his gesture of revolt. Arno Bertina with *Des châteaux qui brûlent* (2017) sheds light on another dimension of identity processes: that of collective action and the ambivalence of the policies of the social-democrats left against workers in slaughterhouses in particular and the working class in general.

# 3 d'ici & d'ailleurs

## Sortir du dolorisme. Le monde des fileuses de soie japonaises de l'entre-deux-guerres<sup>1</sup>

Sandra Schaal\*

Le Japon se vit confronté à la concurrence économique internationale dans les premières années de l'ère Meiji (1868-1912). Cependant, soucieux de faire accéder son pays au rang de grande puissance, le gouvernement de l'époque s'efforça de le moderniser. Sous la bannière du slogan « un pays riche, une armée puissante », il décida, d'une part, de doter le Japon d'une puissante armée nationale et entreprit, d'autre part, de mettre en place une industrie moderne et performante. Sur ce dernier point, il concentra son effort sur des secteurs d'activité apparus sous le shogunat d'Edo (1603-1868) comme la construction navale et le textile. Faisant du textile le fer de lance de sa politique de modernisation économique, l'État finança la construction de manufactures mécanisées. C'est ainsi que, forte de son soutien actif couplé à celui d'une nouvelle génération d'investisseurs désireux de s'éprouver au libre-échangeisme, l'activité industrielle de production de soie grège connut un rapide essor et joua un rôle essentiel dans le développement de l'économie et de l'industrie capitalistes nipponnes.

À ce titre, l'industrie des filatures de soie du Japon moderne fit l'objet d'un nombre considérable de travaux académiques. Les historiens s'intéressèrent tout particulièrement aux conditions dans lesquelles les ouvrières de cette industrie travaillaient et vivaient. Leurs études montrent que la multiplication des manufactures et la privatisation de beaucoup d'entre elles à partir du milieu des années 1890 s'accompagnèrent d'une détérioration des conditions de travail et de vie de la main-d'œuvre, en très grande part féminine.

Ce qui se dégage de leurs analyses est que les filateurs, voulant réduire les coûts de production, rationalisèrent la gestion de leur usine et surtout celle de leur personnel. Ils préférèrent aux femmes de milieux aisés recru-

\* Université de Strasbourg.

1. Cet article résume les résultats de l'étude pour notre thèse de doctorat ès lettres (majeure: sociologie), « *Jokô aishi* » *gensetsu o koete: senzen Nihon ni okeru josei seishigyô rûdôsha no seikatsu sekai* (Dépasser le discours sur l'"histoire tragique des ouvrières": le monde des fileuses de soie du Japon d'avant-guerre, 571 p.), soutenue en mars 2006 à l'Université de Kyôto. Une version remaniée, *Jokô aishi o saikôsuru koto* (Reconsidérer l'« histoire tragique des ouvrières »), paraîtra en décembre 2018 aux Presses universitaires de Kyôto.

tées par les premières usines modernes l'abondante main-d'œuvre bon marché que représentaient les travailleuses migrantes des campagnes pauvres.

Après la signature par le Japon de traités commerciaux internationaux inégaux entre 1858 et 1866, une grande part de l'artisanat japonais fut ruinée suite à l'arrivée sur le marché de produits étrangers meilleur marché comme des cotonnades d'Inde. Les petits exploitants qui vivaient de la culture de fibres textiles et du mûrier durent hypothéquer ou vendre leurs terres à de riches paysans. En outre, l'alourdissement du système de taxation dans le milieu des années 1870 et la politique déflationniste du gouvernement entre 1881 et 1885 plongèrent la petite paysannerie dans la misère. Devant recourir à des revenus annexes pour survivre, bien des familles pauvres envoyèrent leurs filles travailler dans des filatures. Leur situation ne s'améliora guère durant la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle : si le niveau de vie moyen dans les campagnes s'éleva, les taux d'emprunt des terres arables augmentèrent jusqu'en 1914. La chute des prix dans les années 1920 et la crise de 1929 les fragilisèrent encore plus.

Liées par un contrat d'embauche que le chef de famille contractait à leur place et qui faisait d'elles les obligées de leur employeur à cause d'une avance sur salaire consentie à taux d'intérêt élevés, les travailleuses migrantes quittaient leur village pour l'usine où elles étaient logées. Elles y travaillaient souvent durant une durée déterminée avant leur mariage pour apporter à leurs parents un revenu complémentaire. Mais le travail et la vie au sein des filatures finissaient, lit-on encore, par avoir raison de leur santé, au point que leur histoire est restée tristement célèbre sous l'appellation d'« histoire tragique des ouvrières » (*jokô aishi*).

Pendant, cette vision de l'histoire de ces ouvrières nous a semblé incomplète. Si les conditions de travail et de vie dans ces filatures nous paraissent aujourd'hui à juste titre mauvaises, on peut se demander ce qu'en pensaient les principales intéressées. Quel regard portaient-elles sur leur travail et leur expérience à l'usine ? Leur quotidien était-il aussi sombre qu'on l'a décrit ? Voyaient-elles leur condition comme tragique ? Développèrent-elles un discours subversif caché et des formes de résistance passive et infra-politique<sup>2</sup> ? Peu d'éléments de réponse ont été apportés à ces questions. À notre connaissance, aucune étude sérieuse et systématique des « voix » de ces travailleuses permettant de d'appréhender la façon dont elles percevaient le monde de l'usine et leur statut d'ouvrière n'a été menée.

Notre travail se propose de combler ce vide en leur donnant la parole. Nous avons ainsi fait appel aux sources orales et réuni des chansons de fileuses et les récits de vie<sup>3</sup> d'anciennes fileuses, puis nous avons étudié la manière dont elles y décrivent leur expérience à l'usine.

Cette étude s'inscrit donc dans une double dimension et présente un double intérêt. Sociologique d'abord, car elle constitue un travail centré sur une analyse empirique de *représentations* qui vise, au travers de la reconstitution d'expériences subjectives, à comprendre le sens que ces femmes donnaient autrefois et donnent aujourd'hui *a posteriori* à leur expérience, à mettre en évidence les systèmes de valeurs et les repères normatifs ayant orienté leurs pratiques et leurs choix (Blanchet et Gotman, 2001 : 27). Historique ensuite, car elle empiète sur le domaine de l'histoire orale qui, en croisant l'histoire d'un individu avec celle de la société dans laquelle il évolue, met en relief l'originalité de son vécu dans le processus sociohisto-

2. Nous renvoyons ici à la conception d'une résistance passive et infra-politique chez les subalternes, obéissant à d'autres règles que celles qui gouvernent les formes publiques de domination et de révolte, développée par John C. Scott. Durant ses enquêtes ethnographiques dans un village de Malaisie, il constata chez les paysans pauvres l'existence de formes quotidiennes et masquées de résistance que les chercheurs n'avaient jusque-là généralement pas pris en compte dans leurs analyses sur les conflits sociaux et la conscience politique des subalternes. Cette résistance des paysans, dépourvus d'autres formes de pouvoir réel et ayant plus à perdre en montrant un esprit de confrontation symbolique ou direct dirigé contre une autorité, ne requérait que peu voire aucune coordination ou planification : plutôt individuelle, elle consistait, tout en se protégeant, à déployer discrètement stratagèmes et actions anonymes d'insubordination (sabotages subtils, évasion, mensonges, simulation d'ignorance, de maladie et d'incompétence, chapardage, incendies criminels, calomnies et moqueries envers les propriétaires terriens). Ces incivilités n'étaient globalement pas retenues et consignées

rique. En restituant la multiplicité originelle des points de vue individuels et en reconstituant la réalité dans toute sa complexité, celle-ci rend possible une reconstruction plus réaliste de la trajectoire de ces femmes et une exploration des possibilités d'interprétation nouvelles de l'histoire de leur vie, et permet ainsi la constitution d'un ensemble de connaissances plus compréhensif sur elles (Thompson, 2001).

## I – L'«histoire tragique des ouvrières»

### I.1. Aux origines d'un discours dominant

La notion d'«histoire tragique des ouvrières» fait référence aux travailleuses de l'industrie textile japonaise de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Elle désigne particulièrement les déplorables conditions de travail et de vie qui avaient cours dans les filatures de soie, de coton et dans les ateliers de tissage (les longs horaires de travail, les problèmes liés à l'environnement de travail, aux conditions de logement des travailleuses, et les effets que ceux-ci pouvaient entraîner sur leur sécurité et leur santé), rendant l'existence de ces femmes tragique.

Ce terme apparut pour la première fois en titre du livre de Hosoi Wakizô (1897-1925) publié en 1925. Tiré de son expérience comme travailleur d'une filature de coton, il y décrit les dures conditions de travail et de vie des ouvrières des années 1910-1920. Ce terme fut ensuite repris par la presse qui fit ses choux gras de la multiplication des conflits sociaux dans le pays et par les marxistes à des fins de propagande. L'opinion publique, qui avait commencé à s'intéresser à la question ouvrière au début des années 1920, s'en empara alors. Aujourd'hui encore, elle est utilisée pour parler des ouvrières de l'industrie textile du Japon moderne.

Un des grands courants historiographiques sur cette industrie se développa au Japon autour des problèmes socioéconomiques et politiques engendrés par l'industrialisation.

Ce courant naquit sous l'impulsion de personnes qui se soucièrent de la condition de ceux qu'ils voyaient comme les grands perdants de l'industrialisation : les ouvriers et la petite paysannerie. Les bouleversements dans l'organisation spatiale du travail suite à la révolution industrielle et à l'introduction des techniques de mécanisation au Japon, qui se traduisirent par la concentration de la main-d'œuvre dans des sites industriels, suscitèrent nombre d'interrogations et d'inquiétudes en matière sociale. Ceci conduisit, dès la fin du xix<sup>e</sup> siècle, des socialistes, des humanistes, des journalistes et des fonctionnaires à étudier et dénoncer la condition des travailleurs en usine, notamment celle des ouvrières du textile. C'est ainsi que se constitua un corpus de rapports d'enquêtes, de statistiques et d'articles de presse sur les conditions de travail et de vie des ouvriers en usine.

Ce courant trouva ensuite son expression dans les écrits d'inspiration marxiste de l'entre-deux-guerres et de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Leurs auteurs centrèrent leur analyse sur le cadre institutionnel et la relation structurelle d'interdépendance des secteurs agricole et industriel. Ils analysèrent les mécanismes de transfert des travailleurs, et en particulier des travailleuses migrantes, du secteur agricole vers celui industriel, tout comme les conséquences négatives que cela engendra. Ceci donna lieu à une his-

par l'Histoire: les médias rapportaient d'autant moins ces types larvés de rébellion qu'ils n'impliquaient aucune confrontation ouverte ou de discours politique public et les autorités répugnaient à en faire état. Scott révisa ainsi les concepts gramsciens de l'hégémonie et de l'idée marxiste de «fausse conscience» arguant d'une passivité générale des groupes exploités en se fondant sur une acceptation fataliste de l'ordre social ou d'une complicité active avec les dominants (Scott, 1985). Il examina ensuite d'autres formes de domination dans le monde ainsi que l'histoire, pour retrouver le même hiatus entre l'idéologie officielle de domination et le discours caché des dominés (Scott, 1990).

3. Par récit de vie, nous entendons le récit que fait une personne d'une histoire vécue, à un moment donné de son existence, à la demande d'un chercheur visant à accéder à des phénomènes sociohistoriques au travers de témoignages oraux – par contraste, l'«histoire de vie» ne distingue pas l'histoire vécue du récit de cette histoire vécue. En conséquence, «le récit de vie constitue une description approchée de l'histoire (objectivement et subjectivement) vécue» (Bertaux, 2001 : 6).



toire de l'exploitation, dont l'une des manifestations est l'« histoire tragique des ouvrières ». Cette thèse, diffusée bien au-delà des cercles intellectuels grâce au succès populaire des éditions successives de l'ouvrage *Aa Nomugi tōge. Aru seishi kōjo aishi* (Ah, le col Nomugi ! Une histoire tragique des ouvrières des filatures) de Yamamoto Shigemi, publié en 1968<sup>4</sup>, et de son adaptation au cinéma en 1979<sup>5</sup>, frappa durablement les esprits puisqu'elle continue aujourd'hui de marquer la mémoire collective japonaise.

## 1.2. Une vision de l'histoire incomplète ?

S'il est difficile aujourd'hui de nier la dureté des conditions de travail et de vie dans les filatures de soie du Japon de la première partie du xx<sup>e</sup> siècle tel que l'attestent moult documents, deux points appellent néanmoins à la critique quant à la façon dont la situation des ouvrières de cette industrie fut appréhendée et interprétée.

D'abord, la majorité des personnes qui, s'inquiétant du phénomène rapide d'industrialisation et de ses conséquences sur la main-d'œuvre, enquêtèrent sur la situation de ces travailleuses limitèrent leur investigation à l'usine et ne décrivirent que leurs conditions de travail et de vie *au sein* des filatures. Les documents qu'ils produisirent, certes essentiels et précieux à la compréhension de l'univers industriel, occultent des aspects de la réalité socioéconomique de ces travailleuses issues de communautés rurales démunies. Ils transmettent ainsi une image partielle de l'histoire de leur vie.

Ensuite, on peut objecter que la plupart des auteurs qui analysèrent et interprétèrent la condition des fileuses en se basant sur les documents mentionnés ci-dessus replacèrent presque uniquement leur histoire dans le contexte structurel de l'industrialisation japonaise. Là encore, à trop mettre l'accent sur ses conséquences néfastes – les aspects poignants de la condition d'ouvrière –, ils négligèrent les autres aspects de la réalité quotidienne de ces femmes, à l'usine mais aussi et surtout chez elles. En conséquence, pour légitimes qu'ils soient, leurs points de vue, qui traduisent une conception de l'Histoire des élites urbaines et qui contribuèrent à faire de la thèse de l'« histoire tragique des ouvrières » un discours dominant, présentent eux aussi une vision fragmentaire et stéréotypée de l'histoire de la vie de ces ouvrières : celle de pauvres victimes exploitées par le Capital.

## 2 – La voie des « voix »

L'essentiel de notre travail a par conséquent visé à combler ce vide en empruntant la voie des « voix » de ces femmes pour étudier leurs chansons de travail et leurs récits de vie, tout en nous efforçant de replacer la réalité individuelle et multiple de leur vécu dans le contexte général de la société de l'époque et de situer leur histoire dans celle du Japon moderne et des femmes japonaises.

### 2.1. La mémoire chantée des fileuses

Pour mener cette étude, nous avons rassemblé et analysé 45 chansons de fileuses.

4. En se basant sur des centaines de témoignages qu'il collecta localement, Yamamoto y retrace les histoires de travailleuses migrantes pauvres issues du bassin de Hida (département de Gifu) qui franchissaient chaque année le col Nomugi pour aller travailler comme fileuses de soie dans les usines de Suwa (département de Nagano) durant l'ère Meiji et le début de l'ère Taishō (1912-1926).

5. Yamamoto, S. (1979). *Aa Nomugi tōge*, Tôhō, 150 mn.

Avant d'étudier leur contenu en détail, nous nous sommes intéressée à elles dans leur globalité. Après avoir défini le terme de « chansons de fileuses », nous avons cherché à préciser quelles étaient leur origine, leurs fonctions et leurs caractéristiques, mais aussi comment elles étaient composées, interprétées et transmises.

Le terme générique de « chansons de fileuses » (*ito hiki uta*) désigne les chansons qui étaient composées et chantées *a capella* par les fileuses de soie ou de coton dans les ateliers pour accompagner et rythmer leur travail ou durant leurs pauses. Les folkloristes ne s'accordent pas toujours sur la définition précise à donner à ce terme, mais la plupart considèrent que ces chansons constituent une catégorie à part entière de chants de travail relevant des chansons folkloriques.

L'histoire des chansons de fileuses n'est pas entièrement établie, mais les spécialistes pensent qu'elle remonterait à l'époque d'Edo, et plus précisément à l'ère Genroku (1688-1704) : elles puiseraient leur origine dans un chant de repiquage du riz chanté dans la région de Suwa. Yamamoto Shigemitsu avance que nombre d'entre elles, à commencer par celles chantées dans cette région, dériveraient du *Êyô bushi* (« Air êyô »), un chant de travail apparu au plus tôt à l'ère Genroku, et auraient ensuite été transmises plus largement dans le pays (Yamamoto, 1994 : 388). Puis, à la fin de la période d'Edo, il se serait transformé en *bon odori uta*, un chant chanté à l'occasion de la Fête bouddhique des morts célébrée au mois d'août dans la majeure partie du pays.

Ce travail introductif nous permet également de mettre à jour les limites et les difficultés que pose l'étude de ces chansons.

D'abord, outre que la recherche s'est peu consacrée à elles, les informations données par les folkloristes qui les collectèrent sont parfois sommaires. Ces chansons étaient composées par les ouvrières elles-mêmes, de façon anonyme et souvent improvisée, individuellement ou collectivement, chaque travailleuse apportant sa contribution à la chanson en cours d'élaboration. Elles étaient transmises de région en région de manière exclusivement orale. Mais toutes les ouvrières ne composaient pas de chansons : beaucoup se contentaient, semble-t-il, de reprendre une chanson existante, telle quelle ou en modifiant ses paroles. Une partie de notre travail sur ce corpus consista ainsi à tenter de déterminer où et quand chacune d'entre elles avait été chantée. Nous avons donc mené une étude approfondie du vocabulaire employé dans ces chansons (expressions dialectales, prononciations de mots, termes techniques, références précises à un filateur, à un contremaître d'usine, à un événement ou à d'autres chansons populaires). Les résultats obtenus indiquent que la majorité de ces chansons étaient vraisemblablement chantées durant la fin de Meiji ou le début de Taishô (1912-1926) dans des filatures des départements de Gifu, Ibaraki, Kanagawa, Tottori, Gunma, Hyôgo, Shiga et, pour plus de la moitié d'entre elles, Nagano (nommé jadis le « royaume de la soie »). Sur ce point, il faut noter que les spécialistes avancent que la presque totalité des chansons de fileuses, qui avaient à l'origine pour fonction de rythmer le travail, disparurent suite à la mécanisation des usines entre la fin de Meiji et Taishô. Si notre analyse montre que 3 d'entre elles étaient encore chantées dans des usines du département de Nagano au début de Shôwa (1926-1989), les témoignages des 70 anciens travailleurs de filatures de soie que nous avons rassemblés

semblent corroborer la thèse des spécialistes : s'ils fredonnaient souvent dans les ateliers et dans les dortoirs de l'usine des chansons folkloriques ou à la mode transmises par le biais du cinéma et, à partir du milieu des années 1920, par la radio, aucun d'entre eux ne se souvient avoir chanté ou même entendu des chansons de fileuses. On peut donc penser que, si certaines de ces chansons étaient encore chantées au début de Shôwa, elles ne rythmaient plus le quotidien de beaucoup de ces ouvrières. Nous sommes d'avis que la mécanisation des usines ne fut probablement pas la seule raison expliquant leur progressive disparition. Ainsi, on peut imaginer que l'amélioration des conditions de travail et de vie dans les filatures à partir de l'entre-deux-guerres pourrait leur avoir fait perdre leur autre raison d'être : celle de servir d'exutoire aux frustrations engendrées par la dureté du travail et la vie à l'usine. De plus, comme nous avons pu le constater via les témoignages analysés, l'engouement des fileuses pour les chansons à la mode véhiculées par le cinéma ou la radio, qu'elles découvraient fréquemment en allant travailler à l'usine, pourrait aussi avoir entraîné une perte d'intérêt de leur part pour les chansons de fileuses.

Ensuite, une analyse comparative de ces chansons avec d'autres chants de travail et des chansons à la mode démontre l'existence de nombreux emprunts dans ces chansons. Elle révèle aussi qu'une partie d'entre elles sont des *kae uta* – des chansons qui s'inspirent directement de chansons folkloriques ou populaires et dont les paroles (ou une partie) ont été détournées dans un but ludique, comique ou satirique.

Si ces phénomènes d'emprunt et de *kae uta* sont régulièrement observés dans les chansons folkloriques, ils appellent cependant le chercheur à faire preuve de prudence dans l'utilisation des chansons de fileuses dans le cadre d'une étude des « voix » des ouvrières du textile. Il ne faut pas non plus perdre de vue que la chanson, au même titre que les œuvres littéraires s'inspirant de faits réels, ne reflète pas nécessairement fidèlement la réalité. Les chansons de fileuses, si elles sont un mode d'expression ouvrière relatant le quotidien à l'usine et les sentiments s'y associant, n'en sont pas moins aussi des constructions de l'esprit, des fictions faisant parfois appel à la dramatisation et la simplification. Les informations qu'elles transmettent sont donc à manier avec précaution. Il n'en demeure pas moins que, en tant qu'expression ouvrière figée dans le temps, elles nous donnent accès à un journal du quotidien, à la « mémoire chantée » des travailleuses de ce temps. À cet égard, elles constituent une source de renseignements unique et précieuse pour l'historien cherchant à reconstituer le monde du travail et la vie au sein des filatures, tout comme pour le sociologue s'efforçant de saisir les attitudes ouvrières devant le travail, le regard que ces travailleuses portaient sur l'histoire de leur vie et le sens qu'elles leur donnaient.

## 2.2. Remembrances de travailleuses

Nous avons par ailleurs conduit des entretiens semi-directifs dans le département de Nagano (sept. 2002; août-septembre 2004; novembre 2004) et dans la région du Kansai (février 2003) auprès de 40 personnes âgées vivant pour la plupart dans des hospices.

Nous avons en sus analysé deux séries de témoignages récoltés et compilés par le Comité de rédaction du Bulletin du musée de la soie d'Okaya.

La première rassemble 20 témoignages (*Bulletin*, n°1-8 : resp. 6-9, 4-19, 4-14, 7-12, 8-25, 3-11, 8-18, 4-13). La seconde comprend ceux de 10 personnes réunies à plusieurs reprises en tables rondes (*Bulletin*, n°1 : 10-17). Nous sommes consciente que l'exploitation de ces témoignages peut faire l'objet de critiques. Cependant, nous y avons relevé un grand nombre d'analogies et de récurrences entre les discours tenus par les anciens fileuses et contre-mâtres dont les interviews figurent dans ce périodique et les personnes que nous avons nous-même interrogées. Nous avons aussi rencontré son comité de rédaction qui nous a détaillé les conditions dans lesquelles ces interviews s'étaient tenues et nous a donné accès aux enregistrements et transcriptions d'origine.

Nous avons ainsi en tout réuni les récits de vie de 70 personnes : 57 fileuses, 6 contre-mâtres, 1 bonne chez un filateur, 1 livreur de cocons, 1 patron de filature encore en activité, 1 épouse de filateur, 2 amies de fileuses et 1 fille de fileuse. Tous travaillèrent (ou étaient proches de fileuses qui travaillèrent) durant une durée variant d'un mois à plusieurs dizaines d'années entre la fin de Meiji et le début de l'après-guerre, dans une ou plusieurs filatures des départements de Nagano, Yamanashi, Gifu et Tottori. La plupart était employée dans les années 1920-1930 et le parcours de 66 personnes est associé au département de Nagano.

Par ailleurs, nous nous sommes demandée si le fait que les personnes que nous avons rencontrées se soient retrouvées face à une jeune étudiante étrangère les a empêchées de se livrer en toute confiance. Le discours tenu par l'interviewé est toujours le produit d'un processus d'interaction entre ce dernier et celui qui le questionne. On pourrait donc imaginer que nos interlocuteurs, répugnant à donner une mauvaise image de leur pays, ont évité de parler de certains aspects (notamment ceux négatifs) de leur expérience voire même enjolivé leur discours. Néanmoins, ceci est peu probable, principalement en raison des nombreuses analogies et récurrences mentionnées ci-dessus, mais aussi à cause du désir que presque tous ont exprimé de voir leur nom apparaître dans les travaux que nous pourrions produire sur eux. Il faut dire que, de par leur âge avancé, ils ont aussi certainement atteint ce que les psychologues nomment *life review stage* (stade de reconsidération de son existence) qui survient en général après la retraite ou après un choc psychologique comme le veuvage. À cette étape de leur vie, les personnes âgées ont le désir profond de se souvenir de leur passé et se montrent moins préoccupées de raconter leur histoire en tenant compte des normes sociales. De ce fait, elles sont moins enclines à cacher certains aspects de leur passé ou à dénaturer leur discours (Thompson, 2001 : 137). Nous ne pouvons pas non plus négliger le problème de la sélectivité de la mémoire. Nombreux sont ceux qui, parce qu'ils ont vécu des expériences violentes et traumatisantes comme un viol, une guerre ou un génocide, occultent consciemment ou inconsciemment une partie de leur passé. Mais, ces cas restent exceptionnels et ne sont, à notre avis, en aucun cas assimilables à l'expérience de la vie en usine (*ibid.* : 181-183). Il est cependant vrai que les témoignages que nous avons rassemblés sont ceux de « survivants » pour qui le temps peut faire apparaître les épisodes pénibles de leur jeunesse sous un jour plus clément.

Pour tenter de résoudre ces problèmes, nous nous sommes inspirée de la méthode ethnosociologique du sociologue Daniel Bertaux (Bertaux, 2001) :

nous avons rassemblé de nombreux témoignages, puis les avons mis en rapport pour rechercher des récurrences d'un cas à l'autre, sans négliger les singularités des discours tenus et des divers parcours de vie. La mise en concept et en hypothèses de ces récurrences nous a permis de construire une représentation sociologique et historique des composantes collectives de l'expérience que connurent, en tant que travailleurs des filatures de soie (ou proches de travailleurs des filatures de soie), les 70 personnes interrogées.

### 3 Une relecture critique de l'«histoire tragique des ouvrières»

#### 3.1. Les enseignements tirés de l'étude des «voix» des fileuses

Cette étude des chansons de fileuses et des témoignages oraux d'anciens travailleurs de la soie révèle qu'une représentation positive de l'histoire des fileuses est possible, du moins à compter de l'entre-deux-guerres.

Elle nous apprend d'abord que peu de filles décidaient d'aller travailler à la filature de leur propre chef. Dans le Japon d'alors, les femmes n'étaient pas des sujets de droit. Après la Restauration impériale de 1868, le nouveau gouvernement fit de la famille (*ie*) le pilier du nouvel ordre social et juridique. Le Code civil de 1898 stipula que toute personne inscrite dans le registre familial était placée sous l'autorité absolue du chef de feu, transmise selon le principe de la primogéniture mâle, et nia toute personnalité juridique aux femmes, sauf exception. Avant le mariage, tout mineur ou toute femme majeure (20 ans ou plus) n'étant pas en mesure d'assurer son indépendance financière était légalement placé sous la tutelle du chef de feu<sup>6</sup>. Une fois la femme mariée – la société japonaise de ce temps-là et la juridiction n'envisageaient pas la destinée féminine en dehors du cadre légal du mariage –, sa tutelle se transmettait au chef de feu de la famille dans laquelle elle entrait. Dans les faits, l'épouse qui intégrait la *ie* de son mari se retrouvait en incapacité d'exercice : elle était dans l'impossibilité légale de mettre en œuvre des droits dont elle restait titulaire mais pour lesquels l'autorisation préalable du mari était requise (accepter une donation, conclure un contrat de travail etc.) et ses biens étaient gérés par ce dernier. Enfin, tandis que l'adultère féminin constituait un motif péremptoire de divorce, l'inverse n'était pas vrai. Le chef de feu pouvait ainsi également en toute légalité obliger sa fille à travailler à l'usine. Au demeurant, notre analyse des «voix» d'ouvrières montre que la majorité d'entre elles se pliaient sans rechigner à la décision paternelle et trouvaient tout à fait normal de partir pour l'usine. Cette décision était fréquemment le fruit de stratégies familiales complexes, établies non seulement en réponse à des opportunités ou à des contraintes économiques (la composition de la famille et sa situation financière, les possibilités offertes par le marché du travail), mais aussi en fonction de valeurs internes à la famille comme sa culture et ses traditions.

Les filles des campagnes étaient élevées selon des principes valorisant la piété filiale, l'abnégation de soi, la persévérance dans l'effort et la capacité à se dépasser. Elles étaient tenues de travailler dur dès leur plus jeune âge sous peine d'être traitées de fainéantes et d'être déconsidérées dans le village. Contribuer activement à l'économie collective familiale, fût-ce au prix d'une séparation douloureuse d'avec ses proches, allait de soi. C'était pour elles un devoir moral qui pouvait en retour être un fort vecteur de recon-

6. L'autorité parentale revenait au père. En cas d'incapacité, la mère assurait ce rôle. Mais toute décision de cette dernière était soumise à l'accord du conseil de famille, formé des hommes de la maison. S'il émettait une opinion défavorable, la décision de la mère était rejetée.

naissance sociale leur permettant d'affermir leur capital social dans la famille et la communauté villageoise. Ceci était d'autant plus vrai que, nous disent-elles encore, dans la société paysanne d'alors, la vie était rude pour bien des gens – et pas uniquement pour les fileuses –, et que connaître des difficultés et des souffrances était vu comme une expérience nécessaire pour « devenir une personne à part entière » capable de surmonter les obstacles de la vie et une condition pour être bonne à marier.

Rien d'étonnant alors à ce que, parmi les 70 personnes interrogées, très peu se reconnaissent dans l'image d'ordinaire donnée des fileuses de soie. Certes, la majorité parlent de leur travail comme d'une activité difficile, pénible et même terrible en raison des longues heures de travail, de la répétitivité des tâches, du stress lié aux inspections du fil et aux remontrances des contremaîtres mécontents de la qualité de la soie produite. Mais, contrairement à ce qu'on peut voir dans des chansons de fileuses chantées à la fin de Meiji ou au début de Taishô, elles ne vont pas jusqu'à diaboliser leur situation, probablement en raison de l'amélioration des conditions de travail et de vie dans les filatures à partir de l'entre-deux-guerres<sup>7</sup>. De plus, la notion d'exploitation des travailleurs et l'idée de victime étaient presque totalement étrangères à ces femmes pour qui contribuer à la survie de la famille était essentiel et unanimement intégré. Si deux d'entre elles emploient aujourd'hui le mot exploitation en revenant sur leur expérience, elles expliquent qu'on ne raisonnait pas en ces termes-là dans les communautés rurales d'antan.

L'étude détaillée du contenu des chansons de fileuses révèle, pour sa part, que les ouvrières des filatures de soie avaient une vision complexe et contrastée du monde de l'usine et d'elles-mêmes.

Dans beaucoup de ces chansons, les ouvrières donnent une image négative de la filature. Elles s'y livrent à une critique acerbe et ironique de leurs conditions de travail, de leurs supérieurs et de la nature oppressive de l'Usine qui régit sévèrement l'ensemble de leurs faits et gestes. Si elles s'y décrivent parfois comme des « rebuts du monde » dont le travail est déconsidéré ou comme faibles et impuissantes, trahies et trompées par de volages ouvriers, leurs chansons peuvent aussi prendre un tour moral et revendicateur : lorsqu'elles fustigent le manque général de reconnaissance envers leur contribution au développement de l'économie japonaise et le regard méprisant que porte sur elles les élites, elles affirment leur individualité et leur valeur en tant que femme remplissant un rôle déterminant pour leur famille et leur pays. Elles montrent donc qu'elles ont conscience de leur valeur et qu'elles sont loin d'être les créatures passives et sans défense qu'on a pu décrire.

Ceci étant, la notion d'exploitation des travailleurs par le Capital et l'idée de rébellion étaient, semble-t-il, étrangères à ces femmes. À la différence des chansons de propagande syndicaliste, leur critique, pour véhémentement qu'elle soit, n'en demeura pas moins de faible portée et ne prit ni la forme d'une dénonciation articulée des modes de production capitalistes (pas plus d'ailleurs d'une simple remise en cause du pouvoir patronal) ni celle d'un appel au rassemblement et à la révolte. En effet, une majorité de ces fileuses, très jeunes et issues de milieux pauvres, étaient parties travailler à l'usine après avoir suivi – quand elles avaient eu cette chance – une éducation souvent sommaire. Une fois ouvrières, elles vivaient dans un univers

relativement clos où le syndicalisme et le débat d'idées n'avaient que peu d'écho. Ceci explique sans doute en partie pourquoi leurs chansons, qu'elles composaient et chantaient uniquement au sein de l'usine, ne constituèrent jamais un vecteur d'agitation politique.

Par ailleurs, si le quotidien à l'usine était contraignant et si le travail paraissait pénible et ingrat à celles qui ne produisaient pas un fil de qualité, les chansons de fileuses, comme les témoignages d'anciennes travailleuses de la soie, laissent clairement entendre que la vie d'ouvrière pouvait aussi présenter des aspects positifs.

Outre l'aide financière parfois conséquente que leur travail apportait à leur famille et la fierté qu'elles en tiraient, leur quotidien à l'usine comportait aussi son lot de satisfactions et de compensations que leur foyer parental ne pouvait souvent pas leur donner : du temps libre après le labeur, la possibilité de prendre un bain tous les soirs, une nourriture fruste mais de meilleure qualité qu'à la maison, l'opportunité de parfaire leur éducation via des cours et des loisirs gratuits (séances de cinéma, activités sportives et théâtrales, excursions voire même voyages d'entreprise).

Cette expérience pouvait de surcroît faire naître en elles un certain sentiment d'indépendance et transformer le regard qu'elles portaient sur leur milieu d'origine.

D'abord, vivre à l'usine leur donnait l'occasion d'échapper temporairement à la surveillance parentale – le mariage, décidé par leur famille, les ramenant souvent dans leur région d'origine. Malgré la forte supervision et la sévère discipline auxquelles elles étaient soumises, elles jouissaient parfois à l'usine d'une liberté plus grande que dans leur famille. Alors que l'école et les réseaux de connaissances tissés par leurs proches dans le village et ses environs avaient jusqu'alors été leurs seules sources de socialisation, elles nouaient à l'usine des amitiés et des relations amoureuses affranchies du contrôle parental. De plus, nombreuses étaient celles qui profitaient des jours chômés ou des quelques heures de liberté après le travail pour aller se divertir en ville avec leurs camarades.

Ensuite, elles découvraient la fierté de gagner de l'argent et le plaisir de le dépenser. Certes, l'accroissement de leur autonomie ne les délivra pas entièrement de l'influence familiale. Leur sens aigu du devoir filial leur interdit en général d'afficher des valeurs individualistes opposées aux intérêts de leur clan. Leur statut de salariée ne leur permit que rarement d'avoir leur mot à dire dans les décisions familiales et seule une minorité d'entre elles parvinrent à acquérir une totale indépendance financière – un fait qui mérite cependant d'être noté dans la société patriarcale de l'époque. Beaucoup remettaient ainsi l'essentiel de leur paie à leur famille et ne gardaient que quelques yens d'argent de poche. Ceci n'empêcha toutefois pas certaines ouvrières de goûter un peu aux joies de la consommation en s'achetant des vêtements et des revues, ou encore aux loisirs modernes qu'offrait la vie urbaine comme le cinéma et le théâtre. Ces ouvertures nouvelles pour ces filles issues de populations rurales pauvres leur faisait aussi réaliser le caractère primitif de la vie qu'elles avaient jusque là menée dans leur campagne.

### 3.2. Une vision plus compréhensive de l'histoire des fileuses

Il est vrai que la structure du capitalisme japonais n'évolua guère durant la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, que la législation sociale protégeant les ouvriers en usine, encore à ses balbutiements à l'époque, n'empêchait pas toujours les abus, et que les conditions de vie variaient selon les filatures. Aussi, la condition de ces ouvrières qui suscita tant de critiques emblématiquement représentées dans l'« histoire tragique des ouvrières » ne changea pas en substance.

Toutefois, les résultats tirés de l'étude des récits d'anciennes travailleuses de la soie et des chansons de fileuses montrent que le travail et la vie à la filature n'engendraient pas que des difficultés et des souffrances mais comportaient aussi des aspects positifs. Qu'on ne peut, surtout, qualifier de façon aussi simpliste leur histoire d'« histoire tragique des ouvrières », la réalité et la manière dont l'être humain perçoit cette réalité étant souvent complexe et multiple. Ces travailleuses, loin d'être uniquement des victimes passives, agissaient aussi parfois en acteurs cherchant, *dans les limites du contexte socioéconomique de l'époque*, à protéger au mieux leurs intérêts et ceux de leur famille. Elles nous enseignent qu'une représentation plus nuancée et même, du moins à compter de l'entre-deux-guerres, positive de leur histoire est possible.

En ce sens, ce travail, en posant un regard critique sur les interprétations traditionnelles données de la condition de ces travailleuses, en tâchant de reconstituer le passé dans toute sa complexité, en dessinant une histoire enrichie de la perspective des acteurs qui tiennent également compte des autres aspects de la réalité de ces femmes en dehors de l'usine, contribue à donner une image plus complète de l'expérience en usine. En tant que tel, il jette une lumière nouvelle sur l'histoire de la vie de ces femmes et forge un ensemble de connaissances plus compréhensif sur elles.



Bertaux, D. (2001). *Les récits de vie*, 1997, Paris, Nathan/VUEF.

Okaya sanshi hakubutsukan kiyôshû iinkai (Comité de rédaction du Bulletin du musée de la soie d'Okaya) (éd.) (1996-2003). «Kikitori chôsa no kiroku: Okaya no seishigyô 1-8» (Archives d'enquêtes orales: l'industrie des filatures de soie d'Okaya 1-8), *Okaya sanshi hakubutsukan kiyô* (Bulletin du musée de la soie d'Okaya ou *Bulletin*), n°1-8, resp. pp.6-9, 4-19, 4-14, 7-12, 8-25, 3-11, 8-18, 4-13.

Schaal, S. (2006). «*Jokô aishi*» *gensetsu o koete: senzen Nihon ni okeru josei seishigyô rôdôsha no seikatsu sekai* (Dépasser le discours sur l'«histoire tragique des ouvrières»: le monde des fileuses de soie du Japon d'avant-guerre), thèse de doctorat, Université de Kyôto.

Scott, J. C. (1985). *Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven & London, Yale University Press.

Scott, J. C. (1990). *Domination and the Arts of Resistance: Hidden Transcripts*, New Haven & London, Yale University Press.

Yamamoto, S. (1994). *Aa Nomugi tôge: aru seishi kôjo aishi* (Ah, le col Nomugi ! Une histoire tragique des ouvrières des filatures), Tôkyô, Kadokawa shoten.

# 4 contrchamp

## **Un retour en force de la question sociale** Quelques notes à propos de la révolte en gilet jaune

Stephen Bouquin

1. Ces notes sont rédigées trois mois après le début du mouvement de protestation des gilets jaunes. La longévité d'un mouvement de contestation n'est pas rare en France. Citons, pour la période la plus récente, le mouvement social de novembre-décembre 1995 contre le plan Juppé, les mobilisations contre la réforme des retraites en 2003, contre le contrat de première embauche (CPE) en 2006, les grèves et manifestations autour de la question des retraites au printemps 2010 et la longue mobilisation contre la Loi Travail avec les « Nuits debout » en 2016. A chaque reprise, les mobilisations se sont prolongées pendant plusieurs semaines voire plusieurs mois. Tous ces mobilisations s'opposèrent à des mesures et se poursuivaient jusqu'à ce que un des deux camps remporte une victoire. Dans le cas présent, les protestations ont pris pour cible la hausse des prix du carburant, l'impôt injuste et la « vie chère ». Il s'est poursuivi après la trêve des confiseurs malgré le fait que le gouvernement a décidé de retirer les mesures « qui fâchent ».

2. Les mobilisations des gilets jaunes se distinguent par leur ténacité et, au moins au début, leur caractère spontané et faiblement organisé. D'autres aspects sont également à relever tels que l'ampleur du soutien de l'opinion publique ou encore l'intensité des confrontations avec les forces de l'ordre. Tout cela a conduit certains commentateurs à parler d'un « soulèvement » voire d'une insurrection qui est enfin venue – pour paraphraser le Comité invisible. Par-delà les manières d'évoquer la révolte sociale, c'est d'abord son éruption qu'il faudrait reconnaître. Totalement imprévu et inattendue, transgressant la grammaire habituelle de la protestation, spontané et disruptif.

tif, c'est bien d'un « événement » qu'il est question, un événement qui scande un avant et un après et dont l'issue demeure ouverte. Pour preuve, pendant quelques jours, l'exécutif et les cercles du pouvoir semblaient désarmés. Au cours de la dernière semaine de novembre, les occupations de ronds points et les blocages routiers se démultipliaient jusqu'à atteindre le millier. La manifestation du samedi 1er décembre (Acte III), avec des heurts très violents sur les Champs Élysées, a suscité la peur dans les beaux quartiers. Sur les plateaux médiatiques, des commentateurs l'exprimaient sans ambages: *« Tous les grands groupes vont distribuer des primes parce qu'ils ont vraiment eu peur à un moment d'avoir leurs têtes sur des piques. (...) Les grandes entreprises avaient appelé le patron du Medef en lui disant "tu lâches tout, tu lâches tout parce que sinon..." »* (voir Le Monde Diplomatique, février 2019). Quand la peur change de camp, la « chaîne de domination » commence à se rompre, et ce d'autant plus qu'il n'y a pas d'interlocuteurs pour négocier...

3. La faiblesse des « corps intermédiaires » explique bien moins ce mouvement que la crise d'un mouvement ouvrier et syndical historiquement porteur de mobilisations sociales. En France, les mouvements syndicaux ont toujours été, soit minoritaires, soit débordés par la mobilisation de la base ouvrière (1936 et 1968) ou par la jeunesse (1968, 1986). Or, aujourd'hui, le mouvement syndical a derrière lui une longue série de défaites. Ni l'option oppositionnelle (CGT, FO, Solidaires, FSU) ni l'option du dialogue (CFDT, CFTC, UNSA) ont réussi à faire la démonstration de la validité de leur orientation. Les résultats de l'enquête « Quantité Critique » indiquent que 44 % des 523 répondants ont participé à des grèves. Or, nous le savons, la plupart des salarié•e•s ne sont plus en mesure de faire grève pour des raisons financières et craignent de perdre leur emploi. En toute logique, le mode opératoire d'action collective s'est tourné vers les barrages filtrants et les blocages routiers, mettant en panne le flux tendu de la production. Ce qui est une autre manière de mettre l'économie à l'arrêt.

4. Les rapports entre le mouvement des gilets jaunes et le monde syndical ont oscillé entre indifférence et méfiance. Le mouvement est en lui-même le résultat de la situation difficile dans lequel se trouve le syndicalisme aujourd'hui. Dans les entreprises comme au niveau de la société, les syndicats sont divisés et affaiblis tandis que les employeurs sont en mesure de refuser toute concession. Pour beaucoup de gilets jaunes, la négociation est devenue un jeu de dupes. Du côté syndical, la méfiance à l'égard des gilets jaunes fut assez présente. Certains ont critiqué l'absence de revendications adressées au patronat. C'est vrai, mais n'oublions pas qu'une hausse des salaires est souvent déclenchée par une augmentation du SMIC, résultat d'une décision gouvernementale. Vu l'absence de négociation salariale interprofessionnelle et sa faiblesse au niveau des branches, il est difficile de contraindre le patronat à concéder des hausses de salaire à l'aide d'une démarche entreprise par entreprise... Pour Jean-Louis Dayan, « les citoyens en colère ne se sont pas trompés de cible : c'est bien à l'État, et non aux employeurs, qu'il revient de garantir **sur ses deniers** [nous soulignons] aux travailleurs les plus exposés un revenu décent, sous peine d'écorner encore la compétitivité du pays, la capacité d'embauche de ses entreprises ou le pouvoir d'achat des consommateurs de services peu qualifiés »<sup>1</sup>.

1. Jean-Louis Dayan, *Salaires et pouvoir d'achat : les Gilets Jaunes se sont-ils trompés de cible?*, Note Metis, 4 février 2019.

5. La longévité, la vigueur et la ténacité des mobilisations – dont beaucoup pensaient qu’elles ne survivraient pas les fêtes de fin d’année – doivent aussi se comprendre à partir de l’expérience même de la mobilisation. En effet, au cours des actions de barrages filtrants, d’occupations, les gens ont trouvé de la chaleur humaine et de la fraternité. Les moments passés autour d’un brasero, les centaines de discussions et de réunions, les repas partagés, l’entraide et l’écoute sont assez impressionnants pour qui les a partagés. Florence Aubenas y fait mention dans son reportage :

L’activité des « gilets » consiste ici à monter des barrages filtrants. Voilà les autres, ils arrivent, Christelle, qui a des enfants du même âge que ceux de Coralie, Laurent, un maréchal-ferrant, André, un retraité attifé comme un prince, 300 chemises et trois Mercedes, Sylvie, l’élèveuse de poulets. Et tout revient d’un coup, la chaleur de la cahute, la compagnie des humains, les « Bonjour » qui claquent fort. Est-ce que les « gilets jaunes » vont réussir à changer la vie ? Une infirmière songeuse : « En tout cas, ils ont changé ma vie. »

Le soir, en rentrant, Coralie n’a plus envie de parler que de ça. Son mari trouve qu’elle l’aime moins. Il le lui a dit. Un soir, ils ont invité à dîner les fidèles du rond-point. Ils n’avaient jamais reçu personne à la maison, sauf la famille bien sûr. « Tu l’as, ton nouveau départ. Tu es forte », a glissé le mari. Coralie distribue des tracts aux conducteurs. « Vous n’obtiendrez rien, mademoiselle, vous feriez mieux de rentrer chez vous », suggère un homme dans une berline. « Je n’attends rien de spécial. Ici, on fait les choses pour soi : j’ai déjà gagné. »<sup>2</sup>

Le sociologue Alain Bihr souligne également l’importance de cette sociabilité dans la lutte<sup>3</sup> :

Si le mouvement a duré, c’est grâce à ses acquis, ou plus exactement ses conquis. (...) Pour une grande partie des GJ, ces mobilisations n’ont pas été seulement, souvent, les toutes premières de leur vie. Elles leur ont plus simplement et plus profondément offert l’occasion de sortir de leur isolement, de constater ce faisant que leur situation socio-économique dégradée était celle d’une immense foule de proches géographiques et de semblables sociaux jusqu’alors aussi anonymes qu’eux, de pouvoir du même coup se libérer au moins en partie de la souffrance et de la culpabilité de son propre échec social dont les GJ ont pu comprendre alors qu’il n’est pas dû d’abord à une déficience individuelle mais bien à des causes socio-économiques et politiques générales, de nouer à cette occasion des liens de sympathie, d’interconnaissance et d’inter-reconnaissance propres à les reconforter et conforter, en un mot: de passer de l’état de foule à celui d’une communauté fusionnelle (avec ses moments festifs et ses accents lyriques) unie par la conscience d’un destin commun et de la nécessité de se solidariser pour y faire face et tenter de l’infléchir.

Bon nombre de personnes sont sorties de leur isolement, ne se sentaient plus seuls dans l’adversité quotidienne et ont développé des réseaux d’entre-

2. Florence Aubenas, « La révolte des ronds-points, Journal de bord », *Le Monde*, 16 et 17 décembre 2018.

3. Alain Bihr, *Les « gilets jaunes », ce n’est qu’un début...* En ligne <http://alencontre.org/europe/france/france-les-gilets-jaunes-ce-nest-quun-debut.html>, 25 janvier 2019.

aide, de soutien moral et matériel. Être « gilet jaunes » est désormais aussi une source d'identification et d'identité sociale comme symbolisant une existence combative, de gens debout. La symbolique des manifestations avec la succession des Actes I-II-III-... , le jeu spectaculaire avec les références à la Révolution de 1789, à Marianne, bref à passé riche en révoltes, ont donné aux gilets jaunes l'aura du peuple en révolte. Porter le gilet jaune, en y inscrivant ses propres slogans et opinions, est une ressource morale et psychologique certaine.

6. Comment qualifier cette révolte sociale ? Pour le sociologue Pierre Merle<sup>4</sup>, le mouvement des gilets jaunes rappelle les jacqueries de l'Ancien Régime ; une façon d'évoquer à la fois les gueux et le caractère spontané et inorganisé du mouvement de protestation. Pour Gérard Noiriel, il s'agit plutôt d'une révolte sociale analogue à celles qu'on a pu connaître au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Il s'agit aussi, certainement au début, d'une révolte fiscale mais cela n'en fait pas un mouvement poujadiste pour autant. Selon Gérard Noiriel, les luttes antifiscales ont toujours joué un rôle important dans l'histoire populaire de la France ; elles ont même contribué à « constituer le peuple français ». Ce type de révoltes advient lorsque le sentiment de payer « pour rien » est partagé par de larges secteurs de la population. Que les catégories les plus fortunées échappent à l'impôt attise d'autant plus le sentiment d'injustice, qui représente selon l'historien Charles Tilly (1986), le véritable carburant de la révolte. Le philosophe conservateur Peter Sloterdijk (2007) parlera quant à lui d'une « banque de la colère » qui voit cette dernière s'accumuler et qui finira, si elle n'est pas canalisée, par exploser. Dans les deux cas de figure, il est certain que l'état de délabrement des services publics, y compris la difficulté d'y accéder, notamment en matière de soins, illustre combien la puissance publique n'assure plus correctement sa mission d'intérêt général, « alors qu'on paie des impôts ». Aux yeux des gens qui travaillent, « qui se lèvent tôt et qui ont la vie dure », il est intolérable de voir « les ultra-riches » augmenter leurs revenus d'année en année.

7. Les enquêtes de sociologues et de journalistes menées auprès du « peuple des rond points » ont permis de prendre connaissance des composantes sociales mobilisées<sup>6</sup>. Au plus fort de la séquence d'occupation des rond-points, nous retrouvions d'abord des salarié•e•s d'exécution, dont les rémunérations ne dépassent que rarement le Smic, qui connaissent des périodes de précarité et des difficultés à payer leurs factures d'énergie et autres dépenses courantes. À leurs côtés se trouvaient les salarié•e•s du tertiaire, des services à la personne comme de la grande distribution et bien souvent à temps partiel. Autour de ces deux segments du salariat traditionnel gravitent des couches périphériques : travailleurs indépendants, entrepreneurs, petits patrons ayant connu ou frôlant le dépôt de bilan. La présence nombreuse de retraités, surtout au cours de la première séquence avant les fêtes de Noël, est un autre aspect significatif. Si certains métiers mobilisent des savoirs et des compétences qui peuvent rendre le travail intéressant – c'est le cas des informaticiens – l'insécurité est d'abord financière. Ainsi, nous avons pu entendre, au cours de rencontres avec des gilets jaunes dans le piémont Cévenol que pendant des manifestations parisiennes, les propos suivants :

4. Pierre Merle, « Gilets jaunes : Le mouvement rappelle les jacqueries des périodes révolutionnaires », in *Le Monde* daté du 20 novembre 2018, [https://www.lemonde.fr/decryptages/article/2018/11/20/gilets-jaunes-la-france-d-en-bas-contre-les-premiers-decordee\\_5385793\\_1668393.html](https://www.lemonde.fr/decryptages/article/2018/11/20/gilets-jaunes-la-france-d-en-bas-contre-les-premiers-decordee_5385793_1668393.html).

5. Gérard Noiriel, « Les gilets jaunes et les « leçons de l'histoire », sur son blog <https://noiriel.wordpress.com/2018/11/21/les-gilets-jaunes-et-les-lecons-de-lhistoire/>

6. Outre le reportage de F. Aubenas, mentionnons ici « "Gilets jaunes", une enquête sur la "révolte des revenus modestes" » (C. Bedock ScPo Bordeaux, A. Bernard de Raymon d'Irisso), M. Della Suda (ScPo Bordeaux, Th. Grémion, E. Reungoat, T. Schnatterer, Centre E. Durkheim, CNRS) ; publié in *Le Monde* 12 décembre « Gilets jaunes » : une enquête pionnière sur la « révolte des revenus modestes ». Un collectif de chercheurs présente, dans une tribune au *Monde* (13 déc. 2018), les premiers résultats d'une étude détaillée qui s'appuie sur 166 questionnaires distribués sur des ronds-points et lors de manifestations. « Le mouvement des "gilets jaunes" est avant tout une demande de revalorisation du travail » Le sociologue Yann Le Lann a coordonné une enquête sur profil des manifestants : « Ce sont les classes populaires, employés et ouvriers, qui sont sur les barrages ». Entretien par Sylvia Zappi, le 24 décembre 2018 à - Florence Aubenas, « La révolte des ronds-points, *Journal de bord* », *Le Monde*, 16 et 17 décembre 2018. Voir aussi Farbiaz (2019).

« On en a marre de voler des couches culottes pour qu'on puisse se nourrir. »

« Je paie les factures avec deux mois retard, juste avant la lettre du huis-sier. »

« Je gagne encore ma vie car je suis informaticien. Mais maintenant qu'il faut payer les études de mes deux enfants, on n'y arrive plus. Et je ne veux pas qu'ils travaillent car alors, les études passent à l'as. »

« Je travaille à Rungis alors que je vis près de Compiègne. Je dors dans ma voiture, sauf en hiver.. »

« Auto-entrepreneur, c'est bon la première année quand on n'a pas trop de taxes à payer, après, on rame. »

« Être artisan, c'est la misère... Quand on a payé les taxes et les charges, il ne reste plus rien ou presque. »

« Les vacances, c'est le camping et rien d'autre. Fini l'hôtel et les vols d'avion. Seul je pourrais encore me le permettre mais on est quatre à la maison... »

« À partir du 15 du mois on ne bouffe plus que des trucs pas chers de chez Franprix. »

« Quand on achète des chaussures d'occasion à ces enfants, on peut plus se leurrer, on fait partie des pauvres. »

Tous ces témoignages mettent en évidence que la vie se mène « au rabais » et qu'avec ce mouvement, « enfin on ne subit plus cette réalité. »

8. C'est donc bien la « France d'en bas » qui s'est révoltée et ce en particulier dans les zones rurales ou dans les villes de province. Des endroits où l'emploi et l'activité économique se raréfient, où précarité s'est installée depuis bien avant la crise de 2008. Mal payés, sans espoir de voir leurs revenus augmenter, à la hausse des prix du carburant a été « la goutte qui a fait déborder le vase ». Pour Yann Le Lann<sup>7</sup>, au centre de la question sociale se trouve bel et bien le travail. Les revendications fréquemment évoquées vont dans ce sens : outre l'annulation des hausses de prix du carburant, de la CSG sur les retraites, c'est surtout l'augmentation du SMIC qui fut porté en avant. Pour Sophie Wahnich<sup>8</sup>, il est important de voir que le mouvement est porté par des hommes et des femmes « faits », dans le sens où ils sont déjà bien avancés dans leur vie adulte. Leur révolte vient justement du fait que leurs efforts ne sont pas récompensés. À un moment donné, le gens ne veulent plus subir une situation qui les oblige à vivre chichement, où ils ne peuvent gagner correctement leur vie. Leur fierté et leur dignité ont été mises à l'épreuve depuis trop longtemps déjà.

7. « Le mouvement des "gilets jaunes" est avant tout une demande de revalorisation du travail » Le sociologue Yann Le Lann a coordonné une enquête sur profil des manifestants : « Ce sont les classes populaires, employés et ouvriers, qui sont sur les barrages ». Entretien par Sylvia Zappi, le 24 décembre 2018.

8. Sophie Wahnich (2019), voir aussi l'entretien publié sur RP Dimanche, « La haine est à la hauteur des espérances trahies », lien <https://www.revolution-permanente.fr/La-haine-est-a-la-hauteur-des-espereances-trahies>.

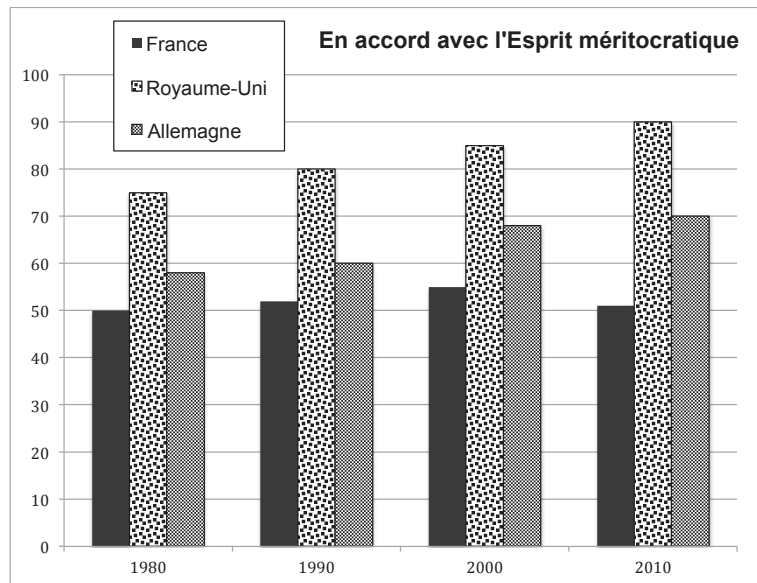
9. Tout aussi significatif est la forte présence des femmes. Présentes et mobilisés avec des amies ou collègues, mais peut-être avant tout avec leurs compagnons, leur engagement exprime le refus d'une condition sociale précarisée et vulnérable. Il est certain que la parole féminine sur les plateaux de télévision a contribué à rendre cette révolte plus légitime. En effet, la condition salariale des femmes s'est dégradée ces dix-quinze dernières années et pas seulement pour les salariées à temps partiel et mères célibataires. La précarité est plus fréquente chez les femmes et elle a des conséquences directes sur l'avenir des enfants. Les femmes représentent 57% des bénéficiaires du Revenu de solidarité active (RSA), 82% des emplois à temps partiel, 70% des travailleurs pauvres (vivant en dessous du seuil de pauvreté)<sup>9</sup>. Soulignons aussi, en lien avec cet aspect, la dimension intergénérationnelle : bon nombre de retraités ont vu leur situation se dégrader ces dernières années tandis qu'il observent leur enfants (adultes, jeunes parents) devoir faire face à des difficultés financières récurrentes. Pour les plus jeunes, le sentiment que le diplôme n'est plus garant d'un emploi est largement partagé tandis que l'accès aux études devient plus électif aussi.

10. Cette révolte puise aussi sa vigueur dans les profondeurs de la réorganisation néolibérale de la société. Depuis un certain temps déjà, les travaux de démographes et d'économistes démontrent que « l'ascenseur social » ne fonctionne plus (Chauvel, 2006) et que la peur du déclassement a gagné les « classes moyennes » (Maurin, 2009 ; Goux et Maurin, 2012). Pour Sophie Wahnich, dans une contribution publiée dans l'ouvrage *Le fond de l'air est jaune* (2019), des secteurs entiers de la classe moyenne subissent un « déclassement », tant sur le plan objectif que symbolique. Les lieux de consommation se différencient et quand on est contraint de faire ses courses dans les supermarchés du *low cost*, en faisant attention à ne pas sortir d'un budget étroit, il devient difficile de s'identifier à cette classe moyenne. En plus de cela, « il y a la hantise du vrai déclassement, celui qui fait dépendre des allocations et vous ferait ressembler aux cas sociaux dénigrés. ». Certes, « le mouvement est composite sur le plan sociologique classique, mais pas tant que cela si l'on s'intéresse à la question des émotions » dit-elle. Si on peut s'accorder sur le constat au niveau des sentiments et des émotions, l'usage du terme de classes ou couches moyennes nous paraît assez problématique. La majeure partie des gilets jaunes sont salariés – ou appartiennent au para-salariat comme les travailleurs indépendants – et ont vécu une sorte de paupérisation rampante (objective et subjective) qui les ramène vers une norme de consommation proche des milieux ouvriers. Le phénomène de travailleurs pauvres a pris de l'ampleur depuis les années 2000. 9 millions de personnes gagnent moins de 60% du revenu médian (le seuil de pauvreté) et selon Eurostat, 11 millions de français sont en risque de pauvreté. Quand on appréhende la réalité au niveau des statuts, rappelons tout simplement que près de 10 millions de personnes sont au chômage « à plein temps » ou « à temps partiel ». En effet, il y a 4,2 millions de hors emploi (toutes catégories comprises) et 6,2 millions de précaires (temps partiels, CDD, intérim, stages et autres sous-statutaires). Dans une étude publiée par Métis, l'économiste Jean-Louis Dayan rappelle que 'La fin des Trente Glorieuses mérite bien son nom, qui voit le gain annuel moyen de pouvoir d'achat des ménages

9. Rapport pour le Haut Conseil à l'Egalité, cité in 'Pour la santé des femmes, une précarité lourde de conséquences, Anaïs Moran, Libération daté du 7 juillet 2017. [https://www.liberation.fr/france/2017/07/07/pour-la-sante-des-femmes-une-precarite-lourde-de-consequences\\_1582321](https://www.liberation.fr/france/2017/07/07/pour-la-sante-des-femmes-une-precarite-lourde-de-consequences_1582321)

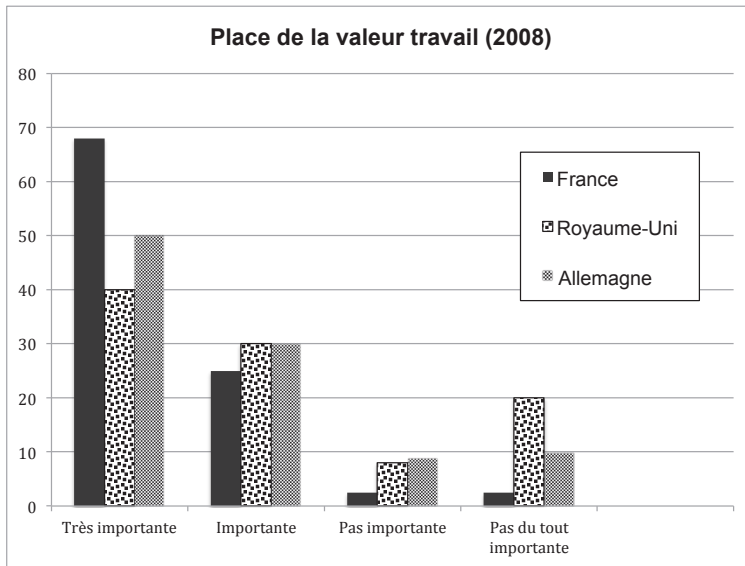
décrocher de près de 6 % par an (1960–73) à 2 % (1974–2007) puis, après la crise de 2008, à 0,6 % (2008–2017).<sup>10</sup> Plutôt que de parler de déclassement – une sortie par le bas de la classe moyenne, mais vers quoi ? – il faudrait reconnaître le fait que ce processus se déroule à l’intérieur d’une même classe salariée. Par conséquent, il nous semble bien plus pertinent de parler d’un processus de paupérisation ou d’une peur de celle-ci... Certes, la classe moyenne était la classe d’appartenance subjective pour bon nombre de gens; pensons par exemple aux travailleurs indépendants qualifiés ou aux petits entrepreneurs. Pour eux, le réveil est douloureux puisqu’ils se rendent compte qu’il n’en était rien. Pour les autres, qui se savaient extérieurs de la classe moyenne, qui se percevaient comme faisant partie du monde du travail, de la classe laborieuse, la colère vient du fait que tout espoir de promotion sociale pour eux et pour leurs enfants s’est évanoui. Leur révolte sociale exprime le refus d’une relégation sociale, le refus de glisser du côté de ceux qui ne compte plus dans la société, de ceux et celles que Robert Castel (1996) désignait par les « surnuméraires ».

II. Des données intéressantes apparaissent quand confronte l’esprit méritocratique et l’importance de la valeur travail. (voir les deux graphiques, ci-dessous et page suivante) L’enquête longitudinale sur l’esprit méritocratique (Mijs, 2018) montre que ce sentiment est en France relativement faible comparé à d’autres pays de l’OCDE et, qu’en plus, il stagne depuis plusieurs décennies.



10. Jean-Louis Dayan, Salaires et pouvoir d'achat : les Gilets Jaunes se sont-ils trompés de cible? (4 février, Métis, Correspondances européennes du travail) [http://www.metiseurope.eu/salaires-et-pouvoir-d-achat-les-gilets-jaunes-se-sont-ils-trompes-de-cible\\_fr\\_70\\_art\\_30793.html](http://www.metiseurope.eu/salaires-et-pouvoir-d-achat-les-gilets-jaunes-se-sont-ils-trompes-de-cible_fr_70_art_30793.html).





Les données des deux graphiques sont basées sur Méda D., Davoine L. (2011) et Mijls J. B.(2018).

Si un répondant sur deux pense que l'engagement au travail ne permet pas de monter sur l'échelle sociale et qu'en même temps la valeur travail demeure très présente (Davoine & Méda, 2011), cela peut signifier que le travail est central pour ce lui-même (son contenu, sa qualité) mais qu'en même temps il n'est pas source de promotion sociale. Dans un contexte marqué par la montée de la précarisation, avec un nombre important de travailleurs-euses pauvres, le mélange des deux sentiments peut aussi nourrir un fort sentiment d'injustice sociale. Dans d'autres pays, on observe que le sentiment méritocratique est bien plus élevé et qu'il augmente, y compris lorsque les inégalités de revenus s'approfondissent. Dans ces pays, on estimera sans doute plus rapidement que se retrouver au bas de l'échelle relève de sa propre responsabilité. Ce qui témoigne d'une certaine acceptation de la hiérarchie sociale et des rapports de classe. En France, c'est tout le contraire. Les raisons de la révolte en gilet jaune est à chercher du côté d'un travail pas assez reconnu ou valorisé dans un contexte où l'horizon social demeure bouché. Pour les travailleurs comme pour les petits patrons ou indépendants, la condition sociale est vécue comme injuste et forcément, tôt ou tard, ce sentiment d'injustice devait se transformer en révolte sociale.

12. À ces dimensions sociales et économiques s'ajoute la dimension politique. L'éruption d'une masse de gens mobilisée est déjà un fait politique. Très classiquement, elle évolue vers une face-à-face opposant le mouvement social et les instances de pouvoir (exécutif avec des relais médiatiques). Etienne Balibar indique le sens qu'il a pris: «la *précarisation généralisée de l'activité et des moyens d'existence, affecte aujourd'hui des millions de Français ou d'immigrés de toute formation et de toute résidence géographique (...)* Mais cette représentativité socio-économique se double aussi d'une représentativité politique (...) et nos Gilets ont en somme proposé une alternative conjoncturelle au dépérissement de la politique, fondée sur l'autoreprésentation (et donc la présence en personne) des citoyens « indignés » sur la place publique, avec le soutien du voisi-

*nage et l'assistance technique des moyens de communication en "réseau"» (Balibar, 2019 : 196-197). En réaction à la révolte sociale, le tandem Macron-Philippe a d'abord stigmatisé les gilets jaunes comme incarnant une France du repli identitaire, de ceux qui tournent le dos à la modernisation. Situer les gilets jaunes dans le camp populiste permettait de se positionner au centre de l'échiquier politique, celui du libéralisme politique et économique comme rempart contre les divers populismes. Or, la poursuite du mouvement de contestation a perturbé l'assignation des gilets jaunes au camp des populismes. Les dix années de régression sociale, par delà l'alternance politique, ont continué à saper les fondements du régime politique actuel. Toutes les forces politiques ayant gouverné ces dernières années ont perdu leur crédibilité. Il faut donc reconnaître que la vigueur du mouvement des gilets jaunes se nourrit aussi du rejet des élites politiques. Pour les plus âgés, c'est depuis le désenchantement de la gauche au pouvoir que la critique de la démocratie représentative a commencé à se développer et qui se mesure désormais à l'aune de la popularité du Référendum d'Initiative Citoyenne, grâce auquel «le peuple sera écouté».*

13. Emmanuel Macron a tout fait pour la cible première du mécontentement. Après avoir bouleversé le champ politique à l'aide de La République en Marche, sorte de nouvelle offre post-politique fondée sur la double critique des Républicains et du Parti Socialiste, il a surenchéri en exprimant un mépris social envers la France d'en bas : «Pour lui, on n'est que de la merde!». En supprimant l'ISF, Emmanuel Macron a adopté une posture jupitérienne alors même qu'il est perçu comme représentant du monde de la finance, de la «haute» qui ne ressent aucune empathie pour ceux qui souffrent et qui galèrent. L'identification du président de la République à l'ancien régime ouvrait la voie à une exigence de changement de régime. Inutile de préciser que celle-ci peut prendre plusieurs formes, allant d'un régime autoritaire (militaire pour certains) à la «révolution citoyenne». Fin décembre, après quatre semaines de mobilisations, il fallait corriger le tir en faisant des concessions, Mais celles-ci ont donné une légitimité à cette révolte. Le grand débat a eu un impact similaire, mais sans que l'on puisse dire si l'initiative en elle-même a obtenu une véritable adhésion (ce qui est également lié à la manière de piloter ce grand débat).

14. Le refus de toute représentation et la diversité de la galaxie des gilets jaunes expriment le refus de se plier aux règles convenues de la protestation. Les médias sociaux ont certes permis à des figures de leaders d'émerger et leur présence sur les plateaux de télévision a donné un visage aux gilets jaunes, mais le caractère inorganisé du mouvement et sa symbolique a-idéologique a aussi facilité leur poursuite. Né en dehors des cadres d'action collective, le caractère spontané et no-structuré a donné au mouvement de contestation des gilets jaunes ses lettres de noblesses historiques. Certes, la crainte que les gilets jaunes soient d'obédience sinon récupérables par l'extrême droite continue à exister. Et ceci a sans doute contribué à tenir à distance les organisations syndicales. Toutefois, le 5 février, une première journée de grève interprofessionnelle à l'appel de la CGT et de Solidaires et des composantes du mouvement des gilets jaunes, a connu un certain succès. Au fur et à mesure que les mobilisations se poursuivaient,

les thématiques de gauche sont devenues plus visibles. En témoigne aussi le succès de « l'appel de Commercy »<sup>11</sup>, et la tenue d'une première « assemblée des assemblées générales » le samedi 26 janvier 2019 avec 300 représentants de collectifs locaux ou départementaux. Cela montre aussi que l'auto-organisation n'est pas un tabou ; elle se développe progressivement et s'ouvre sur des composantes de la jeunesse et du monde du travail.

15. Dans quelle mesure est-ce le succès des théories de complot jouent un rôle dans ces mobilisations ? Pour Philippe Corcuff, dans un entretien avec Médiapart le 19 janvier 2019, l'omniprésence au sein du mouvement de théories complotistes ne peut que renforcer la droite extrême. Le « confusionnisme » ouvrirait la voie à la rhétorique néofasciste où le gouvernement, présenté comme servant les intérêts des banquiers, agirait « contre la France et le peuple français »<sup>12</sup>. Or, le succès des théories de conspiration coïncident avec un décrochage de secteurs entiers de la population à l'égard des plateformes médiatiques classiques (journaux, radio et chaînes de télévision publiques et privées). Selon une enquête IFOP, 43 % des français adhèrent à l'une ou l'autre fable complotiste (*illuminati*, le 11 septembre serait faux, le grand remplacement démographique des français de souche par des gens de couleur, etc). Ceci est inquiétant mais peut aussi être analysé comme le résultat d'une incrédulité croissante à l'égard des discours officiels et médiatiques. Une frange importante de la population s'informe désormais en premier lieu via les médias sociaux, les médias indépendants, les canaux *youtube* et quelques chaînes d'information comme RT. Ce sont-là les signes d'une érosion de l'hégémonie néolibérale. Ironiquement, les dominants ne le comprennent pas eux-mêmes et attribuent leur perte de légitimité à des complots<sup>13</sup>. Même si la question migratoire n'est pas omniprésente, il est certain qu'une frange des gens mobilisés sur les rond points ou dans les cortèges craignent l'arrivée des migrants et sont sensible au discours sur « le grand remplacement », qui verrait les gens de couleurs devenir démographiquement majoritaires dans l'hexagone. Les groupes *facebook* de type « les gaulois en gilets jaunes » témoignent de cette sensibilité qui pourrait entrer en résonance avec les thèses identitaires et l'extrême droite. En même temps, la question sociale travaille en sens inverse, et contient au moins potentiellement une dynamique radical-démocratique et anticapitaliste de gauche<sup>14</sup>.

16. Deux points en guise de conclusion. Tout d'abord, le nombre important de blessés reflète un usage de la violence qui va au-delà du maintien de l'ordre<sup>15</sup>. Certes, il y a eu des dégradations, du vandalisme et des actions violentes de la part de « casseurs ». Mais comme en atteste les enquêtes journalistiques et les analyses de la Ligue des Droits de l'Homme<sup>16</sup>, les ripostes et les interventions des forces de l'ordre sont très souvent disproportionnées. La possibilité de faire usage d'armes « non létales » (Flashball LDB40, et grenades de dés-encerclement) a blessé beaucoup de manifestants. Une personne est décédée, près de 128 blessés dont au moins 80 avec des séquelles ou des mutilations, dont 19 sont éborgnés et 8 qui ont perdu une main. Le degré de violence exercé par les forces de l'ordre en France dépasse de loin celui autorisé dans d'autres pays. L'adoption de la Loi anticasseurs permettra d'arrêter de façon préventive des personnes susceptibles de participer à

11. <https://youtu.be/GB1-Sg4jt7Y>; voir Médiapart et l'appel <https://manif-est.info/GILETS-JAUNES-APPEL-DE-LA-PREMIERE-ASSEMBLEE-DES-ASSEMBLEES-Commercy-27-janvier-922.html> (consulté le 29 janvier 2019).

12. Philippe Corcuff : « Le confusionnisme actuel profite à la droite extrême », Médiapart, URL : <https://www.mediapart.fr/journal/france/180119/philippe-corcuff-le-confusionnisme-actuel-profite-la-droite-extreme>, (consulté le 31 janvier 2019).

13. La chaîne *Rossia Today* avec Poutine aurait attisé la révolte, dit Macron.

14. Il est à noter que dans sa lettre aux français, Emmanuel Macron a mentionné la question migratoire et la laïcité, deux aspects qui divisent la gauche et sur lesquels se cristallisent la xénophobie et l'islamophobie.

15. La répression terrifiante des gilets jaunes (coll.) ; voir : <https://www.legrandsoir.info/la-repression-terrifiante-du-mouvement-des-gilets-jaunes.html>.

16. Voir à ce propos le travail d'enquête de David Durfresne, ancien journaliste à Médiapart et animateur du site *Désarmons-les*, <https://desarmons.net/index.php/2019/01/04/recensement-provisoire-des-blesses-graves-des-manifestations-du-mois-de-decembre-2018/>

des manifestations. Elle représente, y compris selon des députés du centre droit, une atteinte à la liberté de manifester. Il est donc important de voir que la «gouvernance» de la question sociale passe non seulement par une vaste opération appelé «Grand débat» (et dont l'impartialité des instances présidant celui-ci semble questionnable) et par une politique de répression et d'intimidation violente. En deuxième lieu, après trois de mobilisations incessantes, le mouvement des Gilets Jaunes obtient encore un soutien majoritaire dans l'opinion publique. Selon le sondage YouGov publié le 7 février, 64% de la population déclare soutenir le mouvement à la veille de l'acte XIII, soit une hausse de 2 points en un mois; 77% de la population estiment «justifié» le mouvement en cours, tandis que 52% estiment qu'il est nécessaire que les Gilets Jaunes poursuivent la mobilisation, parallèlement au «Grand Débat». En outre, ce dernier ne semble pas convaincre. 58% de la population estiment que les propositions faites dans le cadre du Grand Débat ne changeront pas d'un iota la politique du gouvernement. Une défiance qui se reflète aussi dans une aspiration largement majoritaire (71%) qui souhaite que les propositions issues du Grand Débat soient soumises à un référendum.

- [col.] (2019), *Le fond de l'air est jaune. Comprendre une révolte inédite*. Textes réunis et présentés par Joseph Confavreux, éd. Du Seuil, 2019, 221 p.
- AOC (2019), «Gilets jaunes». Hypothèses sur un mouvement. Ed. la Découverte, Paris, 204 p.
- Aubenas F. (2018), «La révolte des ronds-points, Journal de bord», *Le Monde*, 16 et 17 décembre 2018.
- Bihl A. (2019), *Les «gilets jaunes», ce n'est qu'un début*, À l'encontre, 25 janvier 2019.
- Castel R. (1996), *Les métamorphoses de la question sociale. Chroniques du salariat*.
- Corcuff Ph. (2019), «Le confusionnisme actuel profite à la droite extrême», Médiapart.
- Dayan J.-L. (2019), *Salaires et pouvoir d'achat: les Gilets Jaunes se sont-ils trompés de cible?*, Note Metis, 4 février 2019.
- Farbiaz P. (2019), «Les Gilets jaunes. Documents et textes.», Ed. du Croquant, 189p.
- Gérard Noiriel (2019), *Le Populaire dans tous ces états. Les gilets jaunes et les «leçons de l'histoire»*, publié sur son blog.
- Le Lann Y. (2019), «Ce sont les classes populaires, employés et ouvriers, qui sont sur les barrages». Entretien par Sylvia Zappi, *Le Monde*, 24 décembre 2018.
- Méda D., Davoine L. (2011), «La relation des Européens au travail», *Grande Europe* n° 31, avril 2011, La Documentation française.
- Merle P. (2019), «Gilets jaunes: Le mouvement rappelle les jacqueries des périodes révolutionnaires», in *Le Monde*. 20 novembre 2018.
- Mijs J. B. (2018), *Visualizing Belief in Meritocracy (1930–2010)*, in *Socius*.  
URL: <https://doi.org/10.1177/2378023118811805>.
- Mijs J.B. (2018), *Visualizing Belief in Meritocracy (1930–2010)*.
- Mouffe, Ch. (2005). "On the political", Abingdon, Routledge.
- Sloterdijk, P. (2007), *Colère et Temps: Essai politico-psychologique*.
- Tilly Ch. (1986), *La France contestée: De 1600 à nos jours*, Fayard, Paris, 622 p.
- Wahnich S. (2019), «Sans culottes et Gilets jaunes», in *Le fond de l'air est jaune*, op. cit.

# notes de lecture

## 4

### **Collectif du 9 août Quand ils ont fermé l'usine. Lutter contre la délocalisation dans une économie globalisée**

Marseille, Agone, 2017, 286 p.

Le conflit des Molex à Villemur, petite ville du Tarn et Garonne située dans le grand bassin d'emploi toulousain est « un cas d'école » selon l'expression de Bernard Thibault, l'ancien secrétaire général de la CGT cité dans l'ouvrage. La fermeture de cet établissement d'une multinationale fin 2008 n'a rien d'une exception dans un contexte de désindustrialisation aggravée par la crise mais elle est « un cas d'école » tant elle est exemplaire des logiques à l'œuvre dans une économie financiarisée. L'établissement appartient à une multinationale américaine. La décision de la fermeture de l'usine qui fabrique des connecteurs pour l'industrie automobile n'est pas liée à des difficultés économiques mais au choix fait par la société mère de délocaliser la production de ses usines européennes dans les pays asiatiques en raison de moindres coûts de production. Cette fermeture est aussi construite en « cas d'école » par les salariés et leurs représentants qui ont su obtenir la solidarité de toute la population locale, des acteurs politiques et syndicaux régionaux et nationaux ainsi que des médias (1854 articles dans la presse nationale et régionale consacrés à ce conflit !) autour de leur objectif principal : le maintien de l'emploi en priorité sur les indemnités de licenciement.

L'ouvrage qui rend compte du conflit et de ses suites est signé « Collectif du 9 août » nommé ainsi en référence à une décision de justice datée du 9 août 2016 jugeant le licenciement économique

des salariés de l'établissement Molex à Villemur « sans cause réelle et sérieuse » mérite attention de plusieurs points de vue.

Le collectif ainsi désigné regroupe à titre principal neuf enseignants chercheurs politologues, historiens et sociologues qui ont rédigé l'ouvrage auxquels il faut ajouter vingt et une personnes qui ont participé à l'enquête et à la production des résultats qui nous sont présentés. Le nombre très élevé de participants à cette recherche s'explique par « la formule de recherche » (selon l'expression de Jean-Michel Chapoulie) retenue et du parti pris par les responsables de la recherche de l'utiliser comme moyen de formation de plusieurs promotions d'étudiants d'un master de recherche en sciences politiques qui ont ainsi pu bénéficier d'un apprentissage concret à l'enquête de terrain et à l'exploitation de ses résultats. La note méthodologique qui figure en annexe permet de prendre la mesure de l'importance du travail accompli : 160 longs entretiens menés tant auprès des salariés que des dirigeants locaux et internationaux de l'entreprise, 150 comptes rendus d'observations, l'exploitation des archives du CE et du cabinet de reclassement, le recensement et l'exploitation du contenu des articles de presse. Il faut enfin souligner que l'enquête de terrain commence en janvier 2010 pour se prolonger jusqu'en juillet 2015 (alors que la fermeture de l'usine est annoncée aux salariés en octobre 2008 et le licenciement collectif des salariés pour motif économique en octobre 2009) une fois donc la phase « dure » du conflit achevée mais dans celle du temps des contestations judiciaires des licenciements et celle de reclassement des salariés licenciés que les chercheurs pourront observer directement.

Malgré le grand nombre d'auteurs, l'ouvrage semble avoir été écrit par une seule main. Les courtes biographies de salariés qui parsèment le texte, un cahier de photos inséré à la fin du premier chapitre rendent l'ouvrage particulièrement vivant.

L'introduction assez brève permet aux auteurs de mettre en exergue les raisons de l'intérêt porté à ce conflit qui se déroule dans un établissement fortement inséré dans son environnement local alors même qu'il appartient à une multinationale et que les décisions qui l'affectent sont prises aux Etats-Unis ou en Allemagne, permettant aux chercheurs de tester l'hypothèse structurante de la démonstration qui s'articule sur le refus de l'opposition entre « le global et le local », visant au contraire à « les penser de concert » (p. 18). Il s'agit aussi « d'explorer au ras du sol les formes de politisation les moins visibles » (p. 14) pour mieux comprendre la mobilisation des salariés contre la fermeture de leur établissement, les stratégies et les moyens de lutte adoptés dans le conflit.

L'ouvrage est divisé en six chapitres, les cinq premiers centrés sur la présentation de l'entreprise puis le conflit, son origine et son développement, le dernier étant consacré aux actions conduites après la fin du conflit. Mêlant histoire de l'entreprise et historique du conflit avec ses principaux moments forts (grève, occupation des locaux, « retenue » des dirigeants), le premier chapitre permet de saisir de manière concise le déroulement des faits aidé en cela par une annexe particulièrement bienvenue (annexe 2, pp. 257-261) qui dresse une chronologie précise du conflit. Le chapitre 2 commence par une très (trop) rapide présentation du cadre et des notions qui serviront de fil conducteur à l'analyse et qui auraient pu figurer en introduction. Le conflit est analysé en référence à la sociologie qui connaît un regain d'intérêt pour les conflits du travail et non à celle des mouvements sociaux plus ou moins dominante depuis les années 1980, aucune référence n'étant faite par ailleurs au très important courant de théorisation des conflits du travail et des relations professionnelles menée en France par Jean-Daniel Reynaud dès les années 1970 mais aussi à l'étranger dans la même période. Il s'agit ensuite de contextualiser le conflit non seulement dans ses dimensions institutionnelles, ce qui a été fait en partie dans le premier chapitre, mais dans son ancrage local qui, selon les auteurs, permet de « penser autrement la mobilisation » qu'il définit comme « un processus de politisation qui puise dans les sociabilités préexistantes et les renforce ». Il s'agit enfin de comprendre comment l'autochtonie « entendue comme l'appartenance à des réseaux de relations localisées » (p. 50) est

susceptible de se transformer en ressources stratégiques. La suite du chapitre est consacrée à l'exploration de l'ancrage territoriale de l'établissement et à sa structuration interne. Au moment de la fermeture de l'usine, un tiers des salariés y travaille depuis plus de trente ans, et l'ancienneté moyenne est de 23 ans. La grande majorité de ceux qui y travaillent, parfois de père en fils, sont installés à Villemur ou dans ses environs très proches, y sont souvent propriétaires de leur logement et participent de diverses manières à la vie locale : adjoint au maire, responsable associatif etc. Les ouvriers les plus anciens ont été recrutés sur place, sans capital autre que celui de l'autochtonie, formés « sur le tas » et bénéficiant éventuellement d'une promotion interne. Ce capital d'autochtonie s'effrite cependant face aux exigences d'un recrutement qui requiert désormais un capital scolaire reconnu. Si l'ancienneté des cadres est moindre que celle de ouvriers et employées (17 ans) elle est marquée par un clivage en son sein entre « ceux du coin » issus de la promotion interne ou titulaires de diplômes peu prestigieux et de cadres plus fortement pourvus en capital scolaire et plus mobiles « ceux de loin ». L'usine, de la taille d'une PME (279 salariés) est enfin traversée par des clivages qui tiennent à la fois au processus de production et aux hiérarchies institutionnelles : ateliers (les hommes) *versus* administration (les femmes), hiérarchie intermédiaire et encadrement mais aussi à une implantation syndicale exceptionnelle puisque toutes les organisations syndicales y sont représentées de longue date à l'exception de la CFTC créée deux jours avant la fermeture du conflit à seule fin de permettre à ses membres d'obtenir une protection.

Le décor campé, il s'agit de comprendre les logiques à l'œuvre derrière la décision de fermer l'établissement et la manière dont les salariés ont réagi à celle-ci. Ce que montrent de manière intéressante les auteurs dans ce chapitre 3 est que les acteurs qui vont s'affronter partagent paradoxalement un attachement fort à leur entreprise tout en développant une vision complètement antagonique de son développement. Côté entreprise, les acteurs principaux sont des cadres positionnés à différents niveaux de la hiérarchie du groupe. Les cadres internationaux de Molex sont des managers « maison » (26 ans d'ancienneté en moyenne) qui ont fait leur carrière dans le groupe à différents postes et dans différents pays et qui adhèrent sans restriction à la stratégie économique de l'entreprise et à son mode de management. La volonté de « vivre et travailler au pays », le refus de mobilité des salariés de l'usine de Villemur est pour eux totalement incompréhensible. Entre ces deux groupes antagoniques, il

existe un petit groupe de cadres dont le directeur de l'usine qui acceptera de participer à l'organisation de la fermeture de l'établissement après la signature d'un accord resté confidentiel jusqu'à l'annonce officielle de la fermeture. Malgré une certaine ancienneté, ces cadres ne bénéficient d'aucune implantation locale (« des cadres de loin ») tout comme les quelques cadres, dont une DRH, spécifiquement recrutés pour la fermeture de l'usine. Côté salarié, l'unité d'action pour utiliser un vocabulaire syndical ne préexiste pas au conflit. Les syndicats sont divisés et ils ont eu l'occasion de manifester leurs divisions lors du rachat de l'entreprise par le groupe Molex. Les salariés eux-mêmes ne sont pas tous unis derrière l'idée de continuer le combat. Les auteurs démontrent alors avec conviction comment les représentants de la CGT majoritaire au sein de l'établissement et son leader charismatique ont réussi à faire adopter leur point de vue et créer l'unité autour d'une lutte pour le maintien de l'emploi plutôt qu'une focalisation sur le meilleurs plan de licenciement possible. Les moyens pour y parvenir reposent à la fois sur « une discipline militante autoritaire » (p. 112, expression empruntée à Julian Mishi) de la part des leaders de la CGT mais aussi sur la capacité à intégrer dans l'action les compétences techniques d'autres représentants syndicaux. Du côté des salariés, l'expression de réserves éventuelles a rapidement été étouffée par le coût d'une dissidence face à un collectif dont les frontières englobent la communauté locale. Un point aveugle demeure cependant dans cette démonstration. La CFDT qui compte le même nombre d'élus que FO mais n'est jamais mentionnée par les auteurs comme si elle n'avait aucune place dans le conflit alors même que s'est un cabinet d'expertise qui lui est proche qui conseille le CE et que son sigle figure sur les banderoles de l'intersyndicale comme en atteste les photos illustrant l'ouvrage. Est-ce du à la méthode retenue ? Aucun représentant de cette organisation ne semble avoir été interrogé par les chercheurs. Si ce n'est pas le cas, le silence des représentants de cette organisation dans la lutte aurait mérité une explication.

La décision de la fermeture de l'établissement sort de la confidentialité lors de l'annonce officielle de la fermeture vécue comme « un coup de tonnerre » par les salariés. Les deux chapitres qui suivent rendent compte de « la bataille du conflit » qui va durer près de 11 mois. Il s'agit en premier lieu de relater et analyser ce qui se passe à l'intérieur de l'établissement (Chapitre 4), « du choix des armes qui est fait par les uns et les autres, qui pour lutter contre la fermeture, qui pour s'en assurer et limiter son coût » (p. 123). Toute la

palette des outils inventés lors des conflits du travail est ici mobilisée et leur usage se succède selon les circonstances. Démobilisés après l'annonce de la fermeture, les salariés vont pratiquer le freinage et un détournement à des fins personnelles des outils de production, grève et manifestations succèdent ou précèdent « la retenue des dirigeants » pour ne pas parler de séquestration, au *lock out* et au recours à des vigiles pour interdire l'accès à l'entreprise. Quelques salariés non syndiqués s'exercent efficacement au jet d'œufs contre des dirigeants américains. Dans le même temps, des solutions alternatives sont recherchées pour assurer la pérennité de l'établissement en mobilisant les politiques. Au delà de toutes ces péripéties, l'objectif du maintien de l'emploi polarise les positions. Pour la CGT, leader du mouvement il s'agit de faire valoir les droits collectifs des salariés au maintien de leur emploi notamment par l'appel aux prud'hommes. Pour les dirigeants de l'entreprise prime la relation contractuelle individuelle et la soumission au seul droit du licenciement.

Pour gagner leur bataille les salariés et leurs représentants vont tout faire pour trouver des alliés extérieurs à l'entreprise et médiatiser le conflit en lui donnant une dimension symbolique, celle des ravages provoqués par un capitalisme mondialisé et prédateur. (Chapitre 5) Il faut donc rendre le conflit « exemplaire » et assurer la « montée en généralité » de sa cause. Une journée « ville morte » est organisée avec un grand succès par la municipalité à laquelle participe tous les habitants mais aussi des élus locaux et régionaux de tous bords politiques. Le curé célèbre une messe avec un autel entièrement orné par les photos des visages des salariés de l'entreprise tout comme l'est l'arbre de Noël implanté devant l'usine par les salariés qui veille à ce que les machines ne soient pas évacuées pendant la période des fêtes. Obélix est mobilisé comme symbole de la résistance d'un village gaulois face au prédateur capitaliste américain. Les dirigeants nationaux de la CGT descendent à Villemur, les ministres concernés sont saisis du « dossier » notamment pour examiner les conditions d'une reprise de l'établissement par un repreneur qui reste à trouver. Les journalistes, on l'a mentionné en introduction, rendent compte quasi quotidiennement des événements, aidé en cela par une remarquable stratégie de communication du responsable CGT local qui contrôle étroitement l'expression individuelle des salariés en désignant aux journalistes ceux susceptibles d'être interrogés. En mettant l'accent sur le maintien de l'emploi en priorité, les salariés et leurs représentants ont réussi à transformer l'événement « en cas d'école » exemplaire des dérives du



capitalisme d'autant plus que la justice elle-même confirme l'absence de fondement économique aux licenciements. La fermeture de l'entreprise affecte non pas une abstraction mais des ouvriers incarnés dont les visages sont affichés partout et qui revendiquent le droit de « vivre et travailler aux pays », au fond le droit d'appartenance à une communauté.

L'engagement des salariés et de leurs organisations, la mobilisation du bourg, le soutien des responsables syndicaux nationaux et des politiques n'empêchera pas le retrait de Molex. L'analyse des divers volets de la mise en œuvre du plan social repose non plus seulement sur des entretiens et l'exploitation d'archives mais aussi sur un travail d'observation directe de la reprise d'une petite partie de l'activité de l'établissement par la création d'une entreprise VMI, de la cellule de reclassement et de l'association Solidarité Molex qui succède au comité d'entreprise (Chapitre 6). En effet, un des volets du PSE prévoit la poursuite de l'activité grâce à un montage financier complexe permettant la création d'une nouvelle entreprise dont Molex s'engage à acheter la production pour une courte période. Un nouveau directeur général est embauché et l'ancien responsable de la CGC devient directeur de la production. L'entreprise redémarre fin 2009 avec 15 anciens salariés pour dépasser le seuil de 50 salariés en 2012. Ce seuil impliquant la création d'un comité d'entreprise, l'ancien leader CGT de l'établissement devenu permanent syndical à l'Union régionale se fait mandater par son organisation afin d'aider à la création d'une section syndicale CGT et l'organisation d'élections. Le conflit n'est pas oublié et le risque de licenciement reste présent à l'esprit de tous. Le fait que seul un petit nombre de salariés parmi les plus qualifiés – pas forcément les plus engagés dans le conflit – ait été embauché n'est pas sans poser problème à tous ceux qui cherchent un emploi et qui vivent toujours à Villemur et ne veulent ou ne peuvent pas en partir. Contrairement à la vision très positive de l'autochtonie présentée par les chercheurs dans les chapitres précédents, ses inconvénients apparaissent ici que les chercheurs décrivent mais qui auraient sans doute mérité une analyse plus approfondie. Le fonctionnement de la cellule de reclassement prévue par le PSE est également observé. La tâche n'est pas aisée étant donné l'âge moyen des salariés licenciés (46 ans) et leur ancienneté dans l'entreprise (23 ans). La cellule est utilisée individuellement mais aussi collectivement par les salariés licenciés pour continuer les échanges et se soutenir mutuellement. Une enquête menée par des anciens salariés de l'entreprise montre qu'en 2016, sur les

254 salariés identifiés (sur 279 licenciés), seuls 16 d'entre eux sont encore à la recherche d'un emploi, 63 d'entre eux ayant pris leur retraite ou étant en invalidité. Le résultat n'est pas négligeable. L'association Solidarité Molex enfin, créée quelques jours avant la fermeture de l'usine a hérité de tous les biens du comité d'entreprise. 215 des 279 licenciés y adhèrent. Dans un premier temps, outre des activités qui permettent de continuer à médiatiser la lutte (concerts, pièce de théâtre, etc.) elle apportera un soutien essentiel au 193 salariés licenciés qui contestent leur licenciement auprès du conseil de prud'hommes de Toulouse. Elle prolonge les activités du CE pour aider l'accès à des mutuelles, assister les uns ou les autres dans leurs difficultés. Abrisée dans des locaux de la mairie, son activité s'étiolé au fil du temps. Ce que cette partie révèle aussi est que la belle unanimité présentée aux journalistes masquait des postures et des engagements différenciés dans le conflit, difficiles à exprimer ouvertement aux temps forts de la lutte. Le retour sur investissement dans la lutte n'a pas été le même pour tous et le combat perdu n'est pas sans laisser de traces.

La conclusion en forme de bilan revient sur ce que les auteurs estiment être « des victoires au goût amer ». Il s'agit en premier lieu « de la reconnaissance du bien fondé de la lutte des Molex par la justice française » (p. 244). Il s'agit ensuite du remarquable succès de la médiatisation du conflit. Enfin et sous un autre nom mais dans les mêmes locaux, l'activité industrielle a repris et compte au moment de la rédaction de la conclusion de l'ouvrage près de soixante dix salariés alors qu'elle a redémarré avec quinze personnes au lendemain de la fin du conflit et que son avenir apparaissait alors très incertain.

Cette monographie d'un conflit qui est le fruit d'un travail considérable est particulièrement intéressante dans sa capacité à illustrer les pratiques cyniques d'une multinationale dont le profit est la boussole. Elle est aussi remarquable dans la description fine d'une certaine conception que l'on pourrait qualifier de « patrimoniale » de l'établissement. Même si juridiquement l'établissement appartient bien à l'entreprise qui le possède, son implantation, les années cumulées de travail en son sein ont conduit à ce qu'il soit réapproprié aussi bien par le bourg où il se situe que par les salariés qui y travaillent. C'est « leur usine » à laquelle ils sont tous profondément attachés malgré ses défauts et qui fait partie de leur vie. Ce qui est là décrit se retrouve de même manière dans les fermetures d'usines qui ont marqué l'histoire de ces dernières décennies. Le fait que les chercheurs aient accédé au terrain après la fin du conflit les a rendu inévitablement tributaires des

personnes qui leur en ont raconté le déroulement qu'ils n'ont pas observé. Dans l'annexe 3, il est fait état de ce risque, il n'est cependant pas certain qu'il ait toujours pu être évité notamment parce que les chercheurs n'ont pas rencontré les salariés opposés à la ligne d'action proposée ou les moins investis dans l'action. Une difficulté demeure enfin qui tient au choix théorique censé sous-tendre l'analyse qui est celui de « la politisation » qui est utilisée dans des sens différents selon le contexte de son usage : « politisation par le bas », synonymie de son usage avec celui de « mobilisation »... La référence à cette notion qui fait l'objet d'une très abondante littérature encore non consensuelle aurait sérieusement mérité d'être précisée et plus rigoureusement définie.

Françoise Piotet

## Patrick Flichy Les Nouvelles Frontières du travail à l'ère numérique

Seuil, 2017

Patrice Flichy propose de développer une sociologie de l'activité et des identités qui dépasserait la coupure traditionnelle en travail et loisirs. Critiquant la thèse friedmanienne de la compensation (selon laquelle un travail de plus en plus contraint et aliéné entraînerait le besoin de loisirs plus libres et créatif pour se réaliser), il propose d'étudier les modalités du « faire » de façon similaire dans les deux univers (travail et hors-travail). Il est possible de retrouver des contraintes, des formes de standardisation et d'abrutissement à la fois dans le monde de la production et dans celui des loisirs de masse. Mais dans les deux cas, les individus cherchent aussi à se réapproprier leur activité, à se dégager des marges d'autonomie, à prendre de la distance face aux rôles qui leur sont imposés. Les hobbies ou les passions peuvent être vécus hors-travail, mais aussi parfois en lien avec le travail voire dans le travail lui-même. D'où l'idée d'utiliser les mêmes outils analytiques dans les deux cas.

À l'appui de cette hypothèse heuristique, Patrice Flichy cite les données des enquêtes « Histoires de vie » de l'INSEE qui ne montrent pas de corrélation entre l'absence d'autonomie et de créativité au travail et l'importance des loisirs. Au contraire, le fait d'avoir un travail plutôt satisfaisant est plus souvent associé à des pratiques de loisir plus nombreuses et diversifiées. Plutôt que d'opposer travail et loisirs, il conviendrait donc de les étudier ensemble, dans leurs imbrications et complémentarité, comme deux modalités du faire, de la recherche de réalisation de soi dans une production autonome et créatrice.

Cette idéologie du faire ou des « makers » trouverait sa source, selon Patrice Flichy, chez les socialistes utopistes. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Grande-Bretagne, le décorateur William Morris tente de proposer des papiers peints de qualité, produits de façon artisanale, par des ouvriers polyvalents et formés au dessin, capables d'offrir leur propre créativité. Mais le coût élevé des papiers peints qu'il propose ne lui permet pas de faire accéder les travailleurs à cette nouvelle forme de beauté. Cette contradiction, liée à la méfiance de Morris envers toute forme de mécanisation ou de parcellisation du travail, sera dépassée par ses continuateurs américains, de Gustave Stickley aux hippies californiens. Ces derniers, plus préoccupés du sort des travailleurs intellectuels que des ouvriers, voient dans les outils technologiques une opportunité de démocratiser l'activité créa-

trice. De l'ordinateur individuel aux imprimantes 3D, des ressources nouvelles sont disponibles pour créer des logiciels ou des objets inédits. Que ce soit dans un but marchand, de façon collective ou coopérative, dans une compétition pour la reconnaissance par les pairs ou par simple plaisir ou passion, l'aspiration au faire, au *do it yourself*, s'en trouverait renouvelée.

Ce mouvement rejoint celui des loisirs créatifs ou productifs comme le jardinage, la cuisine ou le bricolage qui se développent lors des trente glorieuses, mais aussi après la crise. L'opposition entre nécessité économique et loisir libre semble ne plus fonctionner pour ces activités. Par exemple, le bricolage, dont les pratiques sont multiples et hétérogènes, se fait souvent en lien avec les compétences professionnelles (comme pour les ouvriers ou les ingénieurs) et relèvent de motivations diverses : personnaliser ses productions, retrouver des marges d'autonomie perdues dans le travail et réaliser une activité plus complète, réduire sa dépendance aux objets industriels, se réapproprier les objets quotidiens, etc.

Le développement des ordinateurs individuels et d'Internet a permis à la fois un approfondissement de ce mouvement (en l'étendant aux créations immatérielles) et une rupture par rapport aux formes antérieures de « *do it yourself* » : non seulement ces outils s'accompagnent de nouvelles formes d'imbrication entre le professionnel et l'extra professionnel, le marchand et le non-marchand, mais surtout ils permettent des formes beaucoup plus étendues de coordination avec d'autres alors que les échanges autour des anciennes formes de bricolage se limitaient au domestique ou aux communautés locales.

Une enquête menée au auprès de 39 personnes cumulant (simultanément ou successivement) plusieurs formes d'activité permet à Patrice Flichy de montrer comment les outils connectés renouvelent les façons d'associer activité professionnelle et passion. Il distingue différents types d'articulation entre le travail salarié et le travail ouvert. La première revient à construire une activité hybride en mobilisant à la fois les compétences professionnelles et celles issues de la pratique d'un loisir. Ainsi, un directeur d'agence de communication passionné de cuisine propose à ses clients des événements culinaires autour de repas qu'il réalise sur place. D'autres préfèrent cloisonner activité professionnelle et activité-passion, les deux étant menées comme un travail, avec un fort engagement, mais plus de créativité et de liberté dans le deuxième cas. Cette double activité étant chronophage et à terme épuisante, différents arrangements sont explorés : attendre la retraite pour remobiliser ses compétences pro-

fessionnelles dans une activité bénévole ; utiliser les réseaux sociaux et plateformes collaboratives pour concilier une activité alimentaire pas trop prenante et la recherche de moyens ou d'économies pour financer sa passion. Les outils les plus collaboratifs comme Bla-bla-car, *Couchsurfing* (qui permettent à la fois de petites économies et des possibilités d'échanges et de partage) sont alors préférés à ceux plus contraignants ou marchands (comme *Airbnb* ou *Uber*). Mais ces arrangements restent fragiles et précaires. Rares sont ceux qui parviennent durablement à articuler travail rémunérateur et loisirs créatifs.

La réussite à moyen terme du projet dépend des ressources et savoir-faire accumulés lors de la socialisation familiale, amicale et professionnelle. Il s'agit de pouvoir trouver une cohérence ou du moins un équilibre entre les différentes identités, les différentes activités (professionnelles ou personnelles). La capacité à se rendre visible et à construire une réputation sur le web, à recueillir des évaluations positives est également de plus en plus importante. Toutefois, certains peuvent vouloir segmenter leur communication et leur identité sur la toile, notamment pour que leur liberté de ton et de création ne soit pas contrainte par les exigences d'image de leur milieu professionnel. D'autant plus que certains ne souhaitent pas nécessairement faire de leur passion un métier, de peur de perdre leur liberté ou de devoir composer avec des personnes extérieures à la petite communauté qui partage les mêmes valeurs et conception de l'activité.

La question du don ou du paiement pour le bien ou service produit par le travail personnel est symptomatique. Même s'il existe des formes intermédiaires de « participation aux frais », la transaction monétaire introduit un autre type de rapport social avec la possibilité pour le client d'être plus exigeant ou de ne pas avoir à s'engager dans une relation sociale ou personnelle (contre-don). Si la relation a d'autant plus de risque de devenir marchande au fur et à mesure que l'on propose les produits ou services à des personnes éloignées du cercle des proches et des intimes, le don collectif (comme dans le modèle de la communauté scientifique) fournit une intéressante exception : c'est le plaisir de réaliser quelque chose de grand (ou du moins que l'on ne peut faire seul) ensemble ; d'être reconnu par une communauté partageant les mêmes valeurs et représentations ; d'élaborer et de défendre des « biens communs ».

Les outils numériques rendent plus accessibles – tant techniquement qu'économiquement – la réalisation, la communication ou la commercialisation de biens ou de services auparavant plutôt réservés aux professionnels. Les plateformes,

notamment, permettent dans un premier temps une certaine démocratisation des usages et des jugements. Toutefois, leur évolution commerciale et technique les conduit aussi souvent à développer des algorithmes pour l'agencement des résultats aux recherches des internautes qui tendent à favoriser les plus « professionnels » des offreurs : ceux qui peuvent mettre à jour leur profil et leurs équipements, supporter des commissions plus importantes, entretenir leur réputation, sécuriser et normaliser leur offre, etc. Les nouveaux entrants risquent alors d'être évincés. Le processus de destruction créatrice (fragilisation des anciens métiers) se fait alors plus à l'avantage des plateformes les plus riches que des prestataires qui se trouvent soumis à des contraintes et des formes d'exploitation qui n'offrent plus l'autonomie et le plaisir du travail personnel, mais pas non plus les garanties du travail salarié classique. Pour tenter d'échapper à ce piège et préserver les attraits de l'indépendance, diverses stratégies sont mises en œuvre : mobiliser plusieurs plateformes, développer dans de petites communautés en ligne ses propres applications pour mutualiser les clients ; disposer de différentes sources de revenus, de différentes passions afin de ne pas dépendre que d'une activité unique pour assurer son train de vie et s'épanouir. Une alternative plus collective serait de chercher un rapport de force face à la puissance financière des plateformes ou de développer des outils plus solidaires.

L'ouvrage de Patrice Flichy a le mérite d'offrir une réflexion globale et large sur les différentes formes d'activité et de travail en mobilisant une littérature foisonnante, traversées de débats tranchés, voire parfois idéologiques (pour ou contre l'ubérisation, les dépassements du salariat, etc.) Toutefois, malgré la clarté du propos et la richesse des données, l'auteur ne peut totalement échapper aux impressions contradictoires qui assaillent tout observateur : assiste-on à une libéralisation du travail créatif ou à de nouvelles formes d'exploitation et de fragilisation des travailleurs ; l'utopie des *makers* est-elle une promesse en train de se concrétiser ou un piège qu'il est urgent de déjouer. Si aucune réponse tranchée n'est apportée, les éléments empiriques et d'analyse suggèrent toutefois, sans grande surprise pour le sociologue, que les réponses à ces questions seront au final très liées aux ressources individuelles et collectives que pourront mobiliser les nouveaux travailleurs pluriactifs.

Marc Lorient  
IDHES Paris I

Aurélie Damamme, Helena Hirata,  
Pascale Moliner (coord.)

**Le travail entre public, privé  
et intime. Comparaison et enjeux  
internationaux du care**

L'Harmattan, Logiques sociales, Paris, 2017, 246 p.

L'ouvrage collectif coordonné par Aurélie Damamme, Helena Hirata et Pascale Moliner est consacré au travail du *care*, salarié ou bénévole, au sein des institutions ou des familles. Les auteurs entendent tout à la fois montrer l'ampleur des recherches internationales sur ce thème et mieux comprendre la crise du *care* qui résulte de changements sociologiques majeurs. Ceux-ci ont engendré un manque de pourvoyeuses de care, notamment bénévoles, et obligent aujourd'hui le politique à s'emparer du problème qui est resté longtemps une question privée et intime.

Dix-sept auteurs – sociologues, anthropologues, psychologue, médecin gériatre – ont apporté leurs contributions. Cette pluralité d'orientations et de disciplines et leurs regards spécifiques, mais aussi la diversité des terrains d'étude – France, Brésil, Colombie, Argentine, États-Unis, Liban, Japon – participe à la richesse de cet ouvrage. Les auteurs se sont appuyés sur des enquêtes qualitatives afin de donner la parole à des femmes, très majoritaires dans ces professions, et à quelques hommes – notamment japonais – investis.e.s dans le *care* afin de comprendre leur quotidien et les difficultés auxquelles ils/elles sont confronté.e.s. Ces contributions, résolument engagées, mettent à nu les effets du néolibéralisme et incitent à la réflexion.

L'ouvrage se compose de trois parties : « *Care* et rapports sociaux », « *Care*, famille et travail à domicile, et « Discriminations et action publique ». Quels que soient les pays, les enquêtes montrent que ce sont toujours les plus précaires professionnellement et socialement, des femmes dans la grande majorité des cas, souvent étrangères, qui exercent ces professions dévalorisées. En France, ce sont souvent des migrantes « internationales » qui se retrouvent dans les secteurs concernés, au Brésil des migrantes « internes » et au Japon des hommes et des femmes au chômage et en reconversion ou encore des Philippines, souvent ex-hôtesse.s qui seraient naturellement douées pour ces métiers (p. 78). La plupart des articles pointent au demeurant la naturalisation des compétences des pourvoyeuses de *care*. Ces professionnels-les sont confronté.e.s quotidiennement à l'intimité de leurs « clients » et cela constitue une de leurs principales difficultés. La contribution de Natacha Borgeaud-Garcianda met bien en évidence le travail sur elles-mêmes que doivent

exercer les pourvoyeuses de *care* à domicile afin de conserver une certaine indifférence face aux manifestations de désir et à la sexualité des personnes âgées dont elles s'occupent. Cet article a le mérite de s'attacher à une thématique encore trop souvent taboue et d'aborder de front un aspect méthodologique de l'enquête sociologique dans ce secteur d'activité, à savoir la difficulté de créer une relation adéquate avec l'interviewé(e) afin de favoriser l'émergence de ces problématiques délicates. La contribution de Mira Younes et de Pascale Molinier s'attarde quant à elle sur le « familialisme » et ses risques. Travailler au domicile des personnes entraîne en effet un risque récurrent de surexploitation et d'aliénation. Cela a été étudié par exemple par Dominique Memmi qui parle à ce propos de « domination rapprochée ». Cet article tend à montrer par ailleurs que les pourvoyeuses se satisfont souvent d'un certain paternalisme qui leur laisse une marge de négociation (p. 111), voire un espace de résistance, pour par exemple obtenir des papiers (p. 109). De leur point de vue ce type de paternalisme est préférable à l'indifférence.

Une seconde thématique s'intéresse aux aidants qualifiés de « naturels » et aux raisons pour lesquelles les personnes qui prennent soin sont le plus souvent des femmes. Evelyn Nakano Glenn parle « d'obligation statutaire » (p. 19) qui s'impose à elle. Ce devoir serait intériorisé par les femmes et assigné à celles-ci « sur un mode conversationnel » (p. 21) par la société. Le regard que porte ou pourrait porter cette société sur soi influencerait fortement les décisions de faire appel à de l'aide extérieure et salariée pour prendre soin d'un de ses proches. Aurélie Dammame et Kurumi Sugita montrent que les réactions des aidants vis-à-vis de l'aide extérieure sont très variables et bien que la responsabilité qui leur incombe ait des conséquences parfois importantes sur leur vie personnelle (p. 37), ils peuvent être, de façon paradoxale, réticents à solliciter ce type d'aide et ils ne réagiront pas de la même façon si celle-ci doit concerner un enfant handicapé ou une personne âgée. L'ensemble de ces articles sur les aidants apporte un éclairage très précieux.

Une troisième thématique, plus politique, met directement en cause l'action publique, tout comme les discours officiels de lutte contre les discriminations. Une approche centrée sur les rapports sociaux permet d'interroger le regard réprobateur porté par la société sur les aidants dits « naturels » qui ne feraient pas leur travail. Claude Martin dénonce leur culpabilisation lors de la canicule de 2003 alors même que les réactions des pouvoirs publics furent très faibles. Pour ce

qui concerne les travailleuses salariées du *care*, plusieurs auteurs soulignent également les politiques discriminatoires. La France fait partie des pays ayant refusé de signer la convention qui stipule que les pourvoyeuses de *care* à domicile doivent avoir les mêmes droits que les autres employés (p. 17). C'est elle encore qui refuse dans de nombreux cas de reconnaître les diplômes passés à l'étranger ou qui autorise des étrangers à les passer en France, mais leur interdit d'exercer à leur véritable niveau de qualification ensuite. (p. 44 et 51). Cela fait dire à Helena Hirata, Efthymia Makridou et Myrian Matsuo que « *le travail du care se construit comme un travail de faible qualification* » (p. 51).

Les différentes contributions évoquant le Japon traitent notamment de l'impact de l'adoption de l'assurance dépendance de longue durée en 2010 dans ce pays vieillissant, où la problématique de la prise en charge des personnes âgées dépendantes par les femmes est particulièrement prégnante. Les femmes, pourvoyeuses bénévoles de *care*, sont remplacées par d'autres, immigrées, ou par des hommes ou des femmes en situation professionnelle fragilisée, qui n'auront d'autres choix que de s'insérer dans ce secteur professionnel dévalorisé. Dans ce contexte politique néolibéral, de privatisation des services et de mise en place d'un *welfare-mix*, l'entretien avec Chizuko Ueno nous montre que certaines Japonaises, parmi les plus précaires socialement, faute de trouver des réponses au besoin de *care* de leurs proches ont fondé leur propre association non lucrative et trouvé ainsi une activité salariée. Peut-on suggérer pour autant comme semble le dire Ueno que le Japon peut servir comme modèle à d'autres pays alors que cette « solution » laisse les femmes les plus vulnérables se débrouiller seules, les confine dans des activités faiblement rémunérées et exonère les hommes de leurs responsabilités ?

Cet ouvrage stimulant pousse le lecteur à faire des va-et-vient permanents entre les différents articles. C'est en tous cas un outil précieux pour enrichir la réflexion sur la crise du *care*.

**Corine Reynette**

Yasmine Siblot, Marie Cartier,  
Isabelle Coutant, Olivier Masclat,  
Nicolas Renahy

**Sociologie des classes populaires  
contemporaines**

Armand Colin, collection U, 2015, 363 p.

Cet ouvrage dresse un bilan de l'état des recherches portant sur les classes populaires dites contemporaines, il en questionne l'usage en tant que catégorie sociologique qui ne fait pas toujours sens aujourd'hui. Le questionnement est en effet double, il s'agit d'interroger d'une part l'unité et les tensions entre groupes qui les composent, et d'en expliquer l'intérêt d'un point de vue des rapports de domination entre classes sociales d'autre part. Ce manuel se compose de sept chapitres. Le premier chapitre théorique expose le passage d'une sociologie de la classe ouvrière à une sociologie des classes populaires ; le second chapitre, plus statistique, dresse un état des conditions d'existence des ouvriers et employé-e-s. Les autres chapitres sont plutôt thématiques. Le troisième chapitre caractérise la persistance du salariat subalterne (ouvrier et employé) dans un monde du travail transformé. Le quatrième chapitre questionne les relations familiales, locales et les rapports à l'école des classes populaires. Le cinquième chapitre décrit l'intérêt de spécifier les pratiques culturelles et de loisirs, le sixième chapitre analyse les rapports entre les classes populaires et les institutions dans le cadre de recompositions de l'État social. Le dernier chapitre décrypte les changements sociopolitiques de la classe ouvrière et les mobilisations contemporaines dans le champ du travail et des quartiers populaires. C'est bien une société toujours fortement structurée en rapports de domination entre classes sociales dans les champs économique, culturel et politique qui justifie l'intérêt d'une approche en termes de classes populaires définies en tant que condition laborieuse (ou salariat subalterne). L'ouvrage montre que le référent classe ouvrière a été concurrencé par la notion de classes populaires au travers des champs politique, médiatique, et scientifique. Discutant la notion de classes populaires, le manuel se propose « d'interroger le caractère « populaire » des pratiques et des représentations des ouvriers et des employés, ou encore des petits indépendants d'aujourd'hui » (p.8). En reprenant l'analyse qu'en fait Olivier Schwartz qui croise deux situations, celle de groupes subalternes dominés dans la structure sociale et celle de séparation culturelle et symbolique moins visible vis-à-vis des autres groupes sociaux. L'unité traditionnelle de la « culture populaire » (familialisme, stricte séparation des rôles entre les sexes, entre-soi local, morale du travail...) ne perdure plus face à des pro-

cessus de déségrégation culturelle. Les auteur-e-s se demandent « jusqu'à quel point remettent-ils en cause l'usage de la notion de classes populaires dans la France contemporaine ? »

L'analyse du travail industriel, défini par la figure masculine de l'ouvrier métallurgiste, qui caractérisait principalement une sociologie de la classe ouvrière des années 1950 et 1970 a été supplantée par de profonds changements, sociaux (du monde du travail) et théoriques (renouvellement des recherches). Le premier chapitre décrit précisément les différents facteurs du déclin de la « classe ouvrière » en sociologie, tenant à la moindre visibilité sociale et politique des ouvriers, mais aussi à une nouvelle lecture sociologique moins classiste des hiérarchies sociales. C'est plus généralement la prétendue disparition des classes sociales avec l'émergence d'une nouvelle classe ouvrière (Mallet) et l'épuisement du mouvement ouvrier (Touraine) qui expliquerait la disqualification théorique des inégalités de classes. On assiste dans les années 1980 à un élargissement du regard porté sur les ouvriers, portant moins sur le travail ou les seuls ouvriers (incluant les employés notamment), mais plus aux univers de vie et aux cultures populaires (Weber, Schwartz, Retière). Dans la période des années 1980 et 1990 la notion de classes populaires a souvent été mobilisée pour qualifier les hiérarchies professionnelles, l'usage conceptuel au départ restrictif (réservé aux situations ouvrières) devenant plus extensif et par conséquent plus « mou » (p.30). De plus, différents travaux (Kergoat, Chenu, Arborio) permettent d'établir des relations entre monde ouvrier masculin et monde employé féminin, ce dernier n'étant plus considéré comme relevant d'une petite bourgeoisie. Devenue une notion englobante, ses usages sociologiques s'avèrent minimalistes et ne permettent pas de caractériser aisément les rapports de domination. Afin de montrer son intérêt analytique, l'unité de la notion de classes populaires, les auteur-e-s vont contester la vision d'une moyennisation de la société et celle d'une société d'exclus, et considérer ensemble les mécanismes de fragmentation économique, sociale et culturelle des groupes démunis et dominés. En faisant une analogie avec les diverses composantes des classes populaires du XIX<sup>e</sup> siècle (paysans, ouvriers, artisans, petits commerçants), l'ouvrage adopte une grille de lecture « classiste » qui rassemble des situations sociales en apparence diverses et unifiées sur le plan économique et culturel tout en étant moins séparées des autres classes sociales (classes moyennes) sur certains plans. En effet Schwartz a décrit un processus de déségrégation culturelle qui relativise les écarts entre classes, observé aux niveaux des

modes de vie, de l'allongement des scolarités, de l'activité féminine, des emplois de service où l'interaction avec d'autres groupes sociaux augmente, d'acculturation à de nouvelles normes de consommation... Ces évolutions incitent les auteur-e-s à questionner ensemble les traits culturels communs et spécifiques aux groupes dominés au-delà d'une séparation économique (p. 40).

Ce « portrait de classe » montre que les rapports de domination se maintiennent et se renouvellent dans les champs du travail, à l'échelle résidentielle, à l'école, lors des loisirs, et dans le rapport au politique. Loin d'être unifiées, les classes populaires se restructurent en permanence tout étant divisées en multiples strates allant des ouvriers aux employés de la petite fonction publique, en incluant les immigrés et les descendants d'immigrés durablement inscrit dans le salariat d'exécution. Ces strates se différencient par leurs modes de vie, les ressources scolaires, le genre, et le degré d'acculturation aux styles de vie des classes moyennes, et ce dans un contexte de disparition des quartiers ouvriers. L'ouvrage souligne ainsi les formes d'autonomie relative des classes populaires dans les champs du travail, de l'habitat, des loisirs, et face aux institutions. L'élément unificateur demeure l'expérience d'une condition laborieuse, un statut d'emploi moins stable, des situations de travail plus pénibles, des salaires plus faibles et de faibles perspectives de promotion sociale comme elles ont pu exister jusqu'aux années 1970 (des ouvriers devenant petits commerçants par exemple). Malgré des traits communs en matière de revenu, diplôme, mobilité sociale et situation matrimoniale, l'ouvrage montre les différences de conditions de vie entre ouvriers et employés (principalement des femmes) en matière de statut d'emploi (CDI/CDD, temps complet/temps partiel), de logement (les ouvriers étant davantage propriétaires), et de santé (rapport au corps). De même la hausse de l'activité féminine a permis de recomposer partiellement les rapports de genre de par leur plus grande autonomie financière au sein du couple. Et même si l'inactivité tend à cantonner les femmes dans un rôle strictement maternel et domestique, l'accès des femmes de milieux populaires à des emplois dans les services (employées dans le champ médical) permet en partie de recomposer la stricte division des tâches au sein du foyer, en leur donnant une certaine respectabilité qui repose sur des savoirs issus du travail (établir des relations, gérer des conflits...).

Réfutant une posture misérabiliste, ce manuel reprend la critique de la théorie de la légitimité culturelle (Grignon, Passeron) peu attentive aux situations concrètes et aux pratiques des agents dominés. Par exemple les modes de consom-

mation et de loisirs des classes populaires se rapprochent de ceux des classes moyennes. Dans le champ des loisirs, les enquêtes montrent un usage spécifique du temps libre, à l'abri des contraintes de rythmes et des loisirs standardisés. En même temps les clivages s'accroissent entre strates des classes populaires, que ce soit dans le plus fort attachement à la poursuite d'études longues par les fractions supérieures, la mise à distance des quartiers d'habitat social par les familles populaires en ascension sociale, la valorisation d'une « éthique du travail » contre l'assistantat, le relâchement d'une division stricte des rôles sexués. Les ressources collectives persistent dans certaines conditions telles que l'entraide familiale et l'entre-soi local, les résistances au travail ou l'engagement associatif. Malgré un recul de la grève, il se maintient ainsi des formes d'opposition dans le monde du travail et d'engagement local dans les quartiers et villages. Moins représentés par les partis traditionnels, le Parti Communiste et surtout le Parti Socialiste, et moins présents dans les réseaux politiques et associatifs locaux, les ouvriers et employés sont plus distants de la politique institutionnelle et des partis tout en étant exclus des mandats électifs. Ce faible ancrage politique local et national ne faisant que brouiller les représentations des classes populaires et renforcer les rapports de domination dans le champ économique. La figure de l'exclu a ainsi supplanté celle du travailleur ouvrier. En plus de ces multiples regards localisés, le manuel prend soin de restituer les conditions macro sociales (politiques sociales d'activation, politiques de logement, dispositifs publics) qui contribuent à précariser les classes populaires. Le manuel insiste cependant peu sur les relations entre les politiques publiques, les normes de consommation et les normes managériales visant à individualiser des groupes sociaux constamment fragilisés. De plus, au vue des différents apports montrant une fragilité de la notion de classes populaires, on peut se demander s'il ne faudrait pas en limiter l'usage sociologique à l'instar des termes de classes moyennes ou classes supérieures. Enfin si le groupe des classes populaires (ou plutôt groupes prolétaires) apparaît fortement dominé dans différents champs sociaux, travail, école, loisirs, et politique, il ne possède plus une culture et des organisations pouvant l'identifier positivement et lui permettre de lutter et entrevoir des perspectives d'émancipation. Pour reprendre une formule de Claude Dubar (2004), il n'y a plus de représentant de classe à même de forger une conscience collective.





